

Diplôme national de master

Domaine - sciences humaines et sociales

Mention - histoire civilisation patrimoine

Parcours - cultures de l'écrit et de l'image

***De Paris au Tonkin à travers le Tibet  
inconnu, étude d'un voyage  
d'exploration en Asie centrale à la fin  
du XIXe siècle par l'explorateur  
Gabriel Bonvalot.***

**Durand Maxime**

Sous la direction de Philippe Martin  
Professeur d'histoire moderne - Université Lyon 2

## **Remerciements**

*Merci à Mr Philippe Martin d'avoir accepté de diriger ce mémoire et de m'avoir guidé dans ma réflexion pendant ces deux années de master.*

*Merci aussi à Mme Cristina Cramerotti et au personnel de la bibliothèque du Musée des Arts Asiatiques Guimet pour m'avoir permis de passer quatre mois de stage particulièrement agréables et instructifs, mais aussi d'avoir largement facilité mes recherches documentaires notamment grâce à un accès privilégié aux ouvrages que renferment les magasins de la bibliothèque. Sans cela, il aurait été bien plus compliqué pour moi de réaliser ce mémoire. Encore une fois merci beaucoup.*

**Résumé :** *Il s'agit d'une étude du voyage de l'explorateur Gabriel Bonvalot, réalisé entre 1889 et 1890 en Asie Centrale, plus précisément dans la région du Xinjiang Chinois et du Tibet, dans un périple qui le fera traverser le Continent Eurasiatique depuis le nord-est jusqu'à l'extrême sud-ouest. Le récit qui résultera de ce voyage : « De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu » raconte le parcours de l'expédition et nous servira ici de source principale. Il est donc ici question d'étudier le voyage étape par étape, mais aussi de comprendre dans quel contexte celui-ci s'inscrit. Seront aussi abordés des points relatifs à la vie de l'expédition, au matériel utilisé, ainsi que les questions traitant du rapport à l'inconnu géographique et humain. Enfin, le retour en métropole, la vie de l'explorateur après l'expédition, notamment l'écriture et l'édition de son récit de voyage.*

*Descripteurs : Bonvalot Gabriel, d'Orléans Henri, Exploration, Expédition, Asie centrale, Xinjiang, Tibet, Chine, récit de voyage.*

**Abstract :** *It is a study about the travel of the explorer Gabriel Bonvalot, realized between 1889 and 1890 in Central Asia, more precisely in the region of Xinjiang Chinese and Tibet, in a journey which will make it cross the Eurasian Continent since the north-east to the extreme southwest. The narrative that will result from this trip: "De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu" tells the story of the expedition and will serve us here as the main source. It is therefore a question here of studying the journey step by step, but also of understanding in which context it fits. It will also discuss issues related to the life of the expedition, the material used, as well as questions dealing with the relationship to the geographical and human unknown. Finally, the return to the metropolis, the life of the explorer after the expedition, including the writing and editing of his travelogue.*

**Keywords :** *Bonvalot Gabriel, d'Orléans Henri, Exploration, Expedition, Centrale Asia, Xinjiang, Tibet, China, travelogue.*

***Droits d'auteurs***

Droits d'auteur réservés.

Toute reproduction sans accord exprès de l'auteur à des fins autres que strictement personnelles est prohibée.

## Sommaire

Introduction .....	6
Partie 1 : Comprendre l'expédition de Gabriel Bonvalot dans le contexte de la fin du XIXe siècle. ....	12
Chapitre I : Le voyage, étape par étape. ....	12
Chapitre II : Comprendre le contexte dans lequel avance la caravane de Gabriel Bonvalot : L'Asie centrale de la fin du XIXe siècle. ....	27
Chapitre III : Le contexte occidental propice à la mise en place de cette mission. ....	37
Partie 2 : Le voyage dans son aspect le plus matériel .....	44
Chapitre I : Les moyens humains de l'expédition. ....	44
Chapitre II : Le capital matériel d'une expédition en Asie centrale. ....	53
Chapitre III : Logistique d'une expédition à but scientifique. ....	65
Partie 3 : Comprendre l'expédition de Paris au Tonkin à travers la perception des voyageurs. ....	75
Chapitre I : La perception du paysage, de l'inconnu géographique .....	75
Chapitre II : De la rencontre et de la perception de « l'autre » .....	86
Chapitre III : Bonvalot et la figure de l'explorateur. ....	95
Partie 4 : Retour en Europe et suites du voyage d'exploration .....	104
Chapitre I : La vie d'explorateur en retour d'expédition. ....	104
Chapitre II : La Parution du récit dans <i>le Tour du Monde</i> . ....	113
Chapitre III : Les éditions en volume du récit de voyage de Bonvalot .....	121
Conclusion .....	128
Sources .....	130
Bibliographie .....	134
Table des matières .....	138

---

# INTRODUCTION

---

Le XIXe siècle est le siècle qui voit la plus profonde mutation dans l'apparence des cartes géographiques tracées par les savants occidentaux. A mesure que les connaissances s'accumulent et que les cartes s'étoffent, les dessins d'animaux fabuleux, de créatures marines cauchemardesques tendent peu à peu à être relayés dans les marges des planisphères et dans des zones vides toujours plus restreintes qui témoignent d'une connaissance accrue du monde extra-européen.

Le XVIIIe siècle a dressé et presque clôturé les tracés de l'ensemble des océans depuis le rivage et fait apparaître en négatif les contours des grands continents. Il faut à présent y entrer et abandonner les navires pour les caravanes. Les explorations s'enchaînent et prennent alors la direction des grands cœurs continentaux : Afrique, Amérique du sud, Océanie et surtout, dans le cas qui nous intéresse : Asie. Un continent géographiquement collé à l'Europe et malgré tout, bastion de résistance des blancs de la carte que le XIXe, puis la première moitié du XXe siècle, vont avoir pour charge de faire totalement disparaître.

L'outil à l'œuvre dans cette grande entreprise : l'explorateur. Parmi les grandes figures dont la seule évocation suffit à rappeler aux esprits un contexte chronologique, celle de l'explorateur aventurier semble toute acquise au XIXe siècle. Nous aurions tort de penser que la connaissance du monde n'a toujours été que dans le sens de ce que nous définissons aujourd'hui comme le progrès. Comme si parti de zéro, l'occident n'avait fait qu'accumuler des connaissances sur le monde sans jamais oublier.

La connaissance de l'Asie ne s'est pas faite de manière progressive et régulière : on peut parler de contacts sporadiques, d'une multitude de découvertes suivis d'oublis d'un siècle ou plus. Ce sont les XVIIIe et XIXe siècles qui vont entamer un véritable travail d'accumulation des connaissances sur l'Orient qui se poursuit encore aujourd'hui.

Lors d'un précédent travail<sup>1</sup>, nous avons déjà eu l'occasion de traiter de voyages d'occidentaux en *terra incognita*, il s'agissait de prendre une aire géographique : l'Himalaya, deux bornes chronologiques : 1624, date du premier voyage jésuite au Tibet et 1751 qui correspond à l'expulsion des derniers pères chrétiens du toit du monde, et de tenter de ratisser tous les voyageurs qui étaient passés sur la zone entre ces deux dates. Il s'agissait d'étudier le voyage sous différents angles : Les motivations qui avaient poussé ces hommes à partir, mais aussi le voyage dans sa forme la plus concrète. Par exemple les moyens utilisés pour aller d'un point A à un point B en Himalaya : le matériel, les guides, les vêtements... cela était aussi l'occasion de traiter du voyage par le prisme de la perception. Comment ces européens percevaient ces paysages de montagne par exemple.

Cette étude, s'est néanmoins avérée assez difficile à mener sur certains aspects, notamment à cause de sources parfois lacunaires. En effet sur la trentaine de pères jésuites et capucins ayant arpenté les contreforts du Tibet, seuls quelques-uns ont

---

<sup>1</sup>Duranseaud Maxime, *Les voyages Européens en Himalaya (1624-1769)*, mémoire de master en science social (mention histoire), sous la direction de Philippe Martin, Lyon, Université Lyon II Lumières, 2017-2018.

laissé une trace écrite. De plus certains textes se sont même avérés être de seconde main, donc à prendre avec un recul supplémentaire.

Le but était donc de dresser un tableau global de l'ensemble des voyageurs étant passés en Himalaya entre ces deux dates puis d'entrer dans le détail de quelques récits pour comprendre les détails de ces expéditions.

Cette année, le but de ce travail est de prendre la problématique inverse. Partir de l'étude d'un cas particulier et voir, notamment grâce à une bibliographie spécialisée, comment celui-ci s'inscrit dans un contexte général. Dans quelle mesure peut-il être considéré comme le témoin d'une époque ? Par le terme de « cas particulier » nous entendons ici entrer presque dans une forme de micro-histoire en ne prenant pour sujet d'étude qu'un seul voyage, mais l'étudier pour lui-même et tenter de voir quelles thématiques peuvent être abordées par le prisme du récit de voyage.

Il a donc fallu trouver le voyage qui ferait office de colonne vertébrale à l'entièreté de notre réflexion. Tout d'abord il est important que le voyage en question prenne place en Asie et plus particulièrement dans la région de l'Asie centrale et de la haute Asie, de sorte à pouvoir dresser un ensemble de comparaisons et de parallèles avec les voyageurs sur lesquels portaient nos précédents travaux. La difficulté supplémentaire était de trouver un voyage qui comportait un ensemble de sources suffisantes pour avoir assez de matière à travailler. C'est là que s'est posé le problème des jésuites et des capucins des XVIIe et XVIIIe siècle : ils n'ont presque rien laissé en matière d'écrits, si ce n'est quelques lettres, ou des mentions dans certains ouvrages de l'époque. Il fallait donc un voyage dont avait résulté un récit apportant suffisamment de matière à notre étude. Et pour cela nous sommes remontés jusqu'au XIXe, date à laquelle les expéditions scientifiques en terres lointaines se multiplient y compris au départ de la France.

Nous avons donc choisi un voyage en particulier : celui commandé par Gabriel Bonvalot en 1889-1890 à travers le continent asiatique, dont le titre du récit résume l'entièreté du trajet : *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*.

Gabriel Bonvalot est un voyageur né à Espagne en 1853. Il ne fait pas d'études particulièrement longues et très vite part voyager à travers l'Europe avant d'être mandaté une première fois en 1880 par le ministère de l'éducation publique pour effectuer un premier voyage en Asie centrale. Il fait ce périple en compagnie du botaniste Guillaume Capus et de l'artiste Albert Pépin et ensemble ils marchent dans les territoires fraîchement conquis par la Russie impériale, ce qu'on appelle à l'époque le Turkestan Russe. Il ne s'agit pas d'une véritable exploration puisque les territoires qu'ils traversent sont connues, mais ce sont les prémices d'une longue carrière.

Cette première cavalcade à travers les steppes dure de 1880 à 1882 et Bonvalot en ramène un grand nombre d'objets pour enrichir les collections des musées français. L'expédition est suffisamment bien reçue en France pour qu'il soit de nouveau autorisé à se rendre en Asie en 1885 pour compléter sa première mission. Cette fois, il s'enfonce dans le Pamir, puis en Afghanistan. A nouveau lorsqu'il rentre au pays il est accueilli avec les honneurs puisqu'il reçoit la médaille d'or de la société de géographie.

A nouveau il décide d'enchaîner sur un autre voyage, le troisième, peut-être le plus gros, en tout cas celui qui le sacre comme l'un des plus grands explorateurs de son époque. Il décide de partir depuis Paris, de se rendre à Moscou de là il s'achemine vers le sud pour entrer au Xinjiang qu'il traverse du nord vers le sud pour se retrouver face aux contreforts nord du Tibet. A partir de là, il effectue la traversée intégrale du plateau tibétain, en direction du sud-est pour atteindre finalement la colonie française du Tonkin après un an de voyage.

Cette expédition marque le pinacle de sa carrière mais elle est aussi sa toute dernière expédition en Asie. En effet celles qui suivront, seront plutôt centrées sur l'Afrique et seront toutes de bien moindre envergure. Comme beaucoup d'autres explorateurs, Bonvalot sentant l'âge le gagner, décide de ralentir et finalement de stopper les longs voyages. Il s'engage alors dans une carrière politique de député puis de maire dans la ville de Brienne. Fervent colonialiste, il monte le comité Duplex, qui distribue des bourses, des récompenses aux entreprises en faveur de l'empire colonial français, cette vision pro-colonialiste le fait alors se rapprocher des ligues d'extrêmes droites. Finalement, il décède à l'âge de 80 ans, en 1933, dans sa ville de Brienne.

C'est cette expédition de 1889-1890, qui le propulse au panthéon des grands explorateurs du XIXe siècle, il ne la dirige pas complètement seul. En effet, à peine rentré de son second voyage le Duc de Chartres lui propose de couvrir l'intégralité des frais de sa prochaine mission à la seule et unique condition que son fils le jeune prince Henri d'Orléans puisse l'accompagner. Les présentations faites, Bonvalot estime le jeune homme capable de le suivre et en fait alors le photographe officiel de l'expédition.

Pour le prince, alors âgé de 22 ans, il ne s'agit pas de son premier voyage en dehors des frontières de l'Europe, bien au contraire, il a déjà eu l'occasion de se rendre en Inde et au Japon. Or ici, il s'agit d'exploration, l'expérience est donc finalement complètement nouvelle pour le jeune homme souvent décrit comme un aristocrate désireux d'aventures mais à qui la carrière militaire a été refusée à cause de son appartenance à une ancienne famille régnante. Ses activités ne se limiteront pas uniquement aux photographies, puisqu'il aidera notamment Bonvalot dans la collecte d'échantillons à ramener en France. Le voyage une fois terminé, d'Orléans va à son tour poursuivre une carrière d'explorateur en Asie du sud-est mais aussi à Madagascar. Une carrière néanmoins de courte durée puisqu'il décède des suites d'une maladie à l'âge de trente-trois ans.

Nos voyageurs vont donc partir de Paris en 1889 pendant l'Exposition Universelle de Paris. Dans leurs esprits : le Xinjiang et le Tibet, deux lieux qui concentrent depuis déjà un certain nombre d'années un important nombre d'expéditions, mais que les circonstances rendent particulièrement difficiles d'accès. On pense à des difficultés naturelles comme les montagnes et leur climat mais aussi des problèmes d'ordre politique. En effet le Tibet est une zone fermée sur elle-même qui a déjà chassée une première fois l'ensemble des européens qui s'y trouvaient. Une fermeture particulièrement appuyée par son voisin Chinois, qui détient un contrôle sur les hautes instances politiques tibétaines depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Cette seconde moitié du XIXe siècle, est une sorte d'âge d'or des expéditions en haute Asie et c'est dans cette mouvance que doit être replacée notre expédition. Bonvalot et d'Orléans, n'arpenteront pas les steppes et les montagnes de ces régions dans une solitude la plus complète puisqu'ils seront accompagnés de toute une caravane, mais aussi d'un autre européen : le père Dedeken, un missionnaire catholique basé en Chine qui décide d'accompagner les deux hommes.

Notre sujet implique une bibliographie aux thématiques assez diverses et concrètement, nous traiterons au total quatre axes principaux.

Tout d'abord, nous avons les ouvrages qui permettent de comprendre le contexte de l'Asie centrale à la fin du XIXe siècle, qui, nous le savons va avoir une influence sur certains de nos voyageurs. Pour cela nous pouvons citer le travail de Jean Paul Roux : *Histoire de l'Asie centrale*<sup>2</sup> qui permet de comprendre le contexte géopolitique de la fin du XIXe siècle. Ajoutons à cela l'ouvrage *La nouvelle histoire du Tibet* de Gilles Van Grasdorff<sup>3</sup> qui aborde de façon chronologique cette histoire tibétaine particulièrement complexe.

Dans un second axe nous avons toute la littérature qui traite de l'histoire de l'exploration et de ses acteurs. Les travaux qui abordent le cas d'un explorateur en particulier, par exemple Stéphane Malsagne et son ouvrage paru en 2015 à propos de l'explorateur français Charles-Eudes Bonin<sup>4</sup>. Nous pouvons aussi prendre des études qui traitent d'explorateurs non-asiatiques comme celle de Jeanne Emmanuelle Monnier : *Profession explorateur*<sup>5</sup>, qui prend comme cas d'étude Alfred Grandidier, grand explorateur français de Madagascar. Une étude qui certes ne parle pas de l'Asie mais dans laquelle en partant du cas particulier elle explore les généralités qui entourent le monde de l'exploration de cette seconde moitié du XIXe siècle.

Mentionnons aussi les ouvrages qui dressent des travaux globaux à propos des explorateurs, qui ratissent du mieux qu'ils peuvent l'ensemble d'une catégorie d'explorateurs : comme les missionnaires ou les militaires et qui observent alors des grandes tendances. Dans notre cas, il nous faut citer l'un des ouvrages qui nous a été le plus utile, celui de l'historienne Gorshenina Svetlana : *Explorateurs en Asie centrale. Voyageurs et aventuriers de Marco Polo à Ella Maillart*<sup>6</sup>. Le livre en question dresse un tableau général assez exhaustif de l'ensemble des explorateurs ayant parcouru la région et permet de dégager une partie des grandes tendances qui ont poussé les occidentaux dans ces régions reculées.

Pour cette thématique-ci, l'autre travail qui nous a servi de référence reste l'article de Numa Broc à propos des explorateurs du XIXe siècle reconsidérés<sup>7</sup>. Article dans lequel il retrace la vie de nombreux voyageurs et dont il tire des grandes tendances.

---

<sup>2</sup>Roux Jean Paul, *Histoire de l'Asie centrale*, Paris, Fayard, 1997.

<sup>3</sup>Grasdorff Gilles Van, *La nouvelle histoire du Tibet*, Perrin, 2006

<sup>4</sup>Malsagne Stéphane, *Au coeur du Grand Jeu, La France en Orient, Charles-Eudes Bonin (1865-1929), explorateur- diplomate*, Paris, Geuthner, 2015.

<sup>5</sup>Monnier Jehanne-Emmanuelle, *Profession explorateur, Alfred Grandidier 1836-1921*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.

<sup>6</sup>Gorshenina, Svetlana, *Explorateurs en Asie centrale. Voyageurs et aventuriers de Marco Polo à Ella Maillart*, Genève, Olizane, 2003.

<sup>7</sup>Broc Numa, « *Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés* », dans *revue française d'outre-mer*, tome 69, n°256, 4e trimestre 1982.

Enfin, dernière thématique, cette fois proche de l'histoire culturelle, c'est la question des représentations. En effet, encore aujourd'hui le simple terme « d'explorateur » évoque un ensemble d'images un imaginaire commun, lié à la représentation que nous nous faisons de cette figure. Ces images sont héritées de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. Car tout aussi important que le voyage en lui-même, il y a tout ce qui concerne l'image que l'explorateur a de lui-même et celle qu'il renvoie à ses contemporains.

Pour ce type d'analyse, la référence concerne l'historien Sylvain Venayre, qui s'est beaucoup penché sur la thématique du voyage via l'axe de l'histoire culturelle. Mentionnons son livre : *La gloire de l'aventure*<sup>8</sup>, ou encore, *pour une histoire culturelle du voyage*<sup>9</sup>, dans lesquelles il aborde ces sujets qui nous ont été particulièrement utiles.

Concernant les sources qui ont été sollicitées pour notre travail, la première concerne le récit de voyage publié par Gabriel Bonvalot. Nous nous sommes principalement servis de l'édition de 1892 chez Hachette<sup>10</sup> car elle est la version la plus complète. Deuxièmement, l'édition Olizane paru en 2008 à Genève<sup>11</sup> a aussi été une source très importante dans ce travail. Elle a pour particularité d'avoir restitué le texte tel qu'il était dans sa version originale.

Nous ne négligeons pas non plus les autres éditions du récit comme la toute première parue dans *la revue du Tour du Monde*, de Edouard Charton en 1891<sup>12</sup>. Citons enfin, l'édition anglaise de 1891, parue sous le titre de *Across Tibet*<sup>13</sup>.

Au-delà du récit pur, nous avons aussi tout un ensemble de sources annexes, à commencer par l'album photo du prince Henri d'Orléans<sup>14</sup>, les pièces d'herbiers offertes par Bonvalot au Muséum d'histoire naturelle de Paris après son retour d'expédition, et dont certains morceaux ont été rentrés dans les bases de données du musée et sont consultables en ligne.

Il y a tout ce qui concerne les textes de secondes mains qui parlent de ce grand voyage : les comptes rendus et bulletins des sociétés savantes, mais aussi des journaux d'époque. Enfin, ajoutons aussi des récits de voyages d'autres explorateurs de l'Asie centrale, toujours dans cette optique d'élargir notre grille de lecture pour pouvoir émettre des comparaisons.

Concernant la problématique, nous nous demanderons comment le voyage de Paris au Tonkin a été réalisé ? Comment celui-ci s'inscrit-il dans une époque particulièrement propice à ce genre d'exploit ?

---

<sup>8</sup>Venayre Sylvain, *La gloire de l'aventure, Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002.

<sup>9</sup>Venayre Sylvain, « Pour une histoire culturelle des voyages au XIXe siècle », dans *Sociétés et représentations*, éditions de la Sorbonne, 2006/1 n° 21 | p. 5 – 21.

<sup>10</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachettes, 1891

<sup>11</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008

<sup>12</sup>Bonvalot Gabriel, « De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu », Dans *Le Tour du Monde, nouveau journal des voyages*, Paris, Hachettes, 1891.

<sup>13</sup>Bonvalot Gabriel, *Across Thibet, Being a translation of "De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu" By Gabriel Bonvalot, With illustration from photographs taken by Prince Henry of Orleans, and Map of Route, Translated by C. B. Pitman Cassel and company, Limited : London, Paris, Melbourne, 1891*

<sup>14</sup>*Voyages en Asie et à Madagascar par le prince Henri d'Orléans. Album Pittoresque*, Paris, L. Boulanger, 1891.

Notre réflexion comportera quatre axes principaux. Tout d'abord, un premier sera consacré à une très large contextualisation du voyage de 1889 – 1890 que nous subdiviserons en trois points.

Dans un premier temps nous retracerons purement et simplement le voyage de Bonvalot de son point de départ à son arrivée triomphale à Paris, de sorte à donner la colonne vertébrale autour de laquelle s'enlanceront toutes les autres thématiques qui guideront notre travail. Il nous faudra ensuite étudier ce qu'est l'Asie centrale et le Tibet de la fin du XIXe siècle pour comprendre les enjeux qui se jouent à cette époque et qui vont impacter nos voyageurs. Troisièmement, nous nous intéresserons au contexte de la présence européenne en Asie centrale. En effet il serait aisé de crier à l'exploit en lisant le titre du récit de voyage de Bonvalot : *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*<sup>15</sup>. Or il est important de replacer notre explorateur dans le contexte qu'est le sien, à savoir celui de l'Europe de la fin du XIXe siècle, une Europe lancée à toute allure dans la course à la découverte du monde.

Notre seconde grande partie s'axera sur le voyage dans ce qu'il a de plus matériel : comment, d'un point de vue purement pratique, monte-t-on une expédition à travers l'Asie centrale à la fin du XIXe siècle ? Nous verrons dans un premier temps tout ce qui concerne le capital humain de l'exploration. Qui engage-t-on pour partir et pourquoi ? Deuxièmement il convient de s'attarder aussi sur le matériel utilisé pour voyager. Enfin, nous traiterons de l'ensemble de ce qui a attiré aux préoccupations scientifiques de l'expédition. En effet, l'un des buts principaux du voyage concerne la récolte d'éléments permettant aux savants d'en apprendre toujours plus à propos de cette région méconnue. Cela engage une logistique complexe à laquelle Bonvalot et ses hommes doivent se plier, c'est pourquoi nous avons jugé bon de lui consacrer une sous partie à part entière.

Après avoir traité du voyage dans son volet le plus matériel, il nous faut à présent en venir aux questions de perceptions, à la façon dont les voyageurs perçoivent le monde qui se découvre à eux. Nous nous attarderons sur la perception du paysage et plus largement du rapport à la nature. Ensuite, nous nous poserons la même question mais cette fois dans le contexte du rapport à autrui. Finalement, nous clôturerons ce point sur la question de la perception que l'explorateur a de lui-même, le rôle que celui-ci s'attribue.

Enfin, dans un quatrième et dernier point, il sera question des poursuites du voyage de Bonvalot : l'après voyage, ce que suppose un retour en métropole pour un voyage de ce type-là. Premièrement, nous nous consacrerons aux retours et aux passages obligés par lesquels Bonvalot et d'Orléans devront passer : Les grands prix, les journaux, les conférences et même les tournées. Puis dans un second temps, il sera question de se pencher sur la toute première parution du récit de Bonvalot dans *Le journal du Tour du monde*, en 1891. Pour clore ce travail, notre dernière sous partie sera consacrée aux éditions en volume du récit de Bonvalot, et ce dans le but de constater la diffusion de ce récit à son époque et au fil des siècles jusqu'à aujourd'hui.

---

<sup>15</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008

# **PARTIE 1 : COMPRENDRE L'EXPEDITION DE GABRIEL BONVALOT DANS LE CONTEXTE DE LA FIN DU XIXE SIECLE.**

---

## **CHAPITRE I : LE VOYAGE, ETAPE PAR ETAPE.**

---

« Les premiers préparatifs ayant été rapidement terminés, le 6 juillet nous quittons Paris enfiévrés alors de son exposition. »<sup>16</sup>

C'est sur cette formule, d'une sobriété annonciatrice du style d'écriture de Gabriel Bonvalot, que démarre le voyage qui conduira notre auteur et son compagnon Henri d'Orléans, fils du duc de Chartres, à travers l'immensité du continent eurasiatique jusqu'aux confins de l'empire français, le fraîchement colonisé Tonkin.

*De Paris au Tonkin, à travers le Tibet inconnu*, est donc le récit de voyage né de la réussite de cette expédition, Gabriel Bonvalot y retrace point par point et de façon chronologique les différentes étapes de son voyage.

Il semble important dans le cadre de notre étude, de faire un point récapitulatif du trajet étape par étape du voyage de Gabriel Bonvalot visant ainsi à poser la structure de ce qui constituera la base, la ligne directrice autour de laquelle gravitera l'ensemble de notre réflexion.

Ainsi le 6 juillet 1889, Gabriel Bonvalot et Henri d'Orléans quittent Paris et prennent la direction de Moscou. Là-bas, ils récupèrent Rachmed, une connaissance de longue date de Bonvalot qui l'avait déjà accompagné sur certains de ses précédents voyages en Asie Centrale. Ils restent dans la capitale russe le temps de régler quelques affaires d'ordre administratif, notamment pour tout ce qui concerne les passeports et les laissez passer en territoire russe ainsi que quelques achats de produits européens qu'ils ont peur de ne plus pouvoir trouver ensuite. De Moscou ils partent en direction Nijnii-Novgorod, là-bas ils s'embarquent sur la Volga, puis sur la Kama, traversent l'Oural pour reprendre le bateau à Tioumen direction Omsk ou ils font quelques achats avant de reprendre la route pour Semipalatinsk et finalement Djarkent, dernière ville en territoire Russe.

Notre récapitulatif de cette première partie du voyage peut paraître un peu léger, pour ne pas dire carrément résumé, néanmoins le texte de Bonvalot n'est en réalité pas tellement plus long. L'arrivée à Djarkent correspond à la page trois du récit dans l'édition de 1892, Bonvalot s'en explique dans une adresse au lecteur et ce, dès les premières lignes du récit :

« Quoique le titre de ce livre soit *De Paris au Tonkin*, je ne parlerai pas de la première moitié de cette route, parce qu'elle est bien connue et que je l'ai déjà décrite brièvement dans un volume publié il y a de ça huit ans. Ce récit ira également aussi à grandes enjambées sur la route que les voyageurs Prjevalsky et Carey ont

---

<sup>16</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 2

suivi avant nous. Je parlerai plus longuement des régions dont nous avons eu la primeur. »<sup>17</sup>

Nous reviendrons ultérieurement sur la place qu'occupe Gabriel Bonvalot et son expédition dans le grand mouvement de fond qu'est celui de l'exploration de l'Asie centrale en cette fin de XIXe siècle. Notons simplement que cette portion de trajet n'est rien de plus qu'un voyage touristique, d'ailleurs Bonvalot ne donne aucune date entre son départ de Paris et son séjour à Djarkent, témoignant là encore de l'aspect très anecdotique que revêt ce tronçon de route.

La deuxième date qui nous est donnée après celle du départ de Paris, est celle du 2 septembre, soit le départ de Djarkent en direction de Kouldja qu'ils atteignent le 6. Là encore, le trajet est résumé en à peine une ligne<sup>18</sup>, puisqu'il s'agit à nouveau d'une portion de territoire déjà largement connue et empruntée par de nombreux voyageurs avant lui.

A Kouldja, ils font la rencontre du père Dedeken, un missionnaire belge jusque-là engagé auprès de sa mission installée en ville, et qui décide de les suivre puisqu'il a, dit-il, rendez-vous à « Chang Hai »<sup>19</sup> avant de rentrer en Europe. Il est accompagné d'un serviteur : Bartholomeus, un chinois qui fera donc lui aussi partie de la mission. Selon Bonvalot : D'Orléans, Dedeken, Bartholomeus, Rachmed et lui-même forme le noyau de l'expédition. A ce noyau dur, il faut ajouter un dernier personnage important : l'interprète Abdoullah qui a déjà voyagé dans ces régions, notamment auprès de l'explorateur russe Prjevalsky. Avant de partir, ils font un passage chez le consul de la ville qui leur dit que cette expédition ne part pas gagnante, car ils ne sont apparemment pas suffisamment équipés, mais surtout, ils n'ont pas de laissez-passer chinois. Or, la quasi-totalité des territoires qu'ils s'appêtent à traverser sont sous l'autorité directe de Pékin. Ce à quoi Bonvalot répond qu'il a fait en sorte que Pékin ne soit pas prévenu de son expédition, dans le but d'éviter au maximum d'attirer l'attention sur eux. Ce qui ne les empêche pas de devoir demander l'autorisation au gouverneur chinois de la province pour traverser son territoire<sup>20</sup>.

C'est seulement le 12 septembre, alors qu'ils quittent Kouldja, que le voyage semble vraiment débiter :

« Nous voilà donc enfin en selle ; nous nous dirigeons sur l'est, mais, une fois le Tien Chan franchi, nous changerons de direction. C'est le Tonkin que nous visons. Pourrons-nous jamais l'atteindre ? Et par quel chemin ? Tout le vieux continent à traverser, la Chine la moins connue, et le Tibet et les hauts plateaux, et les déserts, et les fleuves profonds, sans compter les hommes, qui tiennent tout étranger pour un ennemi etc. Voilà à peu près la tirade que je pourrais me réciter à moi-même au moment du départ. Il n'y aurait pas d'inconvénient à ajouter à ces réflexions qui seraient de circonstance, en somme, que nous sommes cinq, au plus six, pour affronter un inconnu devant lequel tant d'autres mieux préparés, mieux outillés ont reculé. Eh bien, cher lecteur, je dois vous avouer que je n'ai pas eu une seule de ces pensées de rhétorique lorsque je me suis vu bien parti. Je me suis abandonné à la joie de prendre le large et de regarder autour de moi avec cette curiosité rapace du

---

<sup>17</sup>Bonvalot Gabriel, De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu, Genève, Olizane, 2008, p. 1

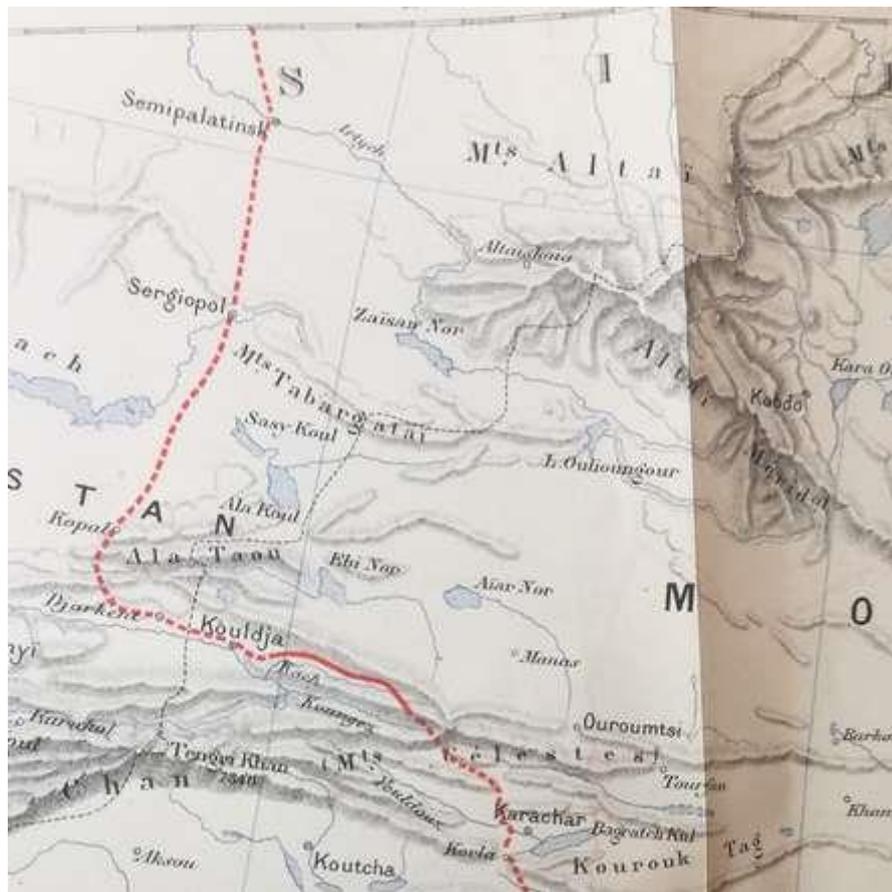
<sup>18</sup>Bonvalot Gabriel, De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu, Genève, Olizane, 2008, p. 4

<sup>19</sup>Shangai

<sup>20</sup>Bonvalot Gabriel, De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu, Genève, Olizane, 2008, p. 6

voyageur qui lui fait tourner l'œil dans l'orbite et interroger l'horizon ainsi qu'un épervier affamé quêtant une proie »<sup>21</sup>

Il s'agit bien là du point de départ véritable du voyage de Gabriel Bonvalot et ce après un trajet de plusieurs milliers de kilomètres. D'ailleurs, pour nos voyageurs, qui ont divisé schématiquement leur voyage en quatre principales étapes, celle reliant Kouldja à la ville de Kourla, en constitue la toute première.



1. Première étape du périple de Bonvalot de Kouldja jusqu'à Kourla (noté ici Korla)<sup>22</sup>

Bonvalot s'engage alors dans des territoires officiellement sous domination chinoise, mais aussi sous influence russe, plus ou moins marquée selon les peuplades. Il mentionne le village de Mazar premier groupement de résidences depuis Kouldja où il reste jusqu'au 15 septembre au matin. Après quoi le groupe se retrouve face à la rivière Kacha, dont le pont a été détruit par les intempéries, les obligeant à chercher, en amont, un guet. La traversée s'effectue donc le 17 septembre et leur prend une bonne partie de la journée, à tel point que Bonvalot et d'Orléans ont même le temps de partir visiter un monastère et revenir.

Le 18 septembre, ils empruntent la vallée de Tsakma, une route que l'explorateur russe Prjevalsky avait emprunté quelques années auparavant lors d'une de ses expéditions. Ils évoluent alors dans une zone assez montagneuse, qui

<sup>21</sup>Bonvalot Gabriel, De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu, Genève, Olizane, 2008, p. 6

<sup>22</sup>Bonvalot Gabriel, De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu, Paris, Hachette, 1892, carte dépliant.

correspond à ce que les européens appellent alors à l'époque les monts Célestes et que l'on connaît aussi sous le terme de Tian Shan. Ils franchissent donc le passage de nombreux cols, parmi lesquels, peut-être l'un des plus difficiles, aux vues de l'affolement de l'interprète Abdoullah<sup>23</sup>, à savoir celui de Nara qu'ils passent le 25 septembre. Les conditions de la traversée commencent à devenir compliquées, notamment à cause des températures qui descendent jusqu'à moins vingt degrés certaines nuits comme celle du 26 septembre<sup>24</sup>.

Ils évoluent ainsi dans les montagnes jusqu'au 2 Octobre, jour où ils finissent par aboutir dans une vallée qui donne sur la steppe. Ils dirigent alors vers la petite ville de Kourla, située dans une oasis qu'ils atteignent le 5 Octobre. Au total, ils y resteront jusqu'au 11 Octobre, on y fait des achats, on complète l'équipe avec quelques hommes, mais surtout, la principale raison de cet arrêt prolongé concerne les autorités locales chinoises, notamment le chef de la ville : l'Akim. Cet homme d'origine turc travaillant pour le compte des autorités chinoises, refuse de laisser passer les voyageurs sans en avoir reçu l'autorisation du gouverneur de la province à Karachar. Les voyageurs refusent d'être bloqués et s'engage alors un bras de fer entre les européens et les autorités locales, l'épisode connaît de nombreux rebondissements, Bonvalot et ses coéquipiers subtilisent même l'ordre d'arrestation aux mains des chinois. Lors de certaines entrevues ils menacent même d'en venir aux mains si on ne les autorise pas à poursuivre leur chemin. Finalement le 11 octobre ils parviennent à reprendre la route. Cet épisode de blocage n'est malheureusement pour les voyageurs qu'un avant-goût de ce qui les attend plus loin, en particulier sur le plateau Tibétain.



2. Etape 2 du voyage, de Korla, à Tcharkalik (ici noté Tcharkalyk) la plus courte, on remarque aussi, vers l'est la mention du Lob Nor, lac vers lequel d'Orléans part en mission quelques jours pendant que Bonvalot réorganise la troupe avant le plateau du Tibet.<sup>25</sup>

<sup>23</sup>Bonvalot Gabriel, De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu, Genève, Olizane, 2008, p. 25

<sup>24</sup>Bonvalot Gabriel, De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu, Genève, Olizane, 2008, p. 46

<sup>25</sup>Bonvalot Gabriel, De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu, Paris, Hachette, 1892, carte dépliant

A peine ont-ils quitté Kourla, qu'ils se retrouvent face au Kontché Darya, une rivière sur laquelle il n'y a pas de pont. De fait, toute la journée du 12 est occupée par la construction des radeaux, et toute celle du 13 est consacrée à la traversée.

Après quoi ils reprennent la route pour la petite ville d'Aktarma où ils arrivent le 15 octobre mais n'y reste pas, en effet, dès le lendemain ils repartent vers le sud. Jusqu'au 21 Octobre, ils évoluent donc dans la steppe, ils traversent sur leur routes tout un ensemble de villages et ce jusqu'à l'entrée dans le désert du Taklamakan. Une région où ils subissent un brutal et important changement de température, bien que les nuits restent malgré tout très froides, faisant tomber le mercure bien souvent en dessous de zéro. Ils sont amenés à effectuer une traversée du Tarim les obligeant à nouveau, cette fois avec l'aide des autochtones, à construire des radeaux. Après quoi ils entrent dans une zone de marais avant de retrouver le désert, puis finalement après plusieurs jours de marche, le 29 Octobre, ils arrivent dans l'oasis de Tcharkalik, qui marque la fin de la deuxième étape de leur voyage.

Là, les voyageurs vont rester quelques temps puisqu'il s'agit d'un des derniers campements avant le début de l'ascension vers les plateaux tibétains. De fait Gabriel Bonvalot doit réorganiser sa caravane, pour qu'elle soit plus adaptée à la haute montagne. Il en profite aussi pour se ravitailler en nourriture et en eau, il reforme l'équipe et organise le rapatriement de tous les échantillons qu'ils ont accumulés jusque-là. En effet, ce sont trois russes, servant jusqu'à présent de guides, qui en rentrant à Moscou sont chargés de faire en sorte que ces collections parviennent bien jusqu'à Paris, c'est là un moyen pour lui de pouvoir continuer à avancer léger et de faire de la place pour les prochaines collections.

Néanmoins, cette étape de réorganisation va prendre du temps à Bonvalot, ainsi les membres de l'expédition profitent de leur présence dans cette région du Lob Nor pour en faire l'exploration. C'est ainsi qu'Henri d'Orléans, le père Dedeken et quelques autres guides partent pendant plusieurs jours à la recherche du Lac du Lob Nor, scindant ainsi pendant une courte durée l'expédition en deux. Ils fixent leur départ au 03 novembre et décident que cette escapade devra durer huit jours, ce qui laissera le temps à Bonvalot de régler les derniers préparatifs. Cette micro expédition a la particularité d'être racontée par Henri d'Orléans. De fait, il y a dans le récit quelque chose d'assez curieux, le texte du Prince est intégré tel quel, en plein milieu du récit de Bonvalot, avec seulement une annotation stipulant « exploration du Lob Nor »<sup>26</sup> et une note de bas de page expliquant rapidement de quoi il retourne.

Le but étant de recueillir des informations géographiques, des spécimens d'histoire naturelle mais aussi de partir à la recherche du lac qui donne son nom à la région. Ils sont notamment accompagnés par un homme originaire de la région, qui s'occupe de préparer en amont les lieux pour le campement du soir, principalement dans des villages que d'Orléans qualifie volontiers de « miteux »

Ils chassent avec succès, rencontrent des indigènes et essaient aussi d'en savoir plus sur les routes qui conduisent aux hauts plateaux, mais en vain. Le plus curieux reste le lac du Lob Nor, en effet, après plusieurs jours à le chercher, ils apprennent de la bouche d'un habitant de la région que depuis quelques années, celui-ci s'est

---

<sup>26</sup>Bonvalot Gabriel, De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu, Genève, Olizane, 2008, p. 98

asséché, il n'existe plus, le plus surprenant étant que moins de dix ans avant eux, Prjevalsky a bel et bien vu le lac en question.

Ce phénomène est aujourd'hui bien connu des géographes. Le Lob Nor est ce que l'on appelle un lac instable « Nomade », sa circonférence ainsi que son emplacement peuvent varier<sup>27</sup>, cela est notamment dû à son principal apport en eau : Le fleuve Tarim. Même si ce fleuve est aussi puissant que le Danube en certaines saisons, il est aussi connu pour changer facilement son cours. Qui plus est, il ne coule presque quasiment qu'au printemps lors de la fonte des neiges, et nombre de ses affluents meurent en plein désert. C'est une caractéristique de cette région qui ne concerne pas seulement le Tarim. Une grande partie des fleuves coulant en Asie centrale se jettent dans l'intérieur des terres et non vers des mers extérieures ou des océans. Certains fleuves vont former des grands lacs, et d'autre, comme le Tarim, en passant par des régions très arides, vont tout simplement finir leur course en plein désert. Par conséquent, il est tout à fait probable, qu'entre l'expédition russe et celle de nos voyageurs français, le lac ne soit plus à sa place, ou bien se soit asséché.

« ... Il nous tarde de nous promener enfin sur les rives de ce lac immense dont nous avons vu le commencement près du village de Lob, et qui, nous a dit Abdoullah, est couvert de nuées innombrables d'oiseaux aquatiques.

- Le Lob Nor, vous y êtes, nous répondent les indigènes par l'intermédiaire de notre interprète

- Comment ? Et le grand lac, ou est-il ?

- Il n'y a pas de grand lac.

- Et le Tarim ? Que devient-il ?

- Il diminue, diminue pour finir par disparaître.

- Pourtant Prjevalsky a vu un lac qu'il a comparé à une petite mer.

- Sans doute, mais depuis treize ans que le général russe est venu, l'eau s'est retirée, la plus grande surface liquide est celle que vous avez longée près de Lob. Ailleurs, il n'y a plus que de petits étangs. »<sup>28</sup>

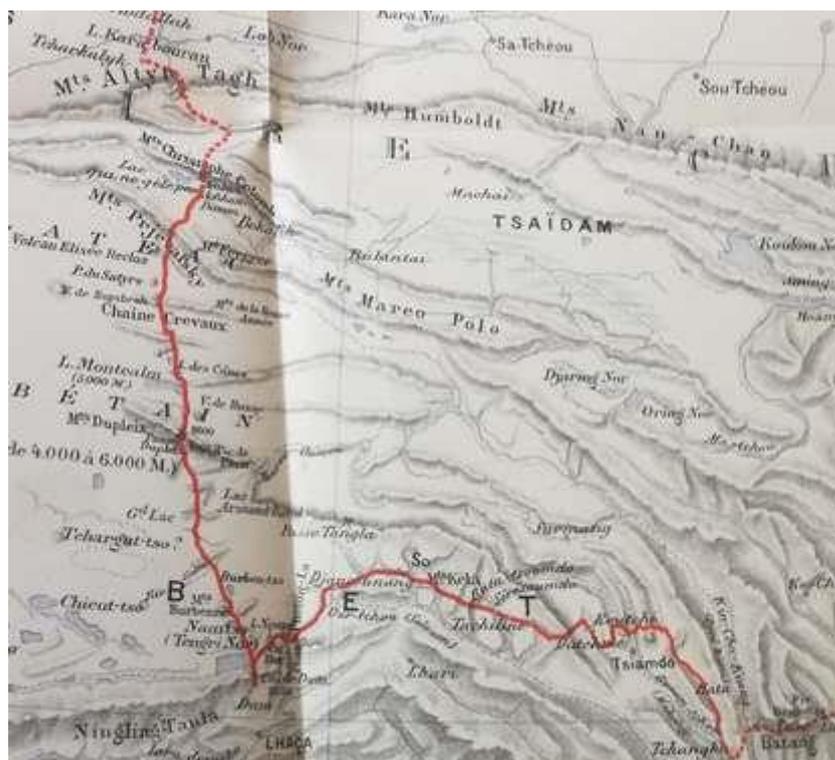
Cette petite expédition est tout de même l'occasion pour les explorateurs de récupérer de nombreux spécimens, notamment d'oiseaux. Finalement, le 11 Novembre, ils ont rejoint Bonvalot dont les préparatifs sont presque terminés, il a notamment trouvé à remplacer les deux russes qui les accompagnaient jusqu'à présent. Il a même, lors d'une fête, fait la rencontre d'un musicien qu'il a invité à se joindre à la caravane. Les derniers préparatifs dans la ville de Kourla ne se font pas sans heurt, en effet, le 12, les voyageurs demandent à la ville quelques animaux pour poursuivre leur route, le lendemain, le chef de la ville leur fait savoir qu'il ne pourra rien leur donner, visiblement, ce dernier a reçu des ordres. Rappelons que Kourla est sous contrôle chinois, il y a alors échange de coups entre Rachmed et le chef, la situation s'envenime et finalement après d'âpres négociations ils obtiennent cinq hommes et les ânes demandés<sup>29</sup>.

---

<sup>27</sup> Dmitrieff Sergueï, « Archéologie du Grand Jeu : Une brève histoire de l'Asie centrale », dans Piatigorsky Jacques, *Le Grand Jeu*, 2009.

<sup>28</sup> Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 111

<sup>29</sup> Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 146 - 149



3. Etape 3 du voyage, depuis Tcharkalik jusqu'à Batang, certainement la partie la plus longue du voyage mais aussi celle prenant place en territoire inconnu.<sup>30</sup>

Le 17 novembre sonne l'heure du départ, ils quittent l'oasis vers ce que Bonvalot appelle le désert du Gobi, bien qu'en réalité, aux vues de leur position géographique, il s'agit plutôt du désert du Taklamakan. Ils vont avancer pendant plusieurs jours en prenant la direction du sud vers les monts de l'Altyn Tagh. Il est alors fait mention de plusieurs villages, oasis, qui feront office de lieu de campement comme Tchoukour par exemple.

Ils arrivent alors, le 22 novembre aux pieds du Koum Davane dont ils débutent l'ascension le lendemain. Une ascension qui pose alors tout un ensemble de problèmes, à commencer par le déclenchement du mal des montagnes chez certains membres de la troupe, ou encore la difficulté de faire grimper les animaux dans des chemins parfois très escarpés. Cette montagne est alors la première d'une longue série : le Tach Davane, qui les occupera les 25 et 26 novembre, ils passent par tout un ensemble de lieux qui n'apparaissent même pas sur la carte de Bonvalot lui-même : comme la Passe d'Obo par exemple ou encore Pachalik, Kara Choti, Mandailik. Ils croisent de moins en moins d'autochtones, les rencontres se font de plus en plus rares, le mal des montagnes provoque chez certains, des maux de têtes, des saignements de nez ainsi que des vomissements. Dans certains endroits, il est même nécessaire de porter le matériel à dos d'homme, en bref, le voyage prend alors une nouvelle tournure. Ils évoluent à présent en terrain montagneux et ce, pour un bon moment.

S'en suivent les noms de lieux inconnus non répertoriés sur la carte, jusqu'au 9 novembre, jour du passage de l'Ambane Achkane Davane proche du « le lac qui ne gèle pas »<sup>31</sup>.

<sup>30</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachette, 1892, carte dépliant

<sup>31</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 193 – 194

Les jours qui suivent semblent se ressembler plus ou moins, Bonvalot oriente sa caravane vers le sud dès que cela est possible, il explique aussi que le moral de la troupe n'est pas au mieux, il préssent même comme un vent de désertion chez certains. Voilà aussi un certain temps que les voyageurs voient régulièrement des traces de chameaux et d'activités humaines, ils pensent alors suivre une autre caravane, ce qui leur redonne un peu confiance quant à la route qu'ils empruntent.

Le matin du 19 décembre des chevaux sont portés disparus. Timour, l'un des membres de l'expédition, part à leur recherche, néanmoins, celui-ci non plus ne revient pas. Ils l'attendent ainsi toute la journée et c'est finalement le lendemain matin, que Parpa, un autre coéquipier, le ramène, celui-ci s'était en effet perdu dans ce dédale de montagnes. A peine ont-ils le temps de célébrer le retour de Timour que c'est Rachmed qui se perd et ne réussit à rentrer que le lendemain en fin de matinée. Ces égarements à répétition peuvent paraître surprenant, puisque ces deux hommes ont déjà eu l'occasion de voyager dans des contrées assez similaires. Bonvalot explique dans une adresse au lecteur qu'il est très facile de se perdre dans ces montagnes :

« Vous vous étonnez peut-être que nos gens se perdent aussi souvent. Ce n'est pas la première fois et ce ne sera pas la dernière, car rien n'est plus aisé, même pour le compagnon le plus prudent et le plus expérimenté. Vous ne sauriez croire combien il est difficile de se retrouver sur ces plateaux où l'homme oublie toute notion de perspective. Son œil erre sur des espaces immenses sans voir, à distances diverses et connues, ni arbres, ni maisons, ni hommes, ni animaux, ni édifice dont la hauteur est déterminée. Or c'est en les comparant sans cesse et inconsciemment qu'il a appris à se rendre compte de la distance à laquelle il se trouve du point que son regard vise. Ici nous avons perdu en quelques semaines ce sens des distances que nous avons acquis par l'expérience de toute la vie. Ce qu'on aperçoit se ressemble tellement : une colline est semblable à une autre ; suivant l'heure de la journée un étang gelé étincelle ou disparaît, on ne sait s'il est grand ou petit [...] Et l'homme qui a perdu des yeux la caravane ou le camp est trompé à chaque regard. Ses yeux sont malades de la fumée de l'argol du froid, du vent, et de trop s'en servir, et il se dirige vers des apparences, il constate son erreur, essaye de la réparer, et le voilà cherchant fiévreusement. Que le jour baisse, que le ciel se couvre, il est perdu. »<sup>32</sup>

Une fois de nouveau au complet, ils poursuivent alors leur route, dans une zone encore non explorée par d'autres européens, à cette occasion, Bonvalot et ses camarades, vont, comme dans toute exploration baptiser tout ce qui n'a pas encore de nom et qui dépasse un tant soit peu du paysage. Ainsi le 22 novembre, un volcan se voit attribuer le nom *d'Élisée Reclus*, en hommage au géographe français du même nom, et que Bonvalot considère comme l'un des plus importants de son époque.

A la fin du mois de décembre, l'expédition connaît quelques déconvenues : un cheval meurt, le premier d'une longue série, mais aussi et surtout, ils perdent un membre de l'équipe : Niaz, malade depuis plusieurs semaines. Ce dernier s'éteint le 23 décembre et ses obsèques sont célébrées le lendemain avant de reprendre la route.

Ils marchent alors en pleine zone inconnue, dans laquelle ils ne croisent plus le moindre être humain, une situation qui pèse sur le moral des hommes. Bonvalot,

---

<sup>32</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachettes, 1891, p. 186

nous fait part à plusieurs reprises de l'effroyable monotonie du paysage, un point sur lequel nous reviendrons plus en détail par la suite, mais qui témoigne tout de même de l'immensité du décor dans lequel ils tentent d'avancer. Il s'agit certainement de la partie la plus difficile du voyage, il mentionne alors à plusieurs reprises le découragement des hommes, qui en arrivant au sommet d'une passe, ne découvrent qu'une mer de montagnes sans fin.

« Je n'ose plus décrire notre route. Elle est toujours la même, faites de montées et de descentes »<sup>33</sup>

« Nous créerons une route comme ceux qui se lancent dans l'inconnu »<sup>34</sup>

Le premier janvier, marque encore la disparition d'un autre membre de l'expédition : « le petit homme », lui aussi égaré et qui ne retrouve le camp que le lendemain.

Il est assez difficile de resituer sur un plan la route précise de nos voyageurs. Le moyen le plus pratique pour nous rendre compte du rapport temps, espace et distance est encore de se référer à la carte faite par Bonvalot sur laquelle il a pris soin de mentionner le nom des différents sommets, volcans, lacs, qu'il a baptisé. Ainsi nous savons que le 1<sup>er</sup> janvier, ils sont aux abords nord-ouest du volcan Ruysbroeck, un nom faisant référence à Guillaume de Rubrouck, franciscain du XIII<sup>e</sup> envoyé par Saint Louis à la cour du Khan<sup>35</sup>. Ou encore, ce qui est nommé sur la carte le Mont de la Bonne Année, et qui est très certainement la montagne sur laquelle ils grimpent lors du premier jour de l'année 1890. Apparaît ensuite sur la carte, le lac des Cônes à côté duquel ils passent et établissent un campement pour la nuit le 6 janvier. Le lendemain, ils découvrent un autre lac, que cette fois ils baptisent lac Montcalm. Le 9 janvier, ils tombent sur les sources d'une rivière, et se demandent si se sont celles du fleuve Bleu qui coule vers la Chine aussi connue sous le nom de Yang-Tsé-Kiang. Cela reste néanmoins assez peu probable, compte tenu de leur position.

Après quelques jours de marche, ils arrivent aux pieds d'une chaîne de montagnes, qu'ils nommeront : *Dupleix*, référence évidente à l'ancien gouverneur de Pondichéry et commandant général des établissements français de l'Inde : Joseph François Dupleix. Ils baptiseront aussi un lac : *Armand David*, en hommage au missionnaire du même nom, un homme ayant beaucoup voyagé et œuvré en Himalaya.

Le 15 janvier, ils franchissent une passe à 6000 mètres d'altitude. Autour d'eux, selon Bonvalot, ils ne sont entourés que de pics s'élevant au moins à 8000 mètres. De plus, il explique aussi comment ses hommes ont pris ce qu'il appelle la « rage de l'homme » :

« Nos gens sont las d'être seuls, las du désert et des longues marches sans rien voir, pas même la fumée d'un feu »<sup>36</sup>

---

<sup>33</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 229

<sup>34</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 235

<sup>35</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 226

<sup>36</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 241

Pourtant, le 22 janvier ils trouvent, enfin, les premières traces de tibétains dans ces régions. Il s'agit d'un ancien campement, puis quelques jours après ils découvrent d'autres traces, puis d'autres encore, cette fois, ils sont sûrs, il y a des hommes qui passent ici régulièrement. Bonvalot, en profite alors pour organiser une loterie, dont le vainqueur sera le premier à apercevoir un être humain<sup>37</sup>.

La première rencontre a finalement lieu le 31 janvier : ce sont des bergers tibétains avec lesquels on échange. Bonvalot tente alors, à plusieurs reprises au fil des différents contacts, de glaner des informations sur Lhassa, mais à chaque fois, les locaux feignent de ne pas comprendre de quoi il s'agit. Les rencontres deviennent alors plus fréquentes à partir de la fin du mois de janvier. Bonvalot, fait alors plusieurs remarques sur le fait qu'il est surpris du comportement de ses hommes, en effet, eux qui depuis plusieurs mois de ne rêvaient que du jour de cette fameuse rencontre, sont alors très craintifs, très réticents à l'égard de ces nouveaux venus, et restent constamment sur leur garde.

Le 4 février, ils longent le lac Bourbentso, que l'on retrouve sur la carte. Là, lors d'une rencontre avec des tibétains, Bonvalot, qui a perdu beaucoup de chevaux dans la traversée des montagnes, tente de négocier pour en acheter des nouveaux. Mais surtout, qui dit retour de la présence humaine, dit retour des formalités administratives avec les autorités locales sous contrôle des chinois, et une fois de plus Bonvalot peine à recevoir des nouveaux animaux, car les chefs des différents villages refusent de leur en accorder tant qu'ils n'en ont pas reçu l'ordre par un supérieur. Néanmoins, Bonvalot doit continuer d'avancer et nombre de ses hommes sont exténués et pas en état de continuer la route, c'est pourquoi il décide d'employer l'intimidation pour s'emparer de chevaux.

Le 6 février, ils longent la chaîne de montagne Bourbento Ré, les autochtones semblent de plus en plus opposés au fait qu'ils poursuivent leur route en direction du sud-est. Cela est très certainement dû au fait que nos voyageurs se rapprochent de plus en plus de la ville sainte : Lhassa, fermée aux étrangers depuis le milieu du XVIIIe siècle.

Le 12 février, marque de nouveau le décès d'un membre de la compagnie : Imatch, malade depuis déjà plusieurs semaines, il accompagnait les européens depuis Djarkent.

Le 14 février, ils aperçoivent le lac Namtso, lac dont ils ne sont pas les découvreurs, le premier à l'avoir placé sur une carte était le pandit indien Naïn Singh, pour le service de l'Inde britannique. En conséquence : en arrivant aux abords du lac, ils viennent de quitter la *terra incognita*. En réalité, ils l'ont même quittée depuis la passe d'Ambane Achkane Davane.

Ceci ne les empêche pas pour autant de baptiser quelques pics, comme les montagnes Huc et Gabet, en hommage aux jésuites, qui sont les premiers et les derniers, en tout cas à l'époque de Bonvalot, à avoir réussi à entrer dans Lhassa. Selon certains auteurs, ce sont eux qui ont fait redécouvrir le Tibet aux occidentaux dans la première moitié du XIXe siècle et relancés l'intérêt général pour cette région.

---

<sup>37</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 252

Finalement, Bonvalot s'y attendait, le 15 février, trois cavaliers, arrivent tout droit de Lhasa sur ordre des autorités de la ville. En effet, si nous nous référons à la carte, on se rend bien compte qu'ils ne sont vraiment pas loin de la capitale. Ils disent être envoyés par l'Amban de Lhasa, à savoir le représentant de Pékin dans la capitale tibétaine, ainsi que du Tale Lama, qui n'est rien d'autre que le Dalai-lama. Ces émissaires, leur demandent leurs papiers, ainsi que les raisons qui les ont conduits au Tibet, et surtout ils leur demandent de ne plus avancer. Le lendemain, et malgré les avertissements des émissaires, les voyageurs reprennent leur route, très vite ils sont rattrapés par l'Amban de Lhasa en personne, qui les bloque dans la passe de Dam et programme une entrevue pour le 17 février.

Le matin, a lieu le protocole d'intronisation, après quoi l'amban, leur explique qu'il a fait tout ce chemin leur faire faire demi-tour. S'engagent alors des négociations, dans lesquelles l'amban, propose tout un ensemble de solutions, pour les aider à faire demi-tour, des propositions qui sont toutes refusées catégoriquement par les européens. Ajouter à cela, quelques quiproquos, en effet l'amban tient dans sa main, un état d'arrestation pour une expédition russe dirigée par Pevtzoff et une autre des frères Roborovsky<sup>38</sup>.

Les voyageurs expliquent donc qu'ils n'ont rien à voir avec ces expéditions russes, l'Amban, pense alors que ce sont des anglais : des « Pélin »<sup>39</sup> comme il les appelle. Cela est facilement compréhensible car, nous aurons l'occasion d'y revenir, mais nous sommes en plein dans le contexte du Grand Jeu qui oppose alors la Russie et le Royaume-Uni sur le terrain de l'Asie centrale et de la haute Asie. Bonvalot et ses compagnons expliquent alors à l'aide de leur interprète qu'ils sont français : « Ta-fa-kié ». L'amban n'ayant jamais vu de français comprend sa méprise et explique que lui et ses adjoints tiendront conseil le lendemain. L'entretien est périlleux puisqu'il faut jouer avec deux interprètes et que les tibétains sont méfiants, ils demandent beaucoup de détails et reviennent sur des points qu'ils ont déjà abordés avant.

Quelques heures plus tard, l'amban, revient vers eux et explique qu'il va envoyer ces nouvelles informations à ses supérieurs et qu'en attendant, ils doivent rester ici. Néanmoins, il s'engage à leur fournir la nourriture nécessaire pour le temps qu'ils auront à attendre. Ils restent ainsi coincés dans la passe de Dam jusqu'au 4 mars. Durant, ce long temps d'attente, l'amban les invite à venir fêter chez lui le nouvel an chinois le 20 février, puis ils l'emmènent voir le lac Namtso que ce dernier n'avait jamais vu. Finalement le 2 mars, arrivent les grands chefs, ce sont des mandarins. Alors que les européens commençaient à sympathiser avec l'amban, les négociations échouent complètement avec les trois grands chefs. Bonvalot exaspéré raconte même comment, il en est venu à être très peu cérémonieux :

« Ils nous disent adieu, et, avant de s'éloigner, voulant avoir le dernier mot, le Ta-lama nous répète : « réfléchissez. Réfléchissez. » A quoi je réponds en français, irrespectueusement : « oui mon vieux. »<sup>40</sup>

---

<sup>38</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 272

<sup>39</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 273

<sup>40</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 313

Cette anecdote peut prêter à sourire, mais elle témoigne surtout de l'état d'exaspération de Bonvalot qui depuis plusieurs semaines est coincé lui et son équipe dans un endroit peu commode pour camper. Lui l'homme d'action coincé par des membres de l'administration pour qui il a une aversion épidermique. Le 3 mars, et les jours qui suivent, les pourparlers se continuent et l'amban, qui apparemment semble s'être pris d'affection pour eux, leur promet qu'il fera tout ce qui est en son pouvoir pour faire pencher la balance de leur côté, néanmoins en contrepartie ils doivent se montrer plus respectueux, plus obséquieux pour lui faciliter la tâche.

Finalement, ils obtiennent un droit de départ pour le 7 mars, qui les autorise à partir camper dans un endroit plus propice, lieu où ils attendent encore, mais cette fois c'est le matériel qu'ils ont demandé, qui met du temps à être acheminé ici car il vient directement de Lhassa.

Le 14 mars, ils obtiennent de pouvoir repartir définitivement, et se mettent en marche le 18 mars en prenant la direction de Batang. Là, ils traversent à nouveau des lieux qui ne sont pas mentionnés sur la carte, rendant ainsi, plus compliquée leur localisation. Par exemple, le 21 mars, ils arrivent à Diti où ils vont rester pendant trois jours. Mais comme précisé précédemment, rien sur la carte ne nous indique la position de ce lieu-dit. Ce qui est sûr, c'est que s'ils restent trois jours dans cette bourgade à cause des autorités locales qui refusent de les laisser avancer, et c'est après une démonstration de force, relevant plus de l'intimidation, qu'ils parviennent à repartir.

Il se dégage dans le récit de Bonvalot, l'impression qu'ils regagnent petit à petit le monde, qu'ils quittent le désert.

Le 28, ils arrivent à Nigan où ils attendent un peu car le Tal-Lama leur a envoyé des présents. Ils profitent alors de ce stop pour réorganiser la caravane, certains membres vont rentrer chez eux, on prend un nouveau guide .... Certaines séparations ne se font pas sans peine, notamment celles d'hommes comme Parpa ou encore Timour et le 5 avril, ils repartent.

Ils traversent Djancounnène, et se font la remarque que la route est bien plus praticable, moins haute, moins froide. Puis le 14 avril, ils atteignent la ville de So, où ils font là encore quelques jours de halte, avant de continuer leur chemin le 17 avril : « Notre route devient très pittoresque »<sup>41</sup>. Ils passent par Souti, puis gagnent Ritchimbo puis Séré-soumdo, ce dernier est inscrit sur la carte. Le 25 avril ils font leur entrée dans la ville de Tachiline, puis dans la foulée, ils atteignent Tchimbo-Tingi, Karimeta, Tchounga. La rencontre avec certains habitants est parfois compliquée, il arrive même qu'ils soient reçus avec des jets de pierres, que les voyageurs calment toujours très vite en tirant quelques coups de fusils en l'air, mais qui témoigne d'une réticence des locaux assez forte. Mais de manière plus générale, Bonvalot s'étonne du comportement de ces tibétains qui en un éclair passe de « la colère à la soumission totale ». Le 26 avril ils campent à Routchi que l'auteur définit comme la figure du « Tibet pittoresque ». La route continue, jusqu'au 7 mai, et leur arrivée au village de Houmda, qui contient un poste de garde chinois. Par peur que le potentat local ne veuille prouver sa force en les bloquant, la caravane fait un petit détour pour éviter les habitations.

---

<sup>41</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 372

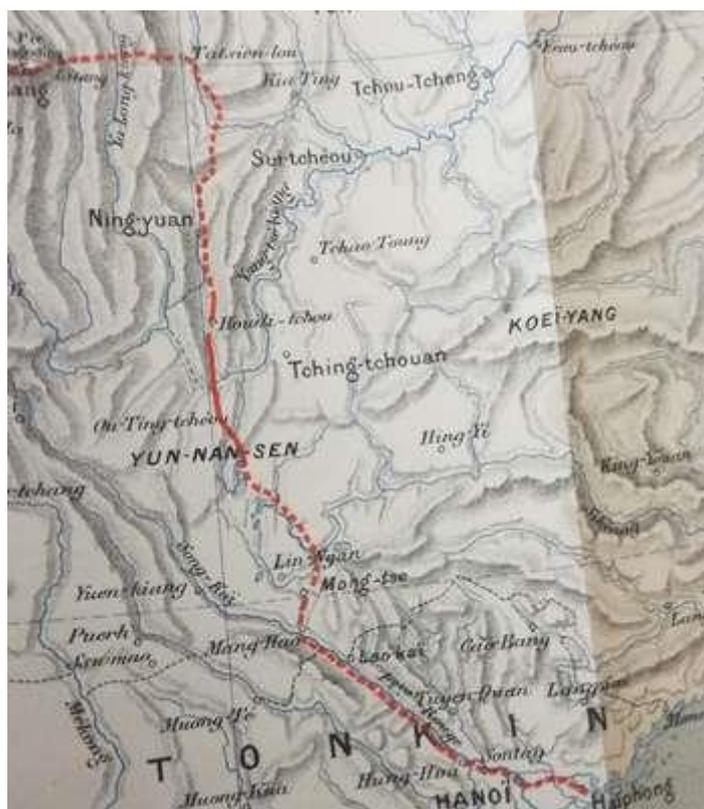
Dans les jours qui suivent, ils passent à proximité du Giomtchou : le Mékong, traversent encore quelques villages : Oouchichoune le 20 mai, Dzérine le 22, Dotou le 23, c'est dans ce dernier village, qu'un incident éclate. Presque à chacune de leur arrivée dans un lieu d'habitation, les locaux se pressent autour des voyageurs, mais cette fois, l'un d'entre eux va jusqu'à palper une peau de Yak très fragile, il est repoussé avec force, l'émeute éclate : jets de pierres, coups de feu, finalement les chinois interviennent et leur expliquent qu'il s'agit d'une tribu de tibétains particulièrement farouche, dont personne ne veut comme sujet, pas même Pékin.

A part cet incident, la route jusqu'à Batang se fait sans autre problème, la preuve en est que de plus en plus de jours ne sont même pas mentionnés dans le récit. Là ou dans les deux premiers tiers de l'ouvrage la quasi-totalité des jours faisait l'objet d'une description, ici les 24, 25, 26, 27, 29 et 30 mai ne sont même pas mentionnés, très certainement parce que rien ne se passe de réellement important. Cela soulève un point que nous avons déjà vaguement évoqué qui concerne la monotonie, l'ennui bien présent dans ce genre d'expédition.

Le 1<sup>er</sup> Juin, ils font une halte dans le village de Tchanga, puis Ba et tout un ensemble d'autres villages non mentionnés sur la carte, ils recroisent la route du Yang Tsé Kiang, qu'ils traversent. Bonvalot explique que la région est peu sûre, en effet, ils ont une autre altercation avec des locaux, puis c'est aussi dans cette région du Tibet, que le Père Brieux, un missionnaire français, s'est fait assassiner,

Finalement, le 15 juin, ils arrivent enfin à Batang, ville à la frontière du Népal, où vivait une mission catholique de capucins mais qui a été complètement rasée. Ils ne restent presque pas à Batang et continuent jusqu'à Ta-tchien-lou, ville qu'ils atteignent le 24 juin et où est installée une mission française de quatre religieux : les pères Biet, Dejean, Gireaudon et Soulié.

Mentionnons aussi la présence de Mr Pratt, un naturaliste anglais hébergé par les pères au moment où Bonvalot et sa troupe arrivent. Les missionnaires les accueillent à bras ouverts, et Bonvalot et ses hommes vont rester jusqu'au mois de juillet. Cet arrêt leur permet dans un premier temps de prendre un peu de repos, les pères expliquent à Bonvalot qu'ils ont des démêlés avec le mandarin qui gère la ville, car ce dernier leur avait promis des papiers pour qu'ils puissent retourner s'installer à Batang. Pourtant rien n'arrive, et les pères désespèrent de pouvoir un jour retourner là-bas. Gabriel Bonvalot va alors tenter d'interférer en leur faveur, mais en vain. Cet arrêt, va surtout leur permettre de pouvoir confier ses collections à Mr Pratt, qui s'est généreusement proposé de les convoier jusqu'en Europe, permettant ainsi à nos voyageurs de pouvoir finir le trajet de façon beaucoup plus légère, un peu comme ils l'avaient commencé jusqu'en Russie. Depuis Batang, ils voyagent à présent en territoire bien connu des cartes européennes, la présence de ces quelques missionnaires l'illustre bien. C'est notamment pour cela qu'à plusieurs reprises, Bonvalot explique qu'en réalité le voyage se terminait à Batang, bien qu'ils doivent ensuite tout de même rejoindre le Tonkin.



4. Quatrième, mais aussi dernière étape du voyage depuis Batang jusqu'au Tonkin français.<sup>42</sup>

C'est donc après un mois d'arrêt qu'ils prennent congé des pères de la mission, en quittant la ville ils quittent aussi le Tibet. Ils prennent alors direction plein sud, vers l'Indochine et le Tonkin, ils passent par Fou-lin, Yunnan-fou, puis Mongtzeu, là ils rencontrent Mr Leduc, le consul de la région. Le 22 juillet, ils embarquent à bord d'une jonque sur le fleuve rouge, la fin du trajet est donc une croisière de plaisance.

Le 23 juillet ils accostent finalement à Hanoï. A partir de ce moment-là, le récit de Bonvalot reprend la même forme qu'au début. En quelques lignes il explique le trajet du retour, d'Hanoï à Haïphong, puis Hong Kong et finalement Marseille. Il clôture alors en remerciant l'équipe qui l'a accompagnée dans ce voyage :

« Je ne veux pas quitter la plume sans les remercier tous d'avoir eu confiance en moi, et d'avoir travaillé de tout coeur à la réussite d'un projet assez hardi. Tous, nous avons fait ce que nous avons pu. Si nous n'avons pas fait plus, qu'on soit indulgent pour nous »<sup>43</sup>.

<sup>42</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachette, 1892, carte dépliant

<sup>43</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 490



5. Carte complète du voyage de Gabriel Bonvalot<sup>44</sup>

<sup>44</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachette, 1892, carte dépliant.

## **CHAPITRE II : COMPRENDRE LE CONTEXTE DANS LEQUEL AVANCE LA CARAVANE DE GABRIEL BONVALOT : L'ASIE CENTRALE DE LA FIN DU XIXE SIECLE.**

---

En partant dans cette traversée du continent eurasiatique, Gabriel Bonvalot, Henri d'Orléans et le père Dedeken se retrouvent alors immergés dans un, et même plusieurs contextes dont ils sont les témoins le temps d'un bref passage.

Ces contextes vont avoir des incidences sur la façon dont les voyageurs vont pouvoir avancer à travers le continent. Dans le récit, Bonvalot, parfois de façon anecdotique et involontaire, mentionne par des allusions, de simples faits voire même des noms révélateurs d'évènements bien plus conséquents.

Ainsi comme dans la précédente sous-partie nous partirons du Turkestan Russe et du Turkestan Chinois, avant de nous pencher sur le cas particulier du Tibet et finalement les petits territoires qui séparent le toit du monde du Tonkin.

La tâche reste cependant relativement complexe, dans le sens où, comme le note nombre d'historiens, aujourd'hui encore, il nous est presque impossible de poser des limites fixes et précises dans cette région du monde.

Le but est ici d'essayer de comprendre ce que les observations de notre voyageur nous révèlent du contexte politique, des forces en présence en Asie centrale à une date donnée : celle du passage de la caravane. En quoi Bonvalot et sa troupe se retrouvent-ils témoins des jeux politiques qui concernent l'Asie centrale ? Quelles influences cela a-t-il sur la conduite de la caravane ?

« Nous arrivons à Djarkent, la dernière ville du territoire russe. Avant d'entrer en Chine nous organiserons notre caravane et nous recruterons le personnel nécessaire à l'exécution de nos projet »<sup>45</sup>

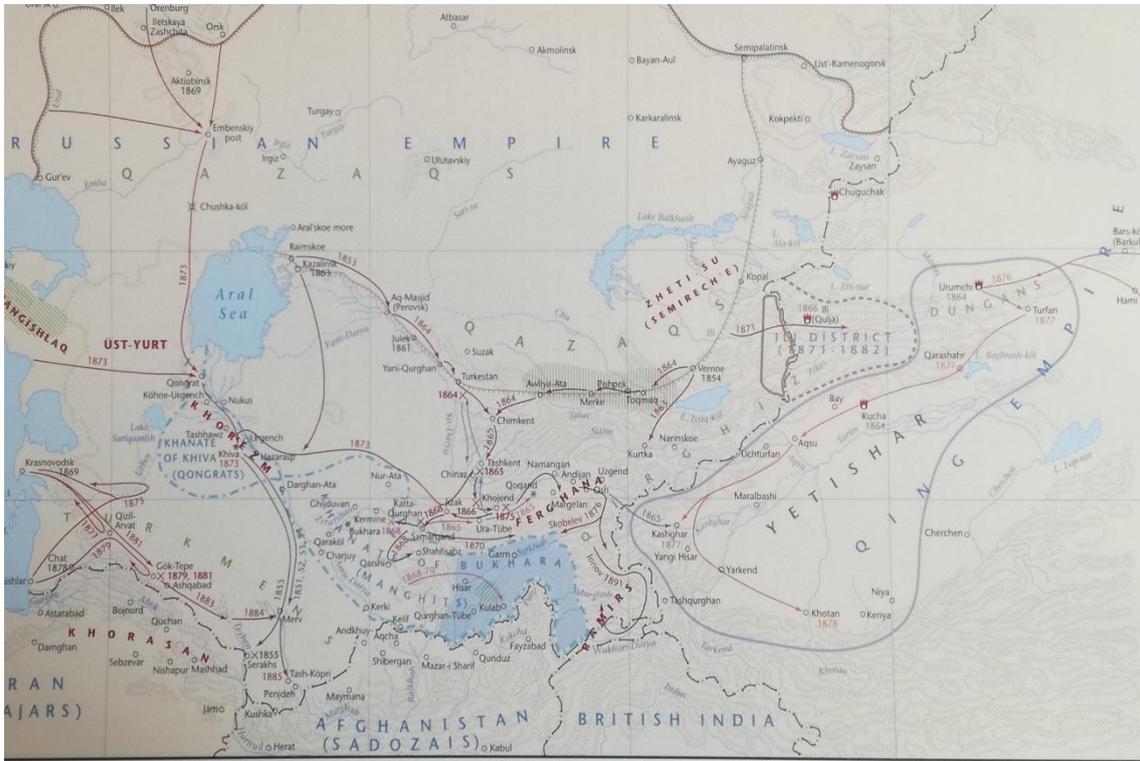
Nous l'avons vu, le récit du voyage commence véritablement à partir de Djarkent, avant cette ville tout le trajet depuis Paris est résumé en une poignée de lignes de façon extrêmement concise. Par conséquent nous pouvons considérer que le voyage mérite d'être raconté dans le détail à partir du moment où l'expédition quitte les frontières de l'Empire Russe pour entrer dans les territoires sous domination chinoise.

Concernant cette frontière Bonvalot nous explique que Djarkent, petite ville au sud-est du lac Balkhash, correspond à la limite des deux empires, néanmoins, nous apprenons qu'à leur arrivée à Kouldja, ils sont reçus par le consul russe, en effet, si nous nous référons à la carte de l'Atlas de l'Asie centrale, nous nous rendons compte que la région qui entoure Kouldja, a été mise sous domination russe à partir

---

<sup>45</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 3

de 1871. La carte nous apprend aussi que ce n'est pas là le seul territoire que la Chine a cédé à la Russie. Cela est principalement dû au fait que nous avons ici affaire à un empire chinois particulièrement affaibli en cette du XIXe siècle.



6. Carte de l'Asie centrale représentant les enjeux géopolitiques de la seconde moitié du XIXe siècle et qui montre à quel point les zones comme Kouldja, notée ici Qulja, sont prises entre deux empires, à l'ouest la Russie et l'est la Chine. On comprend alors bien à quel point les frontières sont mouvantes pendant cette période.<sup>46</sup>

En effet, au moment où Gabriel Bonvalot fait son voyage à travers l'Asie, la Russie, arrive à la fin de la conquête du Turkestan Russe. Depuis plusieurs siècles déjà cette dernière étend son contrôle sur les territoires limitrophes, notamment par le sud. C'est d'ailleurs là la particularité de la colonisation russe sur celle des autres pays européens : elle s'étant à la manière d'une tâche d'huile. Dans ce long processus de colonisation, débuté au XVIe siècle, l'Asie centrale représente la dernière étape de son expansion.

Pour en revenir à Kouldja, cette dernière est pourtant bel et bien une ville chinoise, puisque pour poursuivre leur route les voyageurs sont obligés de demander l'autorisation au gouverneur chinois de la province d'Illi<sup>47</sup>. A cette occasion Bonvalot écrit :

« Fréquemment nous rencontrons des villages abandonnés par des Tarantchis qui, ayant pris part au massacre des chinois, ont fui quand ces derniers ont reçu la province d'Illi des mains de la Russie. »<sup>48</sup>

<sup>46</sup>Bregel Yuri, *Historical Atlas of central Asia*, Boston, Brill, 2003.

<sup>47</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachettes, 1891, p. 6

<sup>48</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachettes, 1891, p. 7

La caravane menée par nos quelques européens, passent par cette vallée de l'Illi, une région qui dans la seconde moitié du XIXe siècle a focalisé l'attention de la Chine et de la Russie.

Cette affaire commence à cause d'un homme : Yakoub-Beg. Dont Gabriel Bonvalot a déjà entendu parler, notamment dans le récit de voyage de Prjevalsky, mais qu'il mentionne surtout parce que le 5 Octobre, il tombe nez à nez avec un fort lui ayant appartenu et dans lequel l'homme en question est allé se réfugier avant de finalement y mourir, d'une mort que l'on suppose aujourd'hui non naturelle :

« Cet homme était taillé pour de grandes choses. Prjevalsky, le célèbre voyageur russe, avait été frappé de son intelligence lorsqu'il eut une entrevue avec lui à Kourla en 1877. La fortune de Yakoub fut prodigieuse, quoique lente, puisqu'il était homme mûr lorsqu'il devint maître de la Kachgarie et du Turkestan chinois. Durant les quelques années qu'il gouverna ce pays, il déploya une activité peu ordinaire, couvrant le pays de constructions utiles, traçant des canaux, organisant une armée à l'occidentale, car il n'avait pas hésité à recruter, par l'intermédiaire du sultan, des officiers de tous les pays d'Europe. Il en vint de Turquie, et peu s'en fallut qu'un de nos députés actuels n'ait été autrefois à la solde de Yakoub-Beg. Dieu seul sait ce qui serait advenu si cet audacieux Ousbeg n'avait été arrêté dans sa course. [...] Mais Allah avait décidé que Yakoub ne dépasserait pas Kourla, et c'est là qu'il termina son intéressante destinée, dans la forteresse bâtie par lui et qui subsiste encore. Il mourut empoisonné par son premier ministre, à qui les chinois avaient fait de belles promesses, qu'ils se gardèrent bien de tenir plus tard. »<sup>49</sup>

Ce que Gabriel Bonvalot esquisse en quelques lignes n'est en réalité qu'un très court résumé d'un événement qui s'étalera sur plusieurs années et qui est aujourd'hui bien connu des chercheurs<sup>50</sup>.

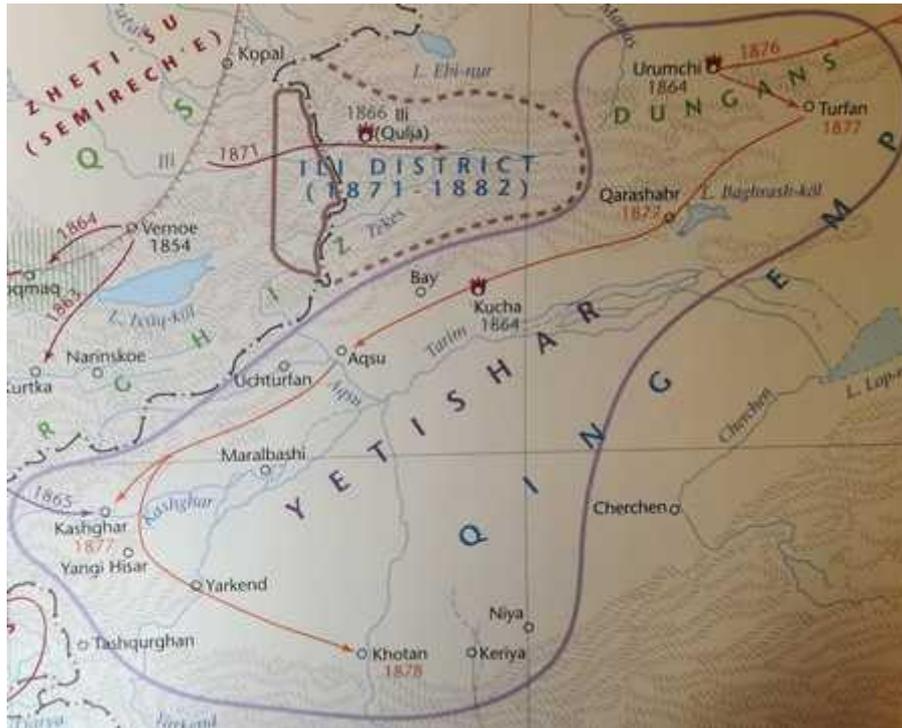
Kourla est la capitale de la fertile vallée de l'Illi, traversée par le fleuve du même nom, l'abondance qui émane de cette région contraste avec les territoires qui l'entourent. Pour y accéder il faut traverser un ensemble de cols difficiles d'accès mais qui permettent à qui les contrôle d'avoir la main mise sur la région et par conséquent sur une partie du Turkestan Chinois. Cette vallée a de tout temps fait la liaison entre Chine et Russie, mais toujours sous contrôle chinois.

L'incident du soldat Yakoub Beg, intervient dans la première moitié du XIXe siècle. Ce dernier profite des circonstances du moment : Ailleurs en Chine, dans la province du Yunnan, a éclaté une révolte musulmane avec à leur tête un homme désireux de devenir sultan. L'empire étant dans une période de relative faiblesse, Yakoub Beg, soldat musulman ouzbek, profite de la situation pour à son tour soulever la région et à partir de 1865 mener une révolte contre l'occupant Han. L'entreprise fonctionne puisqu'il parvient à être à la tête d'un état et ce jusqu'en 1878. En plus d'englober la vallée de l'Illi, cet état s'étalait alors au sud-ouest jusqu'aux villes de Yarkend, Khotan et Kasghar et au nord est jusqu'à Urumchi, Turfan et Qarashahr, créant alors dans la partie la plus occidentale de l'empire Qing une longue bande de terres sous contrôle du soldat.

---

<sup>49</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachettes, 1891, p. 41-42

<sup>50</sup> Levy Roger. « Les confrontations territoriales sino-russes » Dans : *Politique étrangère*, n°2 - 1966 - 31<sup>e</sup>année. pp. 157-172



7. Le trait violet continu représentant le territoire conquis par Yakoub Beg, à l'ouest (pointillés) la zone récupérée par la Russie correspondant à la vallée de l'Illi.<sup>51</sup>

Néanmoins, tout cela ne sera qu'éphémère, puisque venant de l'ouest nous avons la Russie, qui depuis le début des années 1850 a installé des comptoirs à Kouldja et qui plus est, craint que la révolte ne se propage aux territoires musulmans sous son autorité. Par conséquent, en 1871, le général Von Kaufman, alors en charge du Turkestan, décide d'intervenir et d'engager des troupes dans la vallée de l'Illi qu'il récupère et qu'il annexe, amputant ainsi une partie du territoire de Yakoub. Mais surtout, et c'est ce que sous-entend Bonvalot :

« Fréquemment nous rencontrons des villages abandonnés par des Tarantchis qui, ayant pris part au massacre des chinois, ont fui quand ces derniers ont reçu la province d'Illi des mains de la Russie. »<sup>52</sup>

Après avoir rétabli l'ordre dans la province du Yunnan, la Chine, s'empare à grand peine et petit à petit de toutes les oasis perdues jusqu'au moment où les troupes se retrouvent face à face avec la frontière russe. Finalement, en 1877 Yakoub Beg meurt, certainement assassiné par l'un de ses propres ministres. Le principal opposant mort, l'opposition est écrasée dans le sang.

Pour illustrer cela il suffit de reprendre le texte de notre voyageur, lorsqu'ils avancent dans l'Illi, et que l'un des hommes de la caravane reconnaît l'endroit où il habitait quelques années auparavant. Ce dernier ayant pris part aux massacres contre les chinois au moment de la révolte, a finalement dû fuir chez les russes au moment de la reconquête.<sup>53</sup>

<sup>51</sup> Bregel Yuri, *Historical Atlas of central Asia*, Boston, Brill, 2003.

<sup>52</sup> Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachettes, 1891, p. 7

<sup>53</sup> Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 25

Pourtant, l'affaire ne s'arrête pas avec la mort de Yakoub Beg, puisqu'il reste comme *cassus belli* : La vallée de l'Illi. Annexée par le général Von Kaufman, sans réel accord de Moscou, puisque la Russie avait reconnu la suzeraineté de la Chine sur ce lieu hautement stratégique. Pékin dépêche un ambassadeur chez les russes pour négocier un traité. L'affaire connaît nombre de rebondissements puisque dans un premier temps un premier traité est signé dans lequel la Russie s'engage à rendre l'Illi mais à garder le contrôle de certaines passes. Un accord contesté qui est alors très vite remplacé par un autre forçant les russes à rendre les passes, le tout étant finalement signé le 21 février 1881 à Saint Petersburg.

Voilà qui nous permet à présent de mieux comprendre le contexte politique dans lequel évoluent nos voyageurs en 1889, dans cette région du Xinjiang.

Il n'en reste pas moins, que cette allusion de Bonvalot à propos de Yakoub Beg nous permet de nous rendre compte du fait que la dynastie Mandchoue a beaucoup de mal à garder le contrôle des régions les plus reculées de son empire. Affaiblit, notamment face aux peuples nomades.

Peu après le récit des aventures de Yakoub Beg, un local vient à discuter avec les voyageurs, des contraintes que l'état chinois a mis en place pour tenter au mieux de garder un certain contrôle sur ces populations.

« Les nomades ayant perdu leur chef sont un peu désorientés, et l'on profite de cet état d'esprit pour exiger une sorte de soumission. Les autorités chinoises ont réussi à enregistrer nombre de Kirghiz, à les étiqueter pour ainsi dire. En effet les cavaliers qui nous croisent portent au cou une tablette renfermée dans un sac de feutre. Je demande ce que cela signifie, et l'on m'explique que depuis quelque temps tout Kirghiz, avant de se rendre à la ville, doit se présenter d'abord chez son chef et lui demander une tablette de ce genre. Dessus est écrit son nom en turc, en chinois, en mogol : c'est un passeport qui lui permet de circuler librement dans les bazars. Aux époques de troubles, tout kirghiz surpris sans cette tablette est arrêté par les soldats chinois et puni des peines les plus terribles. En rentrant dans sa tribu, le voyageur doit rendre à son chef son passeport sur bois : on contrôle ainsi les absences et l'on a un moyen de faire un peu la police de la montagne. [...] Les autorités chinoises, à force de patience, sont parvenues à tenir ces nomades qui se riaient d'eux et à leur passer autour du cou la cangue de la loi. »<sup>54</sup>

Si nous reprenons, la division du voyage en quatre grandes étapes établit par Bonvalot, Tcharkalik, correspond en fait, à l'étape qui fait entrer nos voyageurs sur le plateau tibétain, ils quittent alors le Xinjiang pour la haute Asie.

---

<sup>54</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachettes, 1891, p. 10



8. Sur cette carte, à l'extrême nord, la ville de Tcharkalik (Charklik) et au sud le Lac Namtso, lac à côté duquel nos voyageurs font un passage avant d'être coincés à la passe de Dam. On se rend ici compte du vide qui sépare les deux extrémités.<sup>55</sup>

Avant de parler véritablement du contexte politique tibétain dans lequel Gabriel Bonvalot et ses compagnons sont immergés en 1889-1890, il convient de rappeler que s'est environ à partir de Tcharkarlik, que nos voyageurs entament la partie encore inédite de leur périple, aucun voyageur européen n'a encore marché ici avant eux. Cette portion de territoire à explorer, correspond *grosso modo*, à presque la totalité du trajet sur le plateau tibétain. C'est aussi cette région qui correspond au long moment où ils ne croisent personne, depuis Tchakarlik le 17 novembre, jusqu'à la rencontre avec les premiers tibétains le 31 janvier quelques jours avant leur arrivée au lac Burben-tso

Ainsi, face à ces régions vides de toute présence la question du contexte politique semble très secondaire. Nous pouvons par facilité la rattacher au Tibet, alors sous contrôle chinois, néanmoins, dans cette région ce ne sont pas les hommes qui vont avoir des influences sur le trajet des voyageurs mais exclusivement les éléments naturels, mais nous y reviendrons.

Ce point-là nous permet d'aborder un aspect que nous avons déjà sous-entendu précédemment, mais qui est finalement très important pour comprendre le contexte de l'Asie centrale et de la haute Asie.

<sup>55</sup> Bregel Yuri, *Historical Atlas of central Asia*, Boston, Brill, 2003.

C'est la notion de « frontière » qu'en tant qu'occidentaux nous avons pour habitude de définir comme une ligne bien nette séparant deux états. Or dans le cas centre asiatique, la chose est finalement assez différente, il s'agit pour la plupart de territoires souvent uniformes : déserts, chaînes de montagnes ou encore steppes, qui par leurs immensités rendent compliqué voire impossible l'apposition d'une ligne de démarcation nette<sup>56</sup>. L'épisode de déambulation de la caravane entre Tcharkarlik et le lac Burben-Tso n'est finalement l'illustration que d'un gigantesque *no man's land* ou le paysage semble se répéter à l'infini sans que jamais les explorateurs ne croisent âme qui vive. Il n'est même pas question du contrôle d'un État sur cette zone.

Lorsque finalement ils rencontrent des locaux, ils sont alors arrivés dans la partie sud du plateau. Dès les premières rencontres avec les autochtones, nos voyageurs se retrouvent très vite confrontés à une forme de réticence de leur part. À titre d'exemple, selon Bonvalot, dès que celui-ci questionne quelques locaux pour connaître la route qui mène à la région de Lhassa, ces derniers font mine de ne pas comprendre de quoi il retourne. Mieux encore, chaque rencontre, notamment avec des représentants de l'autorité, est l'occasion d'une multitude de questions sur l'origine des voyageurs, les routes qu'ils empruntent, leurs motivations... mais aussi une multitude de mises en garde que Bonvalot et ses compagnons vont ignorer autant que possible, jusqu'à finalement finir par être bloqués de force, par les autorités tibétaines.

Il convient alors de relever plusieurs choses, tout d'abord, Bonvalot l'a dit au tout début de son récit de voyage, il n'a pas jugé nécessaire de faire faire des papiers lui permettant de traverser tous les territoires chinois, y compris le Tibet. On se souvient que le but était de se faire le plus discret possible pour tenter de passer sous le radar des ambans chinois qui contrôlent le Tibet.

Cette prise de contrôle date de la première moitié du XVIIIe siècle, au moment où, profitant d'un épisode de troubles politiques comme le Tibet en connaît assez régulièrement, Pékin, qui est alors dans une période d'expansionnisme, envoie un amban à Lhassa accompagné par une armée en 1727. Ce contrôle va être plus ou moins fort au fil du temps, mais globalement la Chine conserve la main mise sur le toit du monde.

Le récit de Bonvalot l'illustre d'ailleurs assez bien, puisque pendant sa traversée du plateau tibétain il est constamment confronté à ces fameux représentants que sont les mandarins, qui la plupart du temps l'empêchent de poursuivre sa route.

L'exemple le plus significatif, se trouve au chapitre neuf reste leur blocage à la passe de Dam. A chaque rencontre avec les autorités chinoises, il est toujours question de les arrêter et les forcer à faire demi-tour, les étrangers occidentaux n'étant visiblement pas en grâce dans l'empire du milieu.

En cette fin du XIXe siècle, l'empire chinois n'est pas au mieux, en effet, si nous prenons uniquement ses relations avec les pays européens, la Russie lorgne depuis quelques temps déjà sur certains de ses territoires, nous avons déjà mentionné

---

<sup>56</sup> Rowe William T., *China's last empire, The great Qing*, Cambridge, The Belknap press of Harvard university press, 2009.

le *cassus belli* que sont les cols de vallée de l'Illi, mais nous aurions aussi pu citer le cas de quelques zones proches de la Sibérie par exemple. De plus, en 1890 la Chine a déjà essayé deux humiliations dans les défaites des deux guerres de l'opium contre les français et les britanniques. La Grande Bretagne, aussi souhaite renforcer son empire et commence à avoir des vues sur certaines zones du Tibet Occidental. Elle met notamment sous tutelle la région du Sikkim, et force la main des tibétains pour leur faire signer des accords commerciaux.

Nous pouvons aussi revenir sur un point de contexte, qui peut nous permettre de comprendre le climat hostile dans lequel Bonvalot et d'Orléans évoluent depuis leur arrivée au Tibet. Pour cela il nous faut citer un court extrait du chapitre neuf au moment où ils sont en réunion avec l'amban et son personnel administratif :

« Les trois principaux échangent quelques mots, puis l'amban reprend le grand papier et nous dit : « voici un ordre reçu de Pékin depuis deux mois. C'est l'ordre d'arrêter les russes : Pètsou de Petsokou avec Lobolou et trente hommes (suit le chiffre des chameaux, des fusils, etc.). « Vous n'êtes ni Pètsou ni Lobolou car les noms que vous nous avez donnés ne ressemblent pas à ceux-ci. On nous a écrit que Niklaï (Nicolas Prjevalsky) est mort et que Pètsou a pris le commandement des hommes qu'il avait rassemblés afin d'arriver à Lhaça. On nous a dit également que d'autres russes (les frères Groum-Grjimailo) moins nombreux voyagent dans la région du Koukou Nor et que peut-être ils se dirigeront vers Lhaça par la route du Tsaïdam. Êtes-vous ces russes ?

- Nous ne sommes pas russes.

- Vous êtes donc Pélines ?

- Non.

- Vous devez savoir que les Pélines sont les ennemis de notre peuple, ils ont tué du monde avec des fusils qui portent très loin, et notre peuple ne veut à aucun prix que les Pélines (Anglais) pénètrent dans le pays du Tibet

- Non, nous ne sommes pas anglais, mais français »<sup>57</sup>

S'en suit alors un passage sur un quiproquo linguistique avec des mots français que l'interprète a du mal à retranscrire en tibétain, provoquant l'incompréhension générale. Ce qu'il faut retenir de ce passage, c'est l'inquiétude, et le refus systématique de voir entrer au Tibet des étrangers, et plus particulièrement des russes et des anglais.

Cela s'explique parce que ces deux nations sont celles qui ont le plus investies dans l'exploration de l'Asie centrale et de la Haute Asie. La cause principale de cet empressement : le contexte du Great Game, comme l'appellent les anglais, ou du jeu d'ombres par les russes, que nous appellerons : le Grand Jeu.

Le Grand Jeu prend ses sources au moment où la Russie commence à regarder vers les pays du sud, ceux qui bordent les mers chaudes et qui pourraient inscrire la Russie dans le circuit des grandes lignes commerciales maritimes ainsi qu'aux Indes.

Le fantasme est tel qu'au début du XIXe siècle Napoléon Ier projette avec le Tsar, un plan d'invasion des Indes Britannique par la terre. Un plan qui n'aboutira jamais mais qui témoigne du fait que l'idée commence à faire son bout de chemin dans les esprits des hommes du siècle.

---

<sup>57</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachettes, 1891, p. 272-273.

L'Inde, sous contrôle anglais, après avoir pendant longtemps tourné en dérision cette hypothèse, commence à revoir son jugement lorsque les cosaques du Tsar alignent victoires sur victoires dans la conquête des territoires Kazakhs et Ouzbeks. La pression monte côté britannique et on commence alors à dépêcher des hommes au nord de l'Inde pour vérifier quelles routes un ennemi venu du nord pourrait emprunter pour arriver dans le sous-continent.

Les spécialistes britanniques de l'époque se posent aussi beaucoup de questions, à propos de la Chine des Qing : pourra-t-elle résister si la Russie décide d'accaparer quelques-uns de ses territoires ? L'Asie centrale se retrouve alors prise en étau entre deux empires, certains ont même employé le terme de « ventre mou » de l'Asie centrale, à savoir une longue bande de territoires comprenant une partie du Turkestan Russe, l'Afghanistan, le Turkestan Chinois, les hauts plateaux tibétains et les khanats d'Asie centrale. Le but du jeu étant de connaître le mieux possible ces territoires

Par conséquent, si nous en revenons à notre récit de voyage, on comprend mieux les réticences des tibétains et des chinois devant les représentants de ces deux empires gourmands qui viennent faire des relevés géographiques qui pourraient servir à des fins militaires. Ainsi, lorsque l'amban de Lhassa vient avec en sa possession un état d'arrestation pour deux expéditions russes, puis qu'il demande si nos voyageurs ne sont finalement pas anglais, cela n'a rien de très étonnant vu le contexte géopolitique de la région à cette époque.

La Chine a donc fermé le Tibet aux occidentaux et voit d'un assez mauvais œil ces explorateurs qu'elle perçoit, souvent à juste titre, comme des espions. Notons au passage que pendant le XIXe siècle, le sort du Tibet ne dépend pas vraiment de ses habitants mais plutôt des superpuissances qui l'entourent et se le disputent. Chose qui se remarque aisément, puisque dans notre récit, nos voyageurs traitent presque exclusivement avec des dignitaires chinois.

Néanmoins, la Chine n'est plus la puissance qu'elle a été par le passé, en effet, pour elle le XIXe siècle est le siècle du démantèlement, et par conséquent son contrôle sur certaines zones du Tibet est parfois assez relatif. C'est encore une fois le récit de Bonvalot qui nous permet de confirmer cette idée. En effet, après être finalement repartis au bout d'un mois d'attente, ils reprennent la route vers Batang, qui doit marquer la fin de la troisième étape de leur périple. Tout au long de cette portion de voyage, ils sont à plusieurs reprises amenés à croiser la route de garnisons chinoises.

Alors qu'un incident éclate dans le village de Dotou, arrivent des officiels chinois qui administrent le village et vont interférer pour calmer les esprits, en parlant aux villageois, après quoi ils reviennent vers Bonvalot et sa troupe :

« Nous leur avons fait de bonnes recommandations, dit le bouton blanc, mais elles ne serviront à rien. Ce sont des sauvages si méchant que ni Lhaça ni Pékin n'en veulent pour sujets. Il est impossible de quitter grande route et de pénétrer dans leurs montagnes. Jamais on ne les rencontre sans que des querelles surgissent... »<sup>58</sup>

---

<sup>58</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachettes, 1891, p. 404

Difficile de voir une délimitation du contrôle chinois bien nette sur ces régions montagneuses où l'on imagine aisément la vie quasi-autarcique d'un bon nombre de peuplades ne se sentant pas spécialement appartenir à un état en particulier. Une autre citation montre le côté vacillant de l'occupation chinoise sur certaines zones du Tibet. Il s'agit de la retranscription d'une discussion entre Gabriel Bonvalot et un chef tibétain à propos de la garnison chinoise qui occupe la ville de Tchangka

« - Les soldats s'exercent souvent ?

- De temps en temps.

- Quand cela est-il arrivé pour la dernière fois ?

- Il y a deux ans.

- Pourquoi ne s'exercent-ils pas plus souvent ?

- Ils n'ont pas d'armes. A tchangka ils n'ont que quatre sabres pour 130 soldats.

Les autres sabres sont dans le magasin à Batang.

- Y a-t-il vraiment 130 soldats, Depuis que nous sommes arrivés nous n'en avons vu qu'une trentaine.

Il devrait y en avoir 150 car le mandarin touche la solde pour ce nombre-là. Mais ne recevant lui-même que cinq à six onces d'argent par mois, il augmente ses appointements en réduisant son contingent. Autant de soldats en moins représentent autant de fois une once et demie qu'il met en poche chaque mois. Ceux qui meurent ne sont pas remplacés, et comme la plupart des soldats sont mariés, on inscrit sur les rôles leurs enfants mâles, qui ont ainsi la perspective de toucher la solde de leur père lorsqu'ils seront en âge de le remplacer, si l'on juge à propos de les enrôler. De la sorte figure toujours 150 soldats environ sur la liste de solde, c'est pour cela que vous avez vu des garçons de treize à quatorze ans parmi les soldats alignés pour vous saluer. »<sup>59</sup>

Voilà qui donne globalement un aperçu du contexte politique dans lequel sont immergés nos voyageurs dans leur traversée du Tibet : Une région officiellement sous contrôle Qing, mais qui dans les faits n'est pas aussi totale qu'il le laisse présager. Le pouvoir central n'a finalement que peu de contacts avec cette lointaine province, et certaines zones sont totalement hors de contrôle.

Reste à présent les territoires qui suivent Batang, là encore à l'image de la toute première portion de territoire qui les avait conduits de Paris jusqu'au Turkestan Russe, Gabriel Bonvalot passe très vite dessus, car partant du principe qu'il s'agit de territoires connus des cartes

Il explique néanmoins qu'en quittant Ta-tsien-lou, ils quittent définitivement le Tibet, leur route se poursuit donc direction le sud-est, à mesure qu'ils avancent, ils croisent de plus en plus de villages. Ils constatent encore la présence chinoise, puisqu'ils sont encore officiellement dans l'empire, plus précisément dans la province du Yunnan. Après quoi, ils arrivent finalement dans le Tonkin, sous contrôle des autorités françaises.

---

<sup>59</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 443 - 444

## **CHAPITRE III : LE CONTEXTE OCCIDENTAL PROPICE A LA MISE EN PLACE DE CETTE MISSION.**

---

Le voyage d'exploration entrepris par Gabriel Bonvalot, Henri d'Orléans, et le reste de leur troupe peut aisément laisser au lecteur l'image d'une sorte d'épopée extraordinaire, puisqu'il y est tout de même question de la traversée complète du continent eurasiatique.

Pourtant, et sans vouloir minimiser ce que représente cette aventure en termes de performance, il serait malhonnête de traiter le cas de ces voyageurs sans prendre en compte qu'ils ne sont ni les premiers ni les derniers occidentaux à parcourir les steppes de l'Asie centrale et les montagnes du plateau tibétain. Bonvalot en est parfaitement conscient et il ne tente pas de le dissimuler pour valoriser son exploit. La carte qu'il a dressée de son aventure en témoigne largement puisque le trait rouge qui représente le trajet, tantôt continu tantôt en pointillé, distingue les portions de territoires explorés par Bonvalot et celles où il se contente de suivre les routes déjà empruntées par d'autres explorateurs.

Si l'on se réfère attentivement à la carte, on se rend compte que la portion des territoires explorés représente finalement presque moins d'un tiers de l'ensemble du voyage.

Nous distinguons ainsi trois portions de territoires explorés par Bonvalot, une première allant de Kouldja à travers les monts célestes et s'arrêtant au milieu de ceux-ci, peu avant Karachar. Puis dans un second temps, la grande portion de territoire inconnu débutant peu après le Lob Nor et allant jusqu'à Tchangka, et finalement, une dernière partie dans la province du Yunnan : de Houili-Tchou, jusqu'à Yun-nan-sen.

Par conséquent on peut se demander à quel moment de l'exploration de l'Asie centrale nos deux voyageurs se situent-ils ?

Tout le récit de Bonvalot est constellé de noms célèbres de l'exploration centre asiatique. Par exemple, lorsqu'il baptise un sommet ou un lac, il le nomme presque systématiquement du patronyme d'un confrère ou d'un maître, le plus souvent français. De plus, lors d'anecdotes ou de digressions, il fait régulièrement allusion à des voyages d'autres explorateurs étant passés avant lui sur cette route.

Henri d'Orléans fait de même dans le chapitre dont il est l'auteur, Lorsqu'il arrive avec quelques hommes aux abords de ce qui devait être le lac Lob Nor, il met en parallèle ses observations avec celles de l'explorateur russe Prjevalsky passé quelques années avant lui.

La rencontre entre les européens et l'Asie centrale est sporadique<sup>60</sup>. En effet l'occident découvre cette zone du monde, y prête de l'intérêt pendant un temps puis l'oublie avant d'en refaire la découverte quelques années voire quelques siècles plus tard.

Prenons par exemple cette époque où une grande partie de l'Asie se retrouve unifiée sous la tutelle de l'empire Mongol. Une période allant du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la première moitié du XIV<sup>e</sup>, et qui se caractérise par une relative stabilité politique qui rend possible la venue de voyageurs étrangers. C'est donc durant ce laps de temps qu'apparaissent des noms tels que Marco Polo, mais aussi les franciscains Jean de Plan Carpin et Guillaume de Rubrouck.

Le côté sporadique de l'exploration de l'Asie centrale vient du fait qu'après la dislocation de l'empire mongol voyager devient plus compliqué. En effet, des frontières apparaissent, des guerres éclatent, bref les occidentaux ont de moins en moins l'occasion d'explorer cette région du monde et gardent ainsi comme connaissances de références des choses observées au XIII<sup>e</sup> siècle.

Ces observations qui étaient vraies au XIII<sup>e</sup> siècles, deviennent anachroniques, puis parfois se changent même en légende, comme celle des chrétiens d'Orient et du Royaume caché du Cathay.<sup>61</sup>

Lorsque l'exploration reprend, elle doit être divisée au moins en deux zones. En effet dans les siècles qui suivent, l'Asie centrale se retrouve prise entre deux fronts d'exploration : l'un venant de la Russie, depuis le nord et un autre depuis l'Inde via l'Himalaya entrepris par des religieux catholiques.

Attardons-nous tout d'abord sur les expéditions russes, cet état par sa position géographique est celui pour qui l'exploration semble la plus naturelle, pour la simple raison qu'elle en est limitrophe<sup>62</sup>. Très rapidement dans son histoire elle a été confrontée aux peuples qui occupent l'Asie centrale déjà en 1380 elle défait la horde d'or, puis au XVI<sup>e</sup> siècle sous Yvan le Terrible elle se retrouve confrontée à d'autres Khanats, qu'elle finit par battre. Dans le courant du XVI<sup>e</sup> siècle elle absorbe la Sibérie et émerge chez ses dirigeants le rêve d'atteindre les mers du sud, qui permettraient entre autres à la Russie de s'insérer dans les circuits commerciaux grâce à un accès aux Indes et à leurs richesses.

Par conséquent elle développe ses relations avec les chefs Kazakhs tout en récupérant des territoires. Finalement en 1735 elle crée la ville d'Orenbourg, depuis laquelle partiront de nombreuses expéditions. En 1774 elle atteint la mer Noire, et prend place dans ce que l'on appellera plus tard le Turkestan Russe. Le XIX<sup>e</sup> siècle accélère encore le processus : Alexandre I<sup>er</sup> (1801-1825), Nicolas I<sup>er</sup> (1825-1855) et Alexandre II (1855-1881) engloutissent la grande steppe au-delà de la Volga dans les domaines Kazakhs, Kirghizes, Karakalpaks et Turkmènes.

---

<sup>60</sup>Durand Maxime, Mémoire de Master 1 : *Les voyages Européens en Himalaya (1624-1769)* Sous la direction de Mr Philippe Martin, 2017-2018.

<sup>61</sup>Durand Maxime, Mémoire de Master 1 : *Les voyages Européens en Himalaya (1624-1769)* Sous la direction de Mr Philippe Martin, 2017-2018.

<sup>62</sup>Gorshenina, Svetlana, *Explorateurs en Asie centrale. Voyageurs et aventuriers de Marco Polo à Ella Maillart*, Genève, Olizane, 2003.



9. Carte représentant les avancées des conquêtes russes à travers le temps.<sup>63</sup>

En même temps que la Russie s'étend, les études sur les régions au-delà de la chaîne de l'Oural se multiplient. Les premières missions sont menées par des commerçants faisant office de diplomates qui viennent négocier des traités. Puis avec le XVIII<sup>e</sup> et surtout le XIX<sup>e</sup> les équipes vont petit à petit intégrer des savants.

Dans le contexte de l'époque pré-coloniale, aucune des missions dirigées vers l'Asie ne se limite à un seul but, les finalités sont très diversifiées. Notons au passage que la Russie engage parfois pour ces missions des savants occidentaux, hongrois, français et anglais. Le dénominateur commun à toutes ces expéditions orchestrées par la Russie, c'est la conquête. Une Russie que rien ne semble pouvoir arrêter et dont les exploits provoquent une forme de fascination en Europe.

Gabriel Bonvalot passe par le Turkestan Occidental, or la Russie a déjà envoyé des expéditions dans ces régions. Parmi les grands noms de l'exploration russe, il y a tout d'abord : Nicolas-Mikhailovitch Prejvalski qui est le plus connu. Né en 1839, et militaire de formation, il est le pionnier dans l'exploration d'une grande partie de l'Asie centrale. Il effectue entre 1867 et 1888 un ensemble de voyages qui le rendent célèbre. On peut par exemple citer son périple de 1871 à 1874, qu'il conduit dans la Mongolie Orientale, et dans le Koukou-nor. Il est aussi à l'origine d'expéditions dans le Turkestan Chinois ainsi qu'au Tibet, et même s'il ne parviendra jamais à entrer dans Lhassa, il ramène tout de même un grand nombre d'informations sur ces régions.

<sup>63</sup>Encyclopédie

[https://www.larousse.fr/encyclopedie/images/La\\_formation\\_de\\_lEmpire\\_russe/1011289](https://www.larousse.fr/encyclopedie/images/La_formation_de_lEmpire_russe/1011289)

Plusieurs fois dans notre récit, Gabriel Bonvalot explique qu'il emprunte la route de Prejvalski. Il s'agit en réalité de son voyage de 1876 et 1877 qui débutait à Kouldja, se poursuivait jusque dans la vallée de l'Illi, puis Kourla, Tcharkarlik avant de faire l'exploration du sud du Lob-Nor et rentrer à Kouldja en faisant un détour par la région de Yulduz.

Le chapitre neuf du récit de Bonvalot, nous retranscrit le dialogue entre Bonvalot et l'amban chinois qui les interroge sur leur identité en leur bloquant la route :

« Les trois principaux échangent quelques mots puis l'amban reprend le grand papier et nous dit :

- Voici un ordre reçu de Pékin depuis deux mois. C'est l'ordre d'arrêter les russes : « Pètsou de Petsokou arriant avec Lobolou et trente hommes »

- Vous n'êtes ni Pètsou ni Lobolou, car les noms que vous nous avez donnés ne ressemblent pas à ceux-ci. On nous a écrit que Nikolai est mort et que Pètsou a pris le commandement des hommes qu'il avait rassemblé afin d'arriver à Lhaça. On nous a dit également que d'autres russes moins nombreux voyagent dans la région du Koukou Nor et que peut-être ils se dirigent vers Lhaça par la route du Tsaidam. Êtes-vous ces Russes ? »<sup>64</sup>

Ce dialogue nous informe de la présence d'autres expéditions russes dans la région du plateau tibétain. Par le nom Pètsou, il faut entendre Pevtsoff<sup>65</sup>, et Nikolai est en fait Prejvalski.

En effet, l'information livrée par l'amban est cohérente puisqu'en 1888 Prejvalski avait monté une expédition dont le but était d'atteindre Lhasa. Mais l'homme meurt de maladie et c'est Pevtoff qui prend le relais. En revanche, l'amban mentionne aussi le nom de Lobolou. Peut-être s'agit-il de Roborovskii, un autre membre important de l'expédition russe, néanmoins rien ne nous permet de le confirmer. Plus loin dans la citation, il mentionne aussi un autre groupe de russes présent dans le Koukou Nor, il s'agit là des frères Groum-Grjimaïlo, d'autres grands voyageurs russes de l'époque.

Voilà, globalement ce qu'il en est des missions exploratrices menées par la Russie, par le nord.

Il nous faut à présent nous pencher sur l'autre axe d'attaque de l'Asie centrale, et plus particulièrement de la Haute Asie : la voie d'accès du sud, à travers l'Himalaya et le Pamir à l'ouest. Nous avons déjà détaillé dans un autre travail les premiers pas de l'exploration de l'Himalaya à partir du XVIIe siècle et du XVIIIe siècle<sup>66</sup>. Pour résumer, rappelons que le premier européen à entrer en Himalaya fut Antonio Andrade en 1624, un jésuite Portugais parti de l'Inde qui sera le premier d'une trentaine d'européens à arpenter l'Himalaya à cette époque.

La raison qui a poussé ces religieux à s'aventurer sur les contreforts himalayens, est une légende qui prétend qu'en Asie, au-delà des peuplades musulmanes vivrait le peuple des chrétiens d'Orient. Selon les versions on parle du

---

<sup>64</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 300

<sup>65</sup>Ou Pevtov

<sup>66</sup>Durand Maxime, Mémoire de Master 1 : *Les voyages Européens en Himalaya (1624-1769)* Sous la direction de Mr Philippe Martin, 2017-2018.

royaume du Cathay ou du Royaume du Prêtre Jean. Il n'est donc à aucun moment question d'exploration à but géographique ou scientifique, la seule motivation qui pousse les missionnaires c'est de vérifier que les tibétains sont bel et bien chrétiens.

Très vite les missionnaires comprennent qu'il n'est à aucun moment question de christianisme au Tibet ou au Népal. Les missions jésuites vivent jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec des noms importants comme Hippolyte Desideri ou encore Manuel Freyre qui renseignent un peu l'Europe sur cette lointaine région du monde. Puis les capucins viennent prendre la place des jésuites avant que les contextes politiques du Tibet et du Népal fassent qu'en 1753 il n'y a plus le moindre occidental en Haute Asie.

Il faudra attendre 1844 – 1846 pour que les pères Huc et Gabet, deux lazaristes partis évangéliser en Mongolie soient amenés à voyager au Tibet et même à Lhassa. Le récit du père Huc, publié en Europe fera redécouvrir l'existence du Tibet, et bien qu'il fasse l'objet de nombreuses critiques, son récit servira de référence à de nombreux voyageurs de l'époque et en particulier à Bonvalot et d'Orléans.

Huc et Gabet étant tout deux des missionnaires, leur épopée va faire renaître des vocations chez certains de leurs contemporains. Si bien que dès 1846 est créée la mission du Tibet. Le premier à se lancer dans l'aventure prend comme point de départ la province chinoise du Sichuan, il s'agit du père Renou a qui l'on confit la tâche de trouver la séparation entre Chine et Tibet. Renou est suivi par quelques autres missionnaires, comme les pères Desgodins, Fages ou encore Bernard. Ensemble ils vont créer quelques missions sur le plateau tibétain. Mais assez vite, ils sont confrontés à l'hostilité des autorités locales, des chinois et surtout de certains monastères bouddhistes récalcitrants. Si bien, qu'à plusieurs reprises ils doivent tout abandonner pour se réfugier dans des zones plus sûres.<sup>67</sup>

C'est dans ce contexte que Bonvalot rencontre les pères dans la ville de Tatsien-lou, ces derniers se sont fait expulser et sont en négociation avec les autorités tibétaines et chinoises pour pouvoir retourner s'installer là-bas. La ville de Batang, était une ancienne ville qui comptait une mission avec une église, et lorsque Bonvalot y arrive, avant Tat-sien-lou, il n'y trouve que des ruines.

Chassés du toit du monde, la stratégie des pères était alors la suivante : s'installer dans les provinces chinoises alentour où ils pouvaient prêcher, notamment au Sichuan, y constituer une base solide à partir de laquelle ils pourront le temps venu, retourner au Tibet. Les missions chrétiennes en haute Asie ont en règle générale toujours été des échecs, déjà les jésuites et les capucins des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles avaient eu énormément de mal à convertir quelques âmes.

Pour les missionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle, la recette n'est guère meilleure, très peu de tibétains ont été convertis. Pourtant, on aurait tort de limiter le rôle de ces hommes à leur simple fonction apostolique. En effet, certains d'entre eux comme les pères Souliés, Biet et Giraudeau sont connus pour leurs travaux en botanique. Les pères ont été une importante source de connaissances du Tibet.

---

<sup>67</sup> Deshayes Laurent, Tibet (1846-1952), *Les missionnaires de l'impossible*, Paris, Les Indes savantes, 2008.

Ces hommes tiennent des herbiers, font la découverte de nouvelles espèces de plantes et d'animaux, comme des papillons. Le père Biet par exemple est à l'origine de la découverte de plusieurs espèces de papillons comme *l'Anthocharis bieti* ainsi que le *Pantoporia bieti*, ou encore des félins comme le Chat de Biet (*Felis bieti*) et même le Singe de Biet (*Rhinopithecus bieti*).

Il faut en effet prendre en compte que la grande majorité des autres expéditions dans ces régions sont faites par des savants. En même temps que reviennent les missionnaires, les scientifiques des pays occidentaux autre que la Russie commence à s'intéresser de près aux hauts plateaux et même plus largement à l'Asie centrale. On doit une grande partie des expéditions aux britanniques, dont la forte présence aux Indes facilite l'accès.

La majorité des expéditions menées au XIXe siècle ont un lien avec les sciences naturelles et la géographie. Il faut établir les cartes et découvrir des nouvelles espèces pouvant enrichir les collections des muséums européens.

Les autres pays européens ne sont pas en reste en matière d'exploration de l'Asie centrale et du Tibet. Nous pouvons citer des noms comme Charles Eude Bonin, qui relie le Tonkin à la Mandchourie en passant par le Tibet Oriental. Toujours chez les français, il faut nommer Jules Léon Dutreuil de Rhins assassiné dans une embuscade au Tibet en 1893, mais dont les notes et le récit ont été publiés par leur compagnon de route Fernand Grenard<sup>68</sup>. Dans une moindre mesure nous pourrions aussi citer Francis Garnier dont le but des expéditions a surtout été la remontée du grand fleuve asiatique qui le conduira jusqu'aux portes de la haute Asie. Sont aussi cités dans le récit de Bonvalot des voyageurs scientifiques d'autres origines comme Ferdinand von Richtofen, un savant allemand ayant beaucoup voyagé en Asie, ou encore le comte Bella Szecheny, explorateur hongrois, deux voyageurs dont les écrits serviront de documentation à nos voyageurs français<sup>69</sup>.

Mais le XIXe siècle et en particulier la dernière moitié correspond aussi à la période du développement de sciences plus récentes comme l'archéologie, et dans cette discipline l'Asie centrale fait figure de cas d'école. Elle contient sur son territoire les vestiges des cités de la route de la soie. La découverte des grottes de Touen-Houang en est un très bon exemple. Les sables du Turkestan Chinois ne vont cesser d'être retournés par des grands noms comme Stein, Hedin, Von-le-coq et même Pelliot, à la recherche de vestiges bouddhistes anciens.

Cette sous partie nous permet de montrer qu'en 1889 – 1890, lorsque Gabriel Bonvalot et Henri d'Orléans se lancent dans cette aventure, ils le font dans un contexte où l'attrait occidental pour l'Asie centrale et la haute Asie est certain. Il ne s'agit pas de dévaloriser l'exploit qu'est celui de nos voyageurs explorateurs, mais bien de montrer que leur démarche s'inscrit dans un contexte bien plus large.

En cette fin du XIXe siècle les taches blanches des cartes européennes tendent à s'amoinrir et à laisser place à une connaissance scientifique mesurable et précise. Ce siècle est celui de l'exploration intérieure des continents après avoir fait le tour des continents par les côtes. Le cas de l'Afrique est plus connu par les pays

---

<sup>68</sup> Grenard Fernand, *Dutreuil de Rhins, Mission scientifique dans la haute Asie (1890-1895)*, Paris, Plon, 1897, III vol.

<sup>69</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008.

européens à cause de la colonisation. L'autre grande zone blanche des cartes reste donc le cœur du continent asiatique, que se disputent russes et britanniques, puisqu'il s'agit d'une des rares zones du monde sur les lesquels l'Occident n'a pas de contrôle.

Le contexte est parfaitement illustré dans le premier chapitre du récit de Bonvalot, lorsque celui-ci écrit : « A quelque mois de là, je revenais de l'Exposition qu'on installait, et où j'avais été prendre l'air des pays lointains...»<sup>70</sup> Il est ici question de l'Exposition Universelle de 1889 à Paris où comme dans toutes les autres expositions universelles d'Europe et des États-Unis, on affiche les nouvelles découvertes géographiques, les nouveaux peuples, les nouvelles espèces, c'est une vitrine de la puissance des états occidentaux de l'époque.

A partir de la seconde moitié du XIXe siècle les expéditions vont se multiplier, L'Asie centrale fait partie des grandes préoccupations des sociétés savantes de l'époque.

Bonvalot est à inscrire dans ce grand mouvement des voyageurs explorateurs de cette fin du XIXe en Asie centrale. Son voyage dure approximativement une année, ce qui n'est pas excessif quand on sait que certains voyages de Prjevalski ont duré quatre ans. Cela n'enlève rien à la performance de Gabriel Bonvalot qui a su mener une équipe à travers des territoires inconnus avec succès.

---

<sup>70</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 2

## **PARTIE 2 : LE VOYAGE DANS SON ASPECT LE PLUS MATERIEL**

---

### **CHAPITRE I : LES MOYENS HUMAINS DE L'EXPEDITION.**

---

Le voyage dont il est question dans notre étude prend en lieu et place une zone géographique très large et qui comprend des milieux hostiles dans lesquels vont devoir évoluer nos voyageurs français. Il s'agit des grands espaces de l'Asie centrale et de la haute Asie, des lieux particulièrement vides dans lesquels la présence de l'homme est finalement assez minime, si on compare avec les sociétés industrialisées occidentales de l'époque. Le froid, l'altitude, les déserts, le vent, la neige, les fleuves, bref, voilà à grands traits les difficultés rencontrées par Gabriel Bonvalot et Henri d'Orléans durant leur périple d'un an. Ajoutons qu'ils sont chargés de faire des relevés, collecter des spécimens, dresser des cartes, des activités qui demandent un équipement particulier, qu'il faut acheminer à travers ces étendues sauvages puis qu'il faut conserver pour qu'elles arrivent en bon état à Paris. Ces grands espaces vont alors devenir leur lieu de vie ou ils vont devoir adapter leur quotidien pour se nourrir, dormir, boire, communiquer avec des étrangers dont ils ne connaissent pas la langue.

Par conséquent, ces éléments posent la question des moyens nécessaires à la conduite, à la vie d'une expédition en Asie centrale et en haute Asie à la fin du XIXe siècle. Le premier point qui mérite que nous nous y attardions concerne le capital humain de l'expédition, c'est là d'ailleurs l'un des points les plus compliqués à préparer selon Bonvalot :

« Bien organiser une caravane pour un voyage qui finira on ne sait au juste quand et on ne sait où, est la partie la plus difficile du métier d'explorateur. »<sup>71</sup>

Les résultats d'une expédition sont importants, mais comprendre quels ont été les moyens mis en œuvre pour y parvenir l'est tout autant. Comment monter une expédition d'exploration à cette époque-là ? Certes Gabriel Bonvalot a relié Paris à Hanoï en une année de voyage, l'exploit est là, mais comment une telle entreprise a-t-elle pu aboutir à cette réussite ?

Bonvalot est-il un cas particulier ? Est-ce que finalement, la caravane qu'il met sur pied est l'archétype de ce qui se fait à l'époque ? Quelles sont les différentes figures que l'on y retrouve ? Quel rôle chaque acteur a à jouer pour la conduite de celle-ci ? Comment, en tant que chef d'expédition Bonvalot et d'Orléans doivent-ils gérer le reste des hommes qui les accompagnent ? Ou se fournir en hommes, ou trouver des personnes prêtes à partir loin de chez eux ?

---

<sup>71</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 21

Lors d'un précédent travail où il était question cette fois des premiers missionnaires en Himalaya aux XVIIe et XVIIIe siècle, les mêmes problématiques c'étaient alors posées. Par conséquent se reposer cette question pour nos hommes du XIXe est assez intéressant car cela nous permet de voir les évolutions à travers les siècles. Il est accessoirement aussi intéressant d'émettre des comparaisons avec d'autres grands voyageurs contemporains de Bonvalot et d'Orléans, d'autres voyageurs de l'Asie centrale mais aussi de différentes régions du monde. Car là encore, cette réflexion s'avère être un moyen d'en apprendre aussi un peu plus sur la figure de l'explorateur, sur son rôle et sur l'image qu'il renvoie au travers de son récit.

Ce qui apparaît à la lecture du récit, c'est qu'il est possible de diviser l'équipe en deux grandes catégories. Tout d'abord le noyau dur de l'expédition, à savoir ceux qui font le voyage depuis son début et vont jusqu'à sa toute fin, ces personnes sont d'ailleurs de manière générale les têtes pensantes de l'expédition, ceux qui prennent les décisions et qui donnent la mesure derrière laquelle les autres doivent s'aligner. Concernant, le reste de la caravane, elle est en grande partie composée d'acteurs n'effectuant qu'une partie du voyage, et dont la fonction principale se résume la plupart du temps à la force de leurs jambes et celle de leurs bras. Mais ils n'en restent pas moins indispensables à la réussite de l'entreprise.

Attardons-nous tout d'abord sur ce noyau dur de l'expédition que Bonvalot présente lui-même dès le premier chapitre : « Le prince Henri, Dedeken, Rachmed, Batholomeus et moi formerons le noyau de l'expédition »<sup>72</sup>

Il s'agit bien là de quasiment toutes les personnes qui suivront la caravane, et même la guideront depuis Djarkent jusqu'à Hanoï. Au cœur de l'expédition on retrouve donc les trois européens, avec en tête de file : Gabriel Bonvalot et Henri d'Orléans, puisqu'ils sont les investigateurs du projet. Nous pouvons malgré tout remarquer une certaine prédominance de Bonvalot sur le jeune prince. Il faut prendre un certain recul face à cette supposition, mais malgré tout, on peut facilement voir en Bonvalot le meneur d'hommes de cette expédition. Déjà, parce qu'il est plus âgé et qu'il ne s'agit pas là de son premier voyage à la tête d'une caravane, lui donnant une expérience que le jeune prince n'a pas encore, puisque pour lui l'expérience est assez nouvelle. Il est d'ailleurs assez commun de trouver, dans les livres qui mentionnent ce voyage, qu'il s'agit du voyage de Bonvalot et d'Orléans, voire même parfois du voyage de Bonvalot, sans mention de son compagnon.

D'ailleurs, c'est Bonvalot qui est vraiment à l'initiative du projet, d'Orléans venant s'y greffer quelques temps après. Son père le duc de Chartes, n'acceptant de financer l'intégralité du voyage qu'à la condition que son fils puisse y prendre part, ce que Bonvalot accepte de bonne grâce car s'entendant très vite avec Henri. Peut-être est-il possible de voir en Henri d'Orléans une forme de disciple, d'étudiant, se servant de ce voyage comme d'un cas d'école pour ensuite réaliser ses propres voyages. Ce qu'il fera d'ailleurs, puisqu'il est l'auteur d'autres récits de voyages en Asie du sud-est et à Madagascar. L'un des rôles principaux dont il aura à s'acquitter, sera en plus de collecter des échantillons, de prendre des photographies des lieux, habitants, animaux qu'ils rencontrent au fil de leur voyage. Bonvalot est assez avare de détails sur cet aspect-là du travail de d'Orléans puisqu'il n'en parle presque

---

<sup>72</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 22

jamais à part à quelques exceptions. Pourtant, c'est bien à partir de ses photographies que seront réalisées les gravures qui illustrent l'ouvrage ainsi que l'album photo destiné à la vente, sur lequel nous reviendrons.

Bonvalot reste donc le chef de cette expédition, on lui reconnaît d'ailleurs un air assez paternaliste vis à vis des hommes qu'il encadre, il les soigne, leur fait régulièrement des leçons de morale, notamment à propos de l'opium, un point sur lequel il se montre très critique. En effet plusieurs fois dans le récit il décrit les fumeurs avec un dégoût certain. Il veille aussi à que ses hommes ne soient pas trop malades, notamment lors de leur pénible traversée du plateau tibétain :

« Vous ne vous doutez pas, lecteur, combien il faut insister auprès d'hommes fatigués pour obtenir qu'ils prennent ces précautions enfantines contre le froid et la soif »<sup>73</sup>

Autre européen que l'on retrouve à la tête de l'expédition : le père Dedeken, un belge rencontré à Djarkent, et qui décide d'accompagner l'expédition. Cela peut paraître surprenant que Bonvalot décide de l'accepter, néanmoins l'homme a été en mission plusieurs années en Chine, il a donc une expérience du terrain sur lequel s'aventurent les deux hommes. Mais surtout il parle chinois, un atout considérable lorsque l'on sait que la quasi-totalité des territoires qu'ils vont traverser sont sous l'autorité de Pékin, et à quel point la présence de ses représentants va être particulièrement contraignante pour l'avancée de la caravane. La présence dans l'équipe d'un homme ayant le français comme langue natale et parlant le chinois est donc un atout considérable.

Autre personnage mentionné comme faisant partie du cœur de l'expédition : le jeune Bartholomeus. Un chinois qui accompagne le père Dedeken, mais dont il est difficile de dire quoi que ce soit puisqu'il n'est presque jamais mentionné dans le récit : une fois au début pour le présenter et une fois à la fin lorsqu'il part. On sait seulement qu'il est le serviteur du père et qu'il est honnête. Ajoutons à cela le fait qu'étant chinois de naissance, sa connaissance de la langue est parfaite, ce qui là encore s'avère particulièrement utile dans le contexte.

Ajoutons enfin la présence de Rachmed, un homme d'origine Ousbeg que Bonvalot contacte dès qu'il est sûr que le voyage se fera, et qui part les attendre à Moscou. L'homme en question a en réalité déjà accompagné Bonvalot dans ses deux précédentes expéditions, par conséquent cela signifie qu'il a déjà une forte expérience de ce genre de caravane, et qui plus est, Bonvalot le connaît suffisamment pour savoir qu'il s'agit d'un homme sûr, qu'il considère comme son ami<sup>74</sup>. On est d'ailleurs surpris d'apprendre, qu'avant de se rendre à Moscou, l'homme avait pris un billet de train pour se rendre à l'exposition universelle de Paris. De plus à la toute fin du récit, lors du trajet de retour, Rachmed prend le bateau avec d'Orléans et Bonvalot jusqu'en France avant de rentrer au Turkestan Russe<sup>75</sup>. On peut donc supposer un réel attachement. Pour résumer, il est l'homme de main, l'homme de confiance de Bonvalot.

---

<sup>73</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 98

<sup>74</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 2

<sup>75</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 489-490

C'est donc ce groupe d'homme qui sera chargé de prendre les décisions, toujours avec une prédominance de Bonvalot et dans une moindre mesure du prince Henri. Ils seront en effet chargés de recruter le reste de l'équipe, tâche très compliquée car de cette acquisition peut dépendre la réussite de la mission. C'est ce dont témoigne Bonvalot lors du recrutement à Djarkent :

« Entre temps on recrute des hommes. C'est bien le pis de l'affaire à la frontière de Sibérie, à Djarkent, où nous ne pouvons enrôler que des gens de peu de valeur et nullement taillés pour un long voyage. Rachmed les examine d'abord, et, en me les présentant, il me dit invariablement : « Ils ne valent rien pour la route ». Je vois bien qu'il a raison. Pas un seul qui ait un passé sérieux : tous des paresseux, des endettés, des gens qui veulent passer la frontière dans notre suite ; aucun de ces bons aventuriers à mine décidée, vigoureux, ayant déjà regardé la mort sous le nez, et qui suivrait dans le feu le chef que le hasard leur donne, pourvu que ce chef ait su se les attacher par un mélange parfois égal de bons et de mauvais traitements... »<sup>76</sup>

C'est en effet un point capital dans la formation d'une caravane : prendre des hommes de bonne constitution, puisqu'ils partent pour marcher des mois dans des conditions peu confortables, mais surtout il s'agit de prendre des hommes fiables, de confiance. Il s'agit d'un des points qui a fait échouer un certain nombre d'expéditions en Asie et ailleurs : la crainte de l'explorateur de se lever un matin et de constater que plus de la moitié de son équipe s'est enfuie durant la nuit. Fort heureusement, la chose n'arrivera pas à Bonvalot qui réussira à maintenir son équipe pour qu'elle ne décide pas de fuir. Bien, qu'à un moment, alors qu'ils sont engagés sur le plateau tibétain et que les conditions deviennent de plus en plus compliquées, Bonvalot et ses compagnons craignent qu'un vent de désertion ne plane sur le camp :

« Toute la nuit, il y a un va-et-vient dans le camp, des hommes tiennent des conciliabules, ils discutent et ils complotent à voix basse. Rachmed vient me dire sous la tente qu'il croit que tous veulent se sauver. Je lui recommande de ne pas s'endormir, de surveiller Parpa<sup>77</sup> et de m'appeler le cas échéant. Je ne dormirai que d'une oreille. »<sup>78</sup>

Une fuite d'une partie des hommes et c'est toute la mission qui est mise en péril. Bonvalot et ses compagnons ont une tâche qui n'est pas négligeable : la surveillance et la gestion du moral de la troupe. Plusieurs fois dans le récit Bonvalot nous énonce l'état général des hommes, en particulier lorsque celui-ci est en baisse. C'est notamment le cas, lorsqu'ils évoluent sur le plateau tibétain, ils se retrouvent à ne plus croiser homme qui vive pendant au moins un mois. Il sent la solitude gagner son groupe. Par conséquent dans ce genre de situation Bonvalot et d'Orléans doivent composer avec et souvent font des actions visant à égayer l'humeur générale. Cela passe par exemple par une distribution de sucres ou de biscuits, on veille aussi à respecter les différentes célébrations du calendrier en tentant de concilier les origines. Ainsi sur tout le trajet, ils fêteront la naissance de Mahomet, le nouvel an chrétien, le nouvel an chinois et le nouvel an tibétain qui sont, presque à chaque fois, une occasion de faire un meilleur repas que d'habitude et qui permettent aux trois européens d'échanger avec les hommes. La remise à niveau du moral de l'équipe passe aussi par des distributions de cadeaux comme des miroirs par exemple.

---

<sup>76</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 20

<sup>77</sup>Un membre de l'équipe qui visiblement serait tenté de vouloir partir, mais qui est très peu mentionné dans le récit.

<sup>78</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008,

On apprend aussi au détour d'un paragraphe que la caravane possède une sorte de mascotte, en la personne d'un mouton qui les suivra de Kourla jusqu'à Hanoï. L'animal, prénommé Macha « et que notre faim a toujours respectée »<sup>79</sup> est, semble-t-il, l'ami de toute la troupe et est même autorisé à dormir dans la tente. Il apparaît même que ce dernier se montre parfois assez désagréable vis-à-vis des autres ovidés qui eux servent à nourrir la troupe. Lorsqu'ils redescendent du plateau tibétain en direction du Tonkin, Bonvalot mentionne aussi la présence parmi eux d'une guenon qui les accompagne depuis le village de Houmda. Ils organisent aussi une loterie avec à la clef des récompenses pour qui sera le premier de la troupe à apercevoir des tibétains.

Par ces quelques anecdotes, on entre dans le quotidien de l'expédition, mais surtout nous voyons comment différents moyens sont mis en œuvre pour tenter « d'alléger » du mieux qu'ils peuvent ce quotidien pourtant particulièrement pénible. Ce genre d'actions est aussi marqué par des temps de pauses plus ou moins longs laissant le temps aux hommes et aux bêtes de se reposer quelques temps, de refaire les paquetages ...

Enfin, nous pouvons aussi citer le recrutement par Gabriel Bonvalot d'un musicien, « poète et moraliste de talent », selon les termes de Bonvalot lui-même, rencontré à Tcharkalik, qui ne les accompagnera que sur une petite portion de trajet, mais dont la simple présence témoigne de cette volonté de Bonvalot et d'Orléans de rendre du mieux qu'ils peuvent le voyage un peu plus agréable à vivre pour eux même ainsi que pour le reste de leur équipe. Rappelons tout de même que deux hommes perdent la vie dans cette aventure, on comprend donc assez facilement ces chutes de morale qui effraient un peu l'aventurier.

Lorsque Bonvalot écrit :

« Ces bons aventuriers à mine décidée, vigoureux, ayant déjà regardé la mort sous le nez, et qui suivrait dans le feu le chef que le hasard leur donne, pourvu que ce chef ait su se les attacher par un mélange parfois égal de bons et de mauvais traitement... »<sup>80</sup>

On se rend aussi compte que l'explorateur fait ici office de figure d'autorité un peu à l'image d'un capitaine de navire ou d'un chef militaire, il est hiérarchiquement au-dessus du reste des hommes, et par ce biais il lui faut une certaine autorité naturelle. Ce trait de caractère est bien présent chez Gabriel Bonvalot. En 1939 sort dans *Les publications coloniales*, un article sur la personne de Gabriel Bonvalot rédigé par Gabriel Jouneau et Paul Berger<sup>81</sup>. L'ouvrage, à prendre avec un certain recul car très hagiographique vis à vis de cet homme qui sur les dernières années de sa vie s'était montré particulièrement proche des partis colonialistes, nous brosse le portrait de la vie de l'explorateur et notamment ses traits de caractère. On nous dit, qu'il était doté d'une telle énergie qu'il pouvait parfois paraître brutal, alors qu'en réalité il n'était qu'obstiné. Nous n'avons finalement pas tellement de mal à le croire. C'est ce dont témoignent plusieurs passages du récit, en particulier lorsqu'il

---

<sup>79</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 342 – 343

<sup>80</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 20

<sup>81</sup>Jouneau Gabriel, Berger Paul, *Un grand explorateur français, Gabriel Bonvalot*, Paris, Les publications coloniales, 1939.

négoce avec les locaux son droit de passage et qu'à plusieurs reprises il hausse le ton, prend des décisions sur lesquelles il ne revient pas. S'il décide qu'il n'a pas à s'arrêter, il passe, et de nombreuses fois les autorités locales sont obligées de s'y prendre à plusieurs fois pour le stopper. Le terme « déterminé » lui va finalement assez bien, il détient une force de caractère nécessaire à la bonne conduite de son expédition. Citons par exemple le moment où les autorités chinoises de la ville de Kourla, en plein Xinjiang, leur ont pris leurs papiers pour les examiner et reviennent le lendemain pour leur annoncer qu'ils ne peuvent pas reprendre la route.

« - Vos papiers ne valent rien, et, pour vous dire la vérité, voici l'ordre de vous arrêter qui est arrivé d'Ouroumtchi à Karachar.

Nous manifestons un grand étonnement et le prions de nous permettre de faire lire cet ordre par l'un des nôtres. Puis la conversation continue :

- Ou donc est notre passe ?

- A Karachar

- Et bien nous garderons votre ordre tant que vous n'aurez pas rendu ce papier que nous vous avons confié, car vous l'avez entre les mains et vous mentez.

Je prends l'ordre, le mets dans ma poche et les invite à vider les lieux. Le petit mandarin chinois qui a apporté cet ordre blêmit autant que lui permet la teinte jaune de sa peau et il nous supplie en passant les doigts autour de sa gorge ... Quelques minutes après revint un des chefs en tenant notre passe à la main... »<sup>82</sup>

Et ce n'est là qu'un exemple parmi beaucoup d'autres :

« Jusqu'à présent, nous avons été d'une douceur toute chrétienne, mais nous allons employer d'autres procédés. »<sup>83</sup> dit-il, bloqué par des soldats tibétains.

Ce trait de caractère, on le retrouve aussi chez de nombreux autres voyageurs de l'époque, Prjevalski, militaire de carrière, ou même du côté français, Jules Léon Dutreuil de Rhins, mort durant une expédition mais dont son compagnon Fernand Grenard rédige le récit et dresse le portrait de son ancien compagnon en ces mots :

« C'était un homme loyal et sûr dans ses relations, qui savait faire oublier ses moments de brusquerie et d'irritabilité par de soudains retours d'affabilité gracieuses. Travailleur sérieux et modeste, dédaigneux de tout charlatanisme, il aimait cependant à se vanter quelques fois sans trop croire à ce qu'il disait [...] il se laissait aller à une gaieté exubérante ... »<sup>84</sup>

En tant que chefs de file, Bonvalot, d'Orléans mais aussi parfois Dedeken se retrouvent en éclaireur, devant la caravane, ils ouvrent la voie, préviennent d'un quelconque obstacle, assurent la sécurité de la route, et le reste suit quelques kilomètres en arrière. L'explorateur a finalement le rôle du leader de l'expédition, celui qui coordonne tout cet ensemble en prenant les décisions mais aussi en effectuant des relevés topographiques et d'échantillons sur lesquels nous reviendrons dans une prochaine sous partie.

---

<sup>82</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 64

<sup>83</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 279

<sup>84</sup>Grenard Fernand, *Dutreuil de Rhins, Mission scientifique dans la haute Asie (1890-1895)*, Paris, Plon, 1897,

Reste alors les autres membres de la caravane, ceux dont la tâche est souvent limitée à une fonction bien précise, ceux qui suivent les directives données par les chefs mais dont le rôle est tout aussi capital. Parmi eux, certains ont même réalisé le trajet complet, c'est le cas notamment du jeune Abdoullah dont Bonvalot fait la description suivante :

« Nous avons encore un interprète, nommé Abdoullah, parlant chinois et mogol ; autrefois il a accompagné l'illustre Prjevalsky. Il nous paraît un honnête garçon mais sa vanité, sa vantardise, son bavardage nous inquiètent »<sup>85</sup>

Recruté par l'équipe à Djarkent il ira jusqu'à Hanoï, il prendra même le bateau du retour avec Bonvalot et d'Orléans, mais lui descendra à Port Saïd. Ses compétences linguistiques sont toutes justifiées dans le contexte du voyage : le chinois bien évidemment, mais aussi le mogol, qui sera particulièrement pratique notamment pour communiquer avec les locaux des différentes régions d'Asie centrale, mais aussi du Tibet. La question de la langue étant parfois particulièrement épineuse comme l'illustre assez bien ce passage d'une discussion avec des tibétains :

« Pendant que les paroles passent du russe dans le mogol et du mogol dans le tibétain »<sup>86</sup>

Cette citation nous informe aussi de la langue dans laquelle Bonvalot s'exprime lorsqu'il parle aux membres de son groupe : en russe, chose dont Bonvalot ne fait pas de mention directe dans son texte, mais surtout on se rend compte que nous sommes dans un système de traduction qui mobilise quatre langues. Ce qui témoigne bien de la difficulté pour communiquer qu'ont nos occidentaux avec leurs interlocuteurs orientaux. C'est d'ailleurs plus ou moins dans cette même configuration que s'opère le quiproquo à propos de leur origine, les tibétains les prenant alternativement pour des russes puis des anglais à cause d'un évident problème de traduction<sup>87</sup>. Finalement nous pouvons penser que Gabriel Bonvalot et Henri d'Orléans sont dans la même situation décrite par Stéphane Malsagne dans son travail sur l'explorateur français Charles Eudes Bonin<sup>88</sup>, qui a lui aussi œuvré du côté du Tibet dans la seconde moitié du XIXe siècle. Ouvrage dans lequel il explique que pour Bonin, et en règle générale pour l'époque il était commun de ne pas parler couramment les langues locales des régions traversées, et qu'il fallait se contenter d'apprendre quelques mots, des indications données notamment dans les manuels d'instructions pour voyageurs du XIXe siècle comme celui rédigé par d'Abbadie en 1867.

Gabriel Bonvalot nous précise aussi que ce jeune homme : Abdoullah, a par le passé, déjà accompagné Nikolai Prjevalski, ce qui confirme cette idée selon laquelle, il cherche avant tout à s'entourer de personnes ayant une expérience de terrain, qui connaisse le contexte dans lequel ils vont être plongés. On l'a vu avec le père Dedeken mais aussi avec Rachmed. En ayant voyagé aux côtés d'autres explorateurs, le jeune traducteur a déjà fait ses preuves. Par exemple au second chapitre, ils arrivent devant la passe de Narat, que Prjevalski avait déjà traversée et donc

---

<sup>85</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 22

<sup>86</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 306

<sup>87</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p.

<sup>88</sup>Malsagne Stéphane, *Au coeur du Grand Jeu, La France en Orient, Charles-Eudes Bonin (1865-1929), explorateur-diplomate*, Paris, Geuthner, 2015.

Abdollah aussi. C'est d'ailleurs ici que l'on voit apparaître le pouvoir que peut avoir l'interprète dans une expédition comme celle-ci, en effet, Abdollah raconte à quel point cette passe est difficile à franchir et Bonvalot craint qu'il ne sème la panique dans son équipe : « Rien de plus dangereux en exploration qu'un gaillard de cette espèce, un importun aussi nul, à qui on laisserai prendre sur les indigènes un ascendant que s'arroge souvent les interprètes. » Une crainte tout à fait justifiée puisque le traducteur est le canal de fréquence obligatoire entre les chefs et les autres, et les chefs ne peuvent pas toujours vérifier si leurs paroles correspondent ou non.

On se souvient notamment des premiers pères jésuites de l'Himalaya<sup>89</sup> et de certains traducteurs qui volontairement faussaient la vérité, faisant dire des choses erronées aux pères.

Apparaît aussi une autre figure récurrente du voyage d'exploration, et qui est bien évidemment présente dans le récit de notre explorateur : les guides. Ils sont assez nombreux à se succéder dans ce périple, citons par exemple les premiers qui accompagnent nos voyageurs : trois russes qui s'occuperont de les guider jusqu'aux abords du lac Lob Nor, ou encore Ata Rachmed, un autre « bon guide » selon Bonvalot. La plupart du temps les guides sont des locaux, des indigènes ayant une bonne connaissance de la région. Mais il semble que la traversée de la partie déserte du plateau tibétain se soit effectuée sans guide, c'est en tout cas ce que raconte Bonvalot. Ceci pourrait tout à fait être compréhensible étant donné que ces régions sont totalement vides et que les raisons qui pourraient amener même les locaux à y venir sont minces.

Autres personnages clefs de l'expédition : le chamelier, celui qu'il nomme pendant tout le récit : « le chamelier doungane », à cause son origine. Il y a aussi le chamelier Imatch<sup>90</sup>, qui lui suit la caravane depuis les débuts jusqu'à sa mort sur le plateau tibétain. Plus tard dans le périple viendront s'ajouter les Yackiers chargés de fournir et gérer les yacks de charge. Nous reviendrons sur les animaux et leurs rôles dans la sous partie suivante. Le chamelier, accompagné de trois serviteurs est un personnage important car il fournit les bêtes, s'en occupent, les harnachent ... Il est à noter que ce fameux Doungane est, selon Bonvalot, particulièrement caractériel et souvent à l'origine de disputes au sein du camp.

Enfin, il y a les autres, ceux qu'on ne mentionne presque jamais, ceux qui accompagnent : quelques porteurs, des hommes étant pour la plupart recrutés dans les villages et les villes traversées. Le rôle des locaux est très important, les explorateurs traitent directement avec les chefs des villages pour que ceux-ci leur dépannent cinq ou six hommes, permettant à ceux déjà présents de pouvoir rentrer chez eux. C'est d'ailleurs une source récurrente de conflits avec certains chefs qui refusent de donner leurs hommes. Pourtant, les voyageurs ont les papiers des autorités qui stipulent qu'ils doivent recevoir de l'aide dans l'avancement de leur mission. De manière plus générale encore, l'apport des locaux est assez important car ils peuvent aussi fournir de la nourriture et des animaux. Quelques rares fois les conflits ont même dégénéré, mais à chaque fois, le port des armes à feu et les tirs de sommation calment très vite les ardeurs belliqueuses des différents protagonistes, ce qui ne les empêchent pas non plus de se prendre quelques pierres sur la tête,

---

<sup>89</sup>Durand Maxime, Mémoire de Master 1 : *Les voyages Européens en Himalaya (1624-1769)* Sous la direction de Mr Philippe Martin, 2017-2018.

<sup>90</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 42

notamment dans la région Orientale du Tibet, celle proche de la frontière du Yunnan, là où vit le peuple des lolos par exemple.<sup>91</sup> Parmi ces hommes récupérés par Bonvalot, citons les argoliers, chargés de récupérer l'argol, à savoir la seule matière inflammable trouvable par les voyageurs sur le plateau du Tibet :

« On nous a adjoint, outre des Yakiers, deux argoliers, nous voulons dire des hommes chargés de nous fournir l'argol. Ce soir ils arrivent tous les deux avec leurs moissons dans un sac. »<sup>92</sup>

Parmi les accompagnateurs, on peut aussi mentionner celle de soldats qui suivent la caravane, principalement des chinois, mais uniquement sur les derniers tronçons de routes lorsqu'ils quittent le Tibet en direction du Yunnan. Donc à partir du moment où ils se retrouvent coincés à la passe de Dam et pour que les autorités s'assurent bien qu'ils iront bien là où ils ont dit qu'ils iraient. Des soldats qui servent aussi à éviter le plus possible les rencontres fâcheuses avec des bandits. C'est d'ailleurs ce que le consul russe de Djarkent leur fait comme reproche au moment de se lancer : ils n'ont pas d'escortes en cas de mauvaises rencontres. De plus, il ne s'agit pas là de paroles en l'air, d'autres ont eu des expériences malheureuses, comme Dutreuil de Rhins, tué dans une embuscade au Tibet en 1893, nous pourrions aussi mentionner le père Brie mort dans des circonstances similaires en 1881.

On se rend alors bien compte qu'une caravane destinée à partir en exploration dans ces régions reculées, ce sont plusieurs dizaines d'hommes mobilisés. C'est presque tout un village en mouvement avec chacun sa tâche précise le tout encadré par une forme de hiérarchie avec tout en haut les occidentaux commanditaires de l'expédition et tout en bas les locaux qui servent à porter les affaires seulement sur une courte portion de la route. Néanmoins, cette communauté doit pouvoir vivre pendant le voyage, il lui faut subvenir à ses besoins, des besoins matériels qui sont l'une des principales préoccupations des voyageurs, surtout dans des régions avares de ressources naturelles.

---

<sup>91</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 487

<sup>92</sup>P.328

## CHAPITRE II : LE CAPITAL MATERIEL D'UNE EXPEDITION EN ASIE CENTRALE.

---

L'expédition dont il est ici question va retenir un groupe d'hommes sur presque un an dans des zones aux conditions climatiques difficiles et qui rendent les activités humaines assez rares voire inexistantes : des déserts humains. Ce qui oblige la caravane à devoir en grande partie à s'autosuffire. On peut aisément imaginer cette caravane comme un embryon de société structuré par des relations hiérarchiques, fonctionnant comme une sorte de corps autonome, où plutôt semi indépendant.

Gabriel Bonvalot est finalement assez peu loquace sur ces questions matérielles, axant son récit sur les découvertes, les rencontres ou encore quelques scènes de la vie quotidienne. Il ne fait jamais le détail de ce qui doit être emporté, le lecteur doit alors se contenter d'un évasif : « Les préparatifs ayant été rapidement terminés »<sup>93</sup> ou encore « Nous vous ferons grâce de l'énumération des détails et des ennuis que comportent ces préliminaires de l'exploration »<sup>94</sup>. Le texte, bien qu'avare de renseignements sur ce sujet, peut néanmoins être complété par deux sources auxiliaires : tout d'abord l'ouvrage rédigé par Bonvalot des années après son retour d'Asie centrale : *Conseils d'un vieil explorateur à de jeunes soldats*<sup>95</sup>, paru en 1915 et destiné aux soldats français en partance pour le front d'Alsace Lorraine. Un écrit qui renforce la ressemblance entre une mission d'exploration et une mission militaire, mais surtout où il partage son expérience sur un volet purement technique et pragmatique, comme la qualité des bottes par exemple.

« Je ferai donc appel à mes souvenirs et je me tacherai de me rappeler comment je me suis défendu contre le froid, le chaud, l'humidité, la pluie, le vent, la neige, la vermine et le reste... »<sup>96</sup>

Dans cette réflexion sur les aspects matériels relatifs à notre expédition centre asiatique, il y a une source d'un autre genre, qui, dans le contexte, s'avère tout aussi instructive que les écrits de Bonvalot : il s'agit des photos et des gravures qui en ont été tirées, prises par le jeune prince Henri d'Orléans pendant la quasi-totalité du voyage. Ces dernières sont dispersées dans les différentes éditions du récit de Bonvalot, ainsi que dans un ensemble d'albums photos périodiques<sup>97</sup>. La mission principale qui a été confiée au prince lors de cette longue mission est justement de photographier cette région.

Ces images sont particulièrement utiles car elles permettent d'acquérir des renseignements sur la longueur de la caravane, le nombre d'animaux qui la composent, l'installation du campement, la forme des tentes, les vêtements et même de certains paysages sur lesquels nous reviendrons ultérieurement.

---

<sup>93</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 20

<sup>94</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 21

<sup>95</sup>Bonvalot Gabriel, *Conseils d'un vieil explorateur à de jeunes soldats*, Paris, 1915

<sup>96</sup>Bonvalot Gabriel, *Conseils d'un vieil explorateur à de jeunes soldats*, Paris, 1915, p.1

<sup>97</sup>Orléans Henri, *Voyages en Asie et à Madagascar par le prince Henri d'Orléans. Album Pittoresque*, Paris, L. Boulanger, 1891.

Si la plupart sont des photographies on trouve aussi des héliogravures, particulièrement simples à éditer.

Dès les premières pages du récit, alors qu'ils sont à Djarkent pour préparer le gros de la caravane, Gabriel Bonvalot écrit :

« Dans ces pays d'Asie que nous allons parcourir, les voitures ne sont pas d'usages ; les fleuves ne sont pas navigables ; ailleurs ils sont des véhicules, ici ils sont des obstacles : il importe donc de ne rien oublier et de ne rien emporter d'inutile, de ne prendre avec soi que ce qui sert immédiatement à l'exploration de manière à ne pas allonger la file des chameaux, des chevaux et des ânes. On s'efforce donc de songer à tout, de prévoir tout ; et, après avoir éliminé le plus possible, le chiffre des charges étant enfin fixé, on est toujours étonné qu'il soit aussi élevé. »<sup>98</sup>

Cette citation nous pose tout l'enjeu matériel d'une expédition par voie terrestre : tout ce qui est emmené devra être porté, et le poids est donc déterminant. Visiblement, rien ne doit être laissé au hasard.

Il fait par exemple mention des fleuves, qui bien souvent sont des voies d'entrée dans les territoires à explorer. On pense par exemple à l'exploration du Mékong par Francis Garnier : où des navires sur lesquels on entasse du matériel remontent le courant. Dans un autre registre les gros navires ayant servi aux explorations du XVIIIe siècle ont fait office de grands laboratoires.

Dans le récit qui nous concerne, la toute dernière étape du voyage se fait par la descente en jonque du Yang-tsé-kiang, permettant d'atteindre très vite la colonie française. Dans la citation, Bonvalot parle des fleuves comme des obstacles et fait très certainement référence à des cours d'eau comme le Tarim dont le lit change en fonction des affluents venues du Tibet, rendant la navigation compliquée.

Une file d'animaux composé d'ânes et de chameaux est aussi mentionné dans la caravane. Ces animaux sont très utilisés pour leur endurance et surtout pour leur capacité à porter de lourdes charges, comme les caisses de nourriture, des réserves d'eau, du matériel scientifique, des échantillons, ou encore des tentes. Les chevaux quant à eux sont utilisés pour transporter les humains.

---

<sup>98</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 20



10. Photographie de deux chameaux ayant pour fonction de porter le matériel de l'expédition<sup>99</sup>

Lorsque Bonvalot est à Djarkent, il ne mentionne pas le nombre exact d'animaux porteurs. Arrivé à Tcharkalik, soit au pied du plateau tibétain, il explique ajouter à l'expédition quarante ânes et trois chiens, ce qui donne un aperçu de la longueur du convoi, surtout si on ajoute à cela les chameaux dont le nombre est probablement égal à celui des chevaux. Plus tard dans le voyage, viendront s'ajouter des yaks plus adaptés au milieu tibétain car évoluant naturellement ici : ils sont parés au froid, au vent ainsi qu'à l'altitude.

Ces animaux doivent être nourris. Dans les steppes, la chose était faisable, mais elle se complique une fois arrivée dans la haute montagne : à partir d'une certaine altitude la végétation se fait rare, voire inexistante. Bonvalot explique qu'à Tcharkalik il fait l'acquisition de sept-cents petites bottes de foin<sup>100</sup> qui serviront à nourrir les chevaux. Ceci doit, selon l'explorateur, survivre le plus longtemps possible, même s'ils sont les premiers condamnés puisque les moins adaptés à ce milieu.

La mort des animaux sur la route est un paramètre que Bonvalot et ses compagnons prennent en compte et dont il ressort un calcul important. En effet, il faut que les animaux porteurs meurent proportionnellement à la baisse de la quantité de choses à porter. L'objectif étant d'éviter l'épuisement des autres bêtes qui serait dû à la répartition du poids porté par l'animal défunt.

<sup>99</sup>Orléans Henri, *Voyages en Asie et à Madagascar par le prince Henri d'Orléans. Album Pittoresque, Paris, L Boulanger, 1891.*

<sup>100</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 150

« Nous avons tenu compte des probabilités, des certitudes de morts dans nos calculs, pour établir le nombre de rations à emporter ; il est proportionné au nombre des bêtes de sommes dont nous disposons pour le transport, mais les charges « doivent » diminuer en même temps que les bêtes mourront, de telle façon que les survivantes n'aient pas une surcharge au moment où leurs forces seront moindres. L'expérience nous permet de fixer à peu près à l'avance ce qu'il faut pour nourrir les quatorze hommes de notre armée régulière durant cinq et, à la rigueur, six mois »<sup>101</sup>

Les bêtes de somme sont donc destinées à mourir au cours de la route. Les causes de leurs décès sont parfois évoquées : trois yaks tombent par exemple dans un ravin mais la plupart meurent d'épuisement. Bonvalot fait plusieurs fois référence au fait que les bêtes sont assoiffées et exténuées... D'ailleurs, dès que la chose est rendue possible, lors d'une escale dans un village, un monastère voire une ville, il fait l'acquisition d'animaux.

Des animaux dont la présence est indispensable car en plus de porter les affaires ils portent les blessés et les malades que l'on ne peut abandonner sur le bord de la route. Ces animaux sont de toute façon condamnés d'avance car leur présence n'a d'intérêt que s'ils portent quelque chose. Bonvalot fait souvent des références au fait qu'un cheval ou un chameau vient de mourir, si bien qu'au bout d'un moment ils n'ont plus de chevaux et sont obligés d'aller en acheter chez des Tibétains pas toujours enchantés de faire ce genre de transactions.

Bien qu'étant habitués aux chemins compliqués, ces animaux n'en restent pas moins maladroits : il faut leur préparer le terrain avant le passage d'un col, ou d'une route effondrée. Parfois les hommes sont même contraints de décharger les animaux et porter eux même les bagages pour qu'ils puissent monter plus facilement ; parfois le terrain est tel qu'ils sont contraints de hisser les chameaux<sup>102</sup>.

« Le sable est excessivement fin et il n'offre pas sur la pente assez de résistance pour que les chameaux trouvent un point d'appui et posent avec sûreté les larges tampons de leurs pieds malhabiles. Il leur arrive souvent de tomber sur les genoux, et comme cette position est celle du repos, ils s'y complaisent, laissant marcher ceux qui vont devant et arrêtant les autres... Sur chaque plateforme on fait halte et l'on prend du repos. Puis chacun tire l'anneau de la bête en l'excitant par un cri de sa façon et on s'égosille pour lui donner du courage. Jamais les échos de la montagne n'ont répercuté autant de jurons, d'exclamations, d'épithètes malsonnantes... »<sup>103</sup>

---

<sup>101</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 150

<sup>102</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 165

<sup>103</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 165



11. Une partie de la caravane, en attente devant le Tach-Davane, montagne qui donnera particulièrement du fil à retordre aux voyageurs surtout pour y faire passer les animaux.<sup>104</sup>

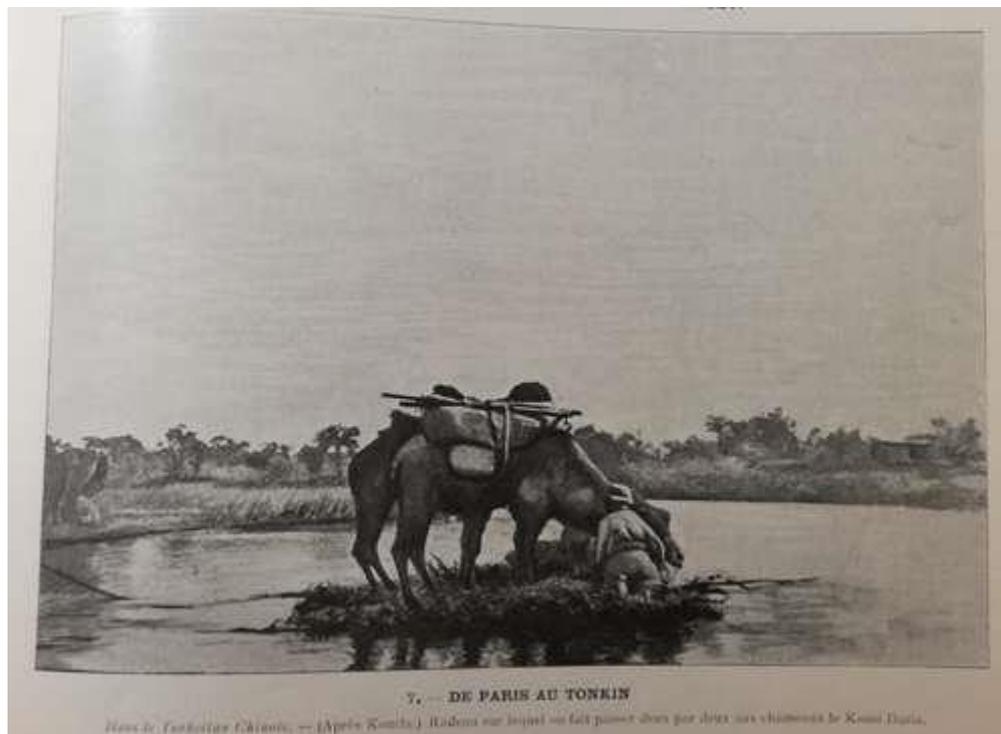
Les vastes cours d'eau trop profonds pour que les bêtes puissent passer à pieds représentent une autre difficulté. Il faut alors construire des radeaux improvisés sur lesquels les animaux peu rassurés navigueront d'une berge à l'autre. Le plus long reste encore de faire monter les animaux apeurés sur ces petites embarcations de fortune. Le nombre de bêtes étant élevé, l'opération prend souvent une journée entière, comme c'est le cas lors de la traversée du Tarim ou du Kontché Daria<sup>105</sup>. Les moutons et les chevaux traversent à la nage.

« Une première fois, nous parvenons à placer deux chameaux sur le radeau, on les tient tête baissée en tirant sur cet anneau passé dans leur nez pour suppléer à un manque d'intelligence. De la rive opposée, on tire la corde ; on débarque les passagers ; ensuite on ramène le radeau à l'embarcadère au moyen d'une autre corde. Mais cette fois, on a mille peines à décider un chameau à avancer : on a beau employer la douceur, la ruse, les coups, la maudite bête ne bouge pas ; on finit par la porter, mais elle glisse des pieds de derrière, qui plongent dans l'eau, tandis que le reste du corps est sur le radeau dans la posture d'un écolier paresseusement couché

<sup>104</sup>Orléans Henri, *Voyages en Asie et à Madagascar par le prince Henri d'Orléans. Album Pittoresque, Paris, L Boulanger, 1891.*

<sup>105</sup>Photo p79 + détail de toute la fabrication des radeaux p.78

sur son pupitre. On redoute un naufrage et on crie de haler vite vers l'autre rive, où l'imbécile se tirera d'affaire, l'eau étant moins profonde. Dorénavant, on ne charge qu'un chameau. Le va-et-vient continue jusqu'au dernier. »<sup>106</sup>



12. Photographie illustrant le passage du fleuve Kausi Daria par la caravane, obligés de faire passer les animaux par groupes de deux<sup>107</sup>

Ces animaux doivent être entretenus, il faut les ménager pour qu'ils tiennent le plus longtemps possible, c'est pourquoi régulièrement on vérifie l'état de leurs pattes. Souvent lorsque Bonvalot décrète une ou plusieurs journées d'arrêt c'est pour le repos des hommes mais aussi des bêtes. Des pauses pendant lesquelles ils pansent les plaies et les foulures et ressemellent les chameaux. Cette opération consiste à coudre aux pieds des bêtes blessées, une semelle de cuir<sup>108</sup>, pratique apparemment courante dans cette partie de la steppe.

Dans l'ordre de placement de la caravane on retrouve les chameaux en première position, suivis des ânes, eux aussi lourdement chargés. En dernière position : les moutons, qui sont le garde-manger de l'expédition. L'avantage de ce garde-manger, c'est qu'il n'a besoin de personne pour se déplacer.

Les moutons sont économisés car servis dans des occasions spéciales, notamment lors des fêtes comme les différents nouveaux ans. Ils servent aussi de cadeaux lors des rencontres avec les indigènes. Par exemple lorsque nos occidentaux rencontrent un chef local et que celui-ci les autorise à camper sur ses terres ou bien qu'il offre de la nourriture, il n'est pas rare qu'en échange Bonvalot lui offre un

<sup>106</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 78 - 81

<sup>107</sup>Orléans Henri, *Voyages en Asie et à Madagascar par le prince Henri d'Orléans. Album Pittoresque*, Paris, Le Boulanger, 1894.

<sup>108</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 41

demi, voire un mouton complet. Parfois, ces animaux servent même à régler des litiges en dédommagement.

La technique n'est néanmoins pas nouvelle, puisque déjà les premiers jésuites qui escaladaient les contreforts de l'Himalaya au XVII<sup>e</sup> siècle, tel le père Desideri, utilisaient les moutons comme un garde-manger ambulancier<sup>109</sup>.

Cette présence de moutons dans l'expédition nous permet de nous questionner aussi sur l'alimentation en général : que mange-t-on le reste du temps pendant le voyage ?

Là encore, pas de détails précis sur ce point particulier, il faut se contenter de glaner des indices laissés par Bonvalot au détour d'une anecdote. La chose étant certainement trop quotidienne pour qu'il s'y attarde sans alourdir son récit.

La seule mention que nous ayons se trouve lors de leur stationnement à Tcharkalik. Henri d'Orléans est parti faire l'exploration du Lob-Nor avec quelques compagnons et pendant ce temps, Bonvalot et le reste de l'équipe sont restés pour ravitailler la caravane avant l'ascension du Tibet :

« Il est possible ici de se procurer de la farine, de l'orge de quoi faire cuire du pain, et nous employons toutes les ménagères de l'endroit. L'un nous promet cent livres, un autre, cinquante, chacun selon la quantité dont il peut disposer. On explique de quelle façon doit être cuit et recuit le pain à la graisse, on exige des échantillons, on les goûte, et tant que l'on n'est pas satisfait, on défend de commencer la cuisson du reste. Nous achetons des fruits secs autant que l'on nous en apporte... »<sup>110</sup>

Certains aliments comme le pain sont préparés en amont et seront ensuite distribués en rations. Il faut faire au plus simple, les aliments doivent pouvoir être aisément transportables et mangeables sans nécessiter une longue préparation, c'est pourquoi l'achat de fruits secs est particulièrement intéressant pour les voyageurs, car ils remplissent toutes les conditions.

Parmi les aliments mentionnés, on retrouve aussi le riz, très nourrissant, mais qui pose néanmoins un problème. En effet, ce dernier nécessite d'être plongé dans de l'eau bouillante, or, par moins trente degrés, il est très difficile de faire bouillir de l'eau, c'est pourquoi, à plusieurs reprises, Bonvalot se plaint du fait qu'ils ont des quantités de riz qu'ils ne peuvent consommer.

Autre aliment problématique : le thé, dont ils ont emporté des caisses mais qui n'est pas toujours évident à préparer. C'est avec peine qu'ils parviennent à faire bouillir de l'eau pour préparer un remède contre le mal des montagnes qui touche tous les hommes : un thé bien sucré que Bonvalot accompagne d'une marche digestive, qui selon lui soulage les malades<sup>111</sup>.

---

<sup>109</sup>Duranseaud Maxime, Mémoire de Master 1 : *Les voyages Européens en Himalaya (1624-1769)* Sous la direction de Mr Philippe Martin, 2017-2018.

<sup>110</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 139

<sup>111</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 209

Le sucre aussi est un aliment important en expédition, souvent distribué comme une friandise, Bonvalot en vante souvent les vertus énergétiques. On constate aussi l'utilisation de graisses animales faisant office de beurre pour la cuisine ainsi que de petits biscuits au Millet trempés dans la graisse.<sup>112</sup>

Les aliments consommés durant ce voyage de la fin du XIXe siècle sont les mêmes que lors des expéditions des XVIIe et XVIIIe siècles. A commencer par celles des jésuites ou des capucins qui déjà avaient dans leurs bagages, riz et fruits secs.

Pourtant, il y a bien une différence majeure entre les deux. En effet, au début du récit, alors qu'ils ne sont qu'à Omsk, en plein territoire russe, Bonvalot mentionne l'achat d'un certain nombre de produits européens<sup>113</sup>, sans pour autant préciser de quoi il s'agit. Ce n'est que plus loin, alors qu'ils quittent le campement de Tcharkalik, qu'il nous donne indirectement la réponse en décrivant des indigènes, qui viennent récupérer des objets laissés par les voyageurs :

« ... déjà ils se disputent des riens qu'ils ont pu ramasser. Un enfant a pu saisir une boîte à conserve ; il veut la porter à la maison, et il fuit à toutes jambes, poursuivi par ses camarades. »<sup>114</sup>

Les voyageurs bénéficient des progrès technologiques de conservation de leur époque : la conserve. Ce n'est d'ailleurs pas la seule mention qui en est faite, puisque plus loin, Bonvalot écrit : « conservée par des procédés frigorifiques d'une extrême perfection »<sup>115</sup>

Cette invention de la toute fin du XVIIIe siècle profitera bien plus aux voyageurs du siècle suivant : elle permet d'avoir, en ration, des aliments qui ne périssent pas et sont consommables à n'importe quel moment. Ici il n'est fait mention que de viande, un aliment particulièrement périssable à l'air libre, mais on peut aisément imaginer que les conserves achetées par les voyageurs contiennent aussi d'autres types d'aliments. Offrant alors une alimentation équilibrée et qui limitent les problèmes de carences.

Enfin, la dernière source de subsistance concerne les recettes de la chasse. Bonvalot mentionne par exemple une partie de chasse au daim qu'il fait avec le jeune prince.<sup>116</sup> Ces chasses sont l'occasion d'anecdotes qui ponctuent l'ensemble du récit.

Vient à présent la question de la gestion des réserves d'eau : tant qu'ils sont dans le Turkestan russe et le Xinjiang, ils croisent de nombreux cours d'eau : rivières, fleuves, oasis... qui les mettent à l'abri de la soif. Ils sont parfois contraints de creuser des puits notamment aux abords du Taklamakan et du Gobi<sup>117</sup>. Il faut aussi mentionner les sacs de glace, transportés à dos de chameaux, que l'on fait fondre et qui servent ensuite à faire bouillir les aliments.

---

112 Bonvalot Gabriel, *Conseils d'un vieil explorateur à de jeunes soldats*, Paris, 1915

113 Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 21

114 Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 151

115 Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 245

116 Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 246

117 Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 153

La liste des objets embarqués est longue : Des clous achetés à Tcharkalik, deux pirogues qui serviront finalement de combustible pour le feu, mais aussi du Tabac : « bien utile dans les marais pestilentiels et dans les attentes ou rôde l'ennui »<sup>118</sup>

Il convient aussi de se prémunir contre les conditions climatiques, en particulier, contre le froid : sur le plateau du Tibet et dans la province du Xinjiang. L'habillement est un facteur primordial pour la survie. Dans leur camp aux abords de la ville de Tcharkalik, Bonvalot nous explique qu'en prévision du Tibet, il engage la confection d'un ensemble d'habits pour lui, son équipe et ses bêtes.

« Pour les hommes des pelisses très amples sont cousues ; on taille des pantalons en peau de moutons ; des bonnets fourrés, des bottes en peau de koulanes<sup>119</sup> ou mieux des bas de cuir où l'on fourre le pied bien enveloppé de farine et de feutre. Un de nos russes est cordonnier, nous l'employons à tailler et coudre des bottes de feutre pour les « maîtres » ; les serviteurs se préparent eux-mêmes leurs chaussures à la mode de leur tribu. »<sup>120</sup>

Bien des années plus tard, en 1915 pendant la première Guerre Mondiale, Bonvalot écrit une petite compilation de conseils pour jeunes soldats en décrivant les astuces qui lui ont permis de survivre au froid. Pour ce qui est du couvre-chef, Bonvalot explique que lui et ses hommes utilisaient un Bachlik : un capuchon de feutre léger, souple et imperméable, sa coupe est assez longue au niveau de la nuque et peut être enroulé autour du cou, protéger le nez et la bouche du vent. Pour le torse, il empile un gilet de chasse sur une chemise de flanelle, ou faute de mieux deux chemises de coton. La taille est couverte par une large ceinture de laine protégeant le ventre et les reins.

Concernant la protection des mains, ils ne portaient pas de gants, mais de longues manches asiatiques très resserrées au niveau du poignet et surtout très longues. Les pieds sont quant à eux mis en sécurité dans des bottes russes en feutre assez étanches, chaudes et qui montent suffisamment haut. A l'intérieur des bottes, Bonvalot déconseille le port de chaussettes de laine au profit des chaussettes russes : de longues bandes de coton enroulées autour du pied. Celles-ci, à la différence des chaussettes, ne se trouent pas, sèchent très rapidement et surtout assurent une meilleure protection face au froid, notamment lors du repos.<sup>121</sup>

On comprend alors assez vite que Bonvalot et ses compagnons se sont adaptés à leur milieu en reprenant les habits des autochtones, ici les russes, dont ils ont repris toute la tenue contre les grands froids. Nous pouvons malgré tout imaginer le côté très peu pratique de cette tenue encombrante.

---

<sup>118</sup> Bonvalot Gabriel, *Conseils d'un vieil explorateur à de jeunes soldats*, Paris, 1915, p.12

<sup>119</sup> Sorte d'âne sauvage vivant dans certaines régions d'Asie centrale

<sup>120</sup> Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 140

<sup>121</sup> Bonvalot Gabriel, *Conseils d'un vieil explorateur à de jeunes soldats*, Paris, 1915



13. Photographie de Gabriel Bonvalot en tenue d'exploration<sup>122</sup>



14. Photographie d'un des russes qui accompagne l'expédition dans sa première partie, arborant ici la tenue de voyage.<sup>123</sup>

---

<sup>122</sup>Bonvalot Gabriel, *Conseils d'un vieil explorateur à de jeunes soldats*, Paris, 1915.

<sup>123</sup>Orléans Henri, *Voyages en Asie et à Madagascar par le prince Henri d'Orléans. Album Pittoresque*, Paris, L. Boulanger, 1894.

Apparaissent aussi les questions relatives à l'hygiène de vie pendant le voyage. En effet, on se souvient du père Jésuite Andrade dont les habits étaient complètement rongés par la vermine, le grattant si fort que cela l'empêchait de dormir. Là encore on lutte avec les moyens du bord, le soir en faisant sécher ses affaires au-dessus des flammes, lorsque faire un feu était possible, ou bien lorsqu'il fait grand soleil, exposer les vêtements et partir à la chasse à main nue.

Les conditions d'hygiène dans cette expédition, restent malgré tout limitées. Bonvalot explique comment, au Tibet, ils sont restés plus de trois mois sans pouvoir se laver. Pourtant il est catégorique, il faut rester propre le plus possible : la toilette est capitale et dès que l'occasion est donnée il faut s'y adonner, même si l'on ne dispose pas d'un cours d'eau, il est selon lui très important de faire sa toilette de fin d'étape. Au moins des jambes et des pieds grâce à un lavage rapide au chiffon humide.

Chaque longue marche se clôture par le dressage du camp dont l'emplacement dépend et varie complètement en fonction du terrain.

« Nous le dirons une fois pour toutes, qu'une « bonne place » est ici, celle où l'on peut poser sa tente sur un terrain à peu près égal, à l'abri du vent ou de la neige, près de l'eau et du bois. »<sup>124</sup>

Ces conditions ne sont qu'assez rarement réunies, en particulier en haute montagne. Notamment à la passe de Dam, ce lieu, à une cinquantaine de kilomètres de Lhassa où ils restent coincés plus d'un mois à cause des autorités locales et où le vent semble ne jamais s'arrêter de souffler, c'est d'ailleurs le premier objectif que vise Bonvalot dans ses négociations avec l'amban : pouvoir déplacer son campement dans un lieu plus propice et ensuite entamer le reste des négociations.

Il semble cependant que l'on ne monte pas non plus la tente tous les soirs, notamment dans la vallée de l'Illi, où le soir du 22 septembre<sup>125</sup> ils s'installent sous des arbres pour pouvoir dormir à la belle étoile. Leurs tentes, sont de forme triangulaire, de la hauteur d'un homme debout, assez longues et suffisamment larges « pour que tous les trois nous puissions nous étendre sur les feutres, manger à la gamelle unique qui nous réunit, et savourer les tasses de thé sans se toucher les coudes. »<sup>126</sup> La toile est doublée en épaisseur, ce qui visiblement suffit à les tenir à l'abri des intempéries : « nous avons la sensation d'y être comme dans un salon, quand la pluie s'abat à flots ou que la tempête se déchaîne. On passe de délicieux moments sous la tente. »<sup>127</sup>

---

<sup>124</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 42

<sup>125</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 39

<sup>126</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 43

<sup>127</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 43

Lorsqu'ils sont dans un lieu habité, comme un village ou même une ville voire un monastère, ils ne quittent presque jamais leur campement, malgré les chambres que l'on met à leur disposition. Ils considèrent finalement leur tente comme leur propre maison et n'expriment pas le désir de quitter le sol sur lequel ils dorment. Toujours dans son guide, il explique que pour dormir sur le sol humide, ils étendaient une toile goudronnée au sol qui servait de matelas, et quand il était impossible de s'allonger, en raison d'un terrain trop mauvais, ils avaient pris pour habitude de dormir jambes croisées, emmitouflés dans leurs manteaux et assis sur un sac pour leur tenir le dos.



15. Photographie d'une des tentes utilisées pendant l'exploration.<sup>128</sup>

---

<sup>128</sup>Orléans Henri, *Voyages en Asie et à Madagascar par le prince Henri d'Orléans. Album Pittoresque*, Paris, L. Boulanger, 1894.

### CHAPITRE III : LOGISTIQUE D'UNE EXPEDITION A BUT SCIENTIFIQUE.

---

L'aspect matériel mérite une sous partie à part entière. La question est ici de connaître les contraintes impliquées par un voyage d'exploration dont l'un des objectifs est de faire connaître à l'Occident les régions traversées par la caravane. Ceci par le biais d'un récit racontant le déroulement chronologique des événements plus ou moins marquants du trajet, mais aussi par l'acquisition de pièces de collections sur la route. Ces échantillons pris çà et là seront ensuite ramenés dans les musées français pour y être analysés par les savants de l'époque. Bonvalot ayant insisté auprès de son financeur, le duc de Chartres et père de son compagnon de voyage, pour que l'ensemble des collections récupérées soient entreposées dans des musées français.

« Les pourparlers ne languirent point avec le duc de Chartres, qui offrait de subvenir aux frais d'une exploration à laquelle son fils participerait. Nous tombâmes immédiatement d'accord sur ce point, que notre œuvre serait nationale et que nos collections seraient remises à nos musées. »<sup>129</sup>

Cette citation nous amène à interroger le rôle de l'explorateur dans le processus de connaissance du vaste monde, mais nous nous arrêterons sur ce point dans une future sous partie. Ici, il sera question d'étudier la récupération d'échantillons sur le terrain et ce que cela implique en matière de logistique. C'est quelque chose que les jésuites ou les capucins arpenteurs de l'Himalaya au XVIIe et au début du XVIIIe siècle n'avaient pas vraiment à prendre en compte, leurs voyages ne relevant pas de l'exploration scientifique. La démarche prend en effet naissance plus tard, dans le courant de la seconde moitié du XVIIIe siècle, et est particulièrement symbolisée par les expéditions marines dont les grandes figures ne sont autres que des hommes comme Bougainville ou Cook. Leurs navires sont de véritables laboratoires où il est finalement assez commode d'accumuler des prélèvements des territoires côtiers explorés.

Avec le temps et la multiplication des expéditions terrestres, il faut composer avec des conditions nouvelles que Bonvalot expérimente ici. Chaque objet ramassé doit se retrouver sur le dos d'une bête ou d'un homme qui devra en assurer la charge. Avec son lot d'inconvénients, le navire avait toutefois cet avantage de ne pas peser sur des épaules vivantes. Le convoi terrestre, nous l'avons expliqué, voit ses forces réduire à mesure que le trajet avance, tandis que logiquement les pièces de collections et donc la masse totale de la charge s'accroissent.

Notons que Bonvalot a déjà une certaine expérience personnelle due à ses précédents voyages, notamment au Pamir. Par ailleurs, des livres de conseils pour voyageurs existent à son époque et la plupart des grands explorateurs suivent des formations, au Muséum d'histoire naturelle de Paris par exemple, où on leur apprend les techniques pour conserver un échantillon du terrain jusqu'en métropole. Nous y reviendrons, mais Gabriel Bonvalot n'est pas vraiment un scientifique, ni aucun de ses camarades de voyage : ce sont des exécutants au service des institutions savantes

---

<sup>129</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 20

françaises de l'époque. Les hommes comme Bonvalot récupèrent les échantillons et les savants à Paris en font des analyses.

Tout au long de cette longue année d'expédition, Bonvalot, d'Orléans mais aussi Dedeken vont récupérer et inventorier un maximum d'échantillons aux formes diverses. Pourtant le récit ne fait que peu de mentions de ce méticuleux travail d'observateur. Exception faites pour la chasse. Cette exploration en territoires peu ou pas du tout explorés est l'occasion pour les voyageurs de croiser des espèces tout aussi inconnues. Par conséquent, la découverte ne se réduit pas au champ géographique, il ne s'agit pas seulement de remplir les taches blanches de la carte : on essaie d'assurer la connaissance des espèces qui la peuplent, et ce à tous les niveaux.

« Tout ce qui est ce qui est trace nous intéressera durant ce voyage, car nous avons des collections à recueillir, une route à trouver, et nous ferons métier de chercheurs de pistes. C'est une occupation qui passionne les plus indifférents. Rappelez-vous Robinson Crusoé apercevant l'empreinte d'un pied d'homme sur le rivage de son île »<sup>130</sup>

Le premier élément qui peut venir à l'esprit lorsqu'il est question de prélèvement fait dans une expédition comme celle-ci concerne le règne animal. Néanmoins, connaître ces animaux et en faire la description sur le terrain, comme le fait Bonvalot pendant plus d'une page à propos de l'antilope Orongos du Tibet, ne suffit pas. Chaque animal découvert et faisant l'objet d'un intérêt quelconque est inmanquablement traqué, abattu et traité de sorte qu'il puisse être transportable pour l'Europe :

« Au moment de descendre, nous nous exclamons à la vue d'une véritable nuée d'Orongos... Nous n'avons jamais vu ces antilopes, et nous nous empressons d'aller en tuer, car nous n'en possédons pas encore. Jamais on n'a vu d'animaux plus gracieux dans leur allure, portant mieux la tête, réunissant à un pareil degré l'élégance et la force ... »<sup>131</sup>

Henri d'Orléans est particulièrement prolixe dans le domaine de la chasse. Il dispose probablement d'une expérience supérieure à celle de ses compagnons, du fait de son éducation noble. En matière d'espèces abattues, on retrouve beaucoup de mammifères, au total quarante-et-une espèces, que Bonvalot divise en six catégories dans l'inventaire des échantillons récoltés. Tout d'abord, les « carnassiers » sont au nombre de seize parmi lesquels on retrouve plusieurs espèces de félins comme des chats sauvages, des loups, ou encore des ours. On pourrait y voir une indication sur le danger que représentent certaines de ces bêtes, au regard du nombre de battues. Autre catégorie, les rongeurs sont répartis en quinze espèces ; les ruminants sont pour leur part au nombre de sept, incluant des antilopes et quelques gazelles. Enfin, les explorateurs ont à leur compteur une espèce de singes, un solipède<sup>132</sup>, ainsi qu'un édenté<sup>133</sup>. Pour les mammifères, Bonvalot a noté le lieu d'abattage. Un constat ressort de cette précision : sur un total de quarante-et-une espèce, dix-sept viennent du Lob Nor – où Henri d'Orléans a mené une expédition de huit jours – et vingt-et-

---

<sup>130</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 156

<sup>131</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 203

<sup>132</sup>Animal dont le pied n'a qu'un seul doigt pourvu d'un sabot

<sup>133</sup>Les « édentés » sont un ancien groupe d'animaux qui comprenait certaines espèces comme des fourmiliers ou encore des paresseux et des pangolins.

une du Tibet, ce qui signifie que les efforts de chasse se sont concentrés sur des régions bien précises, comme le Lob Nor.

« Outre les renseignements géographiques que nous pourrions recueillir, nous aurons peut-être l'occasion d'enrichir nos collections d'histoire naturelle »<sup>134</sup>

Tout le chapitre rédigé par d'Orléans évoquant sa recherche du lac est ponctué de séances de chasse. L'autre grande catégorie animale présente dans les collections de l'expédition sont les oiseaux avec un total de cent quatre-vingt-quatre espèces différentes, là encore divisée en deux aires géographiques : quatre-vingt-treize d'entre eux viennent du Turkestan central et du Lob Nor, et les quatre-vingt-onze autres du Tibet. Beaucoup ont été pris en plusieurs exemplaires, comme c'est précisé dans le texte.

La chasse est peut-être la collecte la moins facile à réaliser, l'exercice étant bien souvent physique. Un épisode de chasse aux abords d'un étang dans la région du Lob Nor en témoigne : les compagnons traquent un groupe d'oiseaux qui fuit au moindre bruit à l'autre bout du point d'eau, obligeant les chasseurs à contourner tout le bassin pour retenter leur chance. Mais les parties de chasse les plus compliquées restent très certainement celles sur les hauts plateaux, du fait du froid et de l'altitude qui limitent énormément les capacités physiques et amènent le groupe à se perdre dans ces dédales rocheux. Pendant un certain temps, Bonvalot conseille même à ses camarades de cesser toute activité de chasse :

« Dorénavant nous serons obligés de chasser le moins possible, car rien n'est plus fatiguant que la poursuite du gibier à 4500 mètres environs. Nous sommes au début de notre exploration et personne n'a le droit de se passionner pour autre chose que la découverte de la route, personne n'a le droit de fatiguer son cheval dans un autre but... »<sup>135</sup>

Recommandation qu'il fait, suite à une frayeur survenue le jour même, lorsque les chasseurs sont partis à la poursuite de gibier et se sont largement éloignés du reste du groupe. Les malheureux n'ont réussi à revenir que grâce aux sons de coups de fusils tirés en l'air pour leur indiquer la direction à prendre. Ce n'est pas le seul épisode de frayeur lié à la chasse : antérieurement, parti seul à la poursuite d'une gazelle, d'Orléans se retrouve à escalader une plateforme et à ne plus pouvoir en descendre de peur d'en glisser. Il lui faudra l'aide de plusieurs personnes pour parvenir à remettre les pieds sur terre. Le passage dangereux du Tibet, qui est paradoxalement la zone la moins connue et sur laquelle ils sont les premiers occidentaux à mettre les pieds, correspond au moment où ils suspendent un peu la collecte. Ce qui est finalement assez compréhensible étant donné qu'ici c'est leur vie qui est, plus qu'ailleurs, mise en jeu. Ils concentrent logiquement leurs efforts sur la recherche d'une route, et ce n'est qu'à la sortie de cette *terra incognita* que Bonvalot déclare à nouveau la collecte comme étant une priorité pour l'expédition.

Une fois tuée, la bête est préparée pour ne pas s'abîmer : elle doit atteindre l'Europe en état. Encore une fois, Bonvalot donne assez peu de détail sur ce genre d'opération, exception faite pour le Yak. En effet la bête est si grosse qu'ils doivent s'y mettre à plusieurs pour la préparer, mais le plus dur reste encore de la déplacer :

---

<sup>134</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 98-99

<sup>135</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 200

« Sa dépouille est d'un poids tel qu'un chameau peut à peine la porter. Ceux qui la verront montée aux galeries du Muséum ne sauront jamais les tracas que nous a valu son transport. »<sup>136</sup> Il aura fallu huit balles tirées par d'Orléans pour l'abattre.

De manière plus générale, la préparation des animaux tués nécessite un équipement bien spécifique, que Bonvalot ne mentionne pas, mais qui en cette fin du XIXe siècle, a été presque largement normalisé par des écrits comme ceux d'Antoine d'Abbadie dans ses *Instructions pour les voyageurs d'explorations*<sup>137</sup>. Les peaux doivent être lavées et on utilise la méthode de la fumigation pour leur conservation. Les animaux les plus petits comme les oiseaux ou les petits rongeurs doivent être conservés dans des bocaux d'alcool pour éviter leur décomposition. Il faut aussi éviter que des bocaux ne soient mal fermés afin que rien ne s'évapore. Tout cela doit ensuite être correctement calé de sorte à ne pas être ballotté au rythme de la marche d'un chameau qui peine à avancer sur un terrain accidenté. Malgré cet ensemble de précautions, il est tout de même à noter qu'une grande partie de ce que les explorateurs de l'époque rapportent en Europe n'est pas toujours en état d'être étudiée.

A noter aussi que nombre de tentatives de chasse n'aboutissent pas : l'animal est trop loin, ou trop compliqué à toucher car trop vif, trop alerte... C'est notamment le cas des singes que l'on trouve surtout dans la partie la plus orientale du Tibet en descendant sur le Yunnan, où les forêts sont denses. Bonvalot n'en a rapporté qu'un spécimen : il se justifie en expliquant l'aisance avec lesquels ces animaux se meuvent d'un arbre à l'autre, ne laissant au chasseur qu'une trop petite fenêtre de tir. Est aussi mentionnée la présence de tigres ayant décimé des troupeaux d'éleveurs dans le Lob Nor et dont d'Orléans se réjouit d'avance de la battue que cela donnera. Malheureusement pour lui ils ne verront pas l'ombre du félin.

Ces échecs dans la chasse encouragent parfois les transactions avec les locaux. Par exemple, dans le cas des chameaux sauvages localisés par le prince assez loin du Lob Nor et de son campement, on observe une négociation ayant donné lieu à une commande auprès des chasseurs de la région pour que ceux-ci lui ramènent une ou plusieurs peaux de cet animal :

« Dans quelque but que ce soit, des voyageurs ne viennent pas au Lob Nor sans demander des chameaux sauvages. Un des chasseurs présents a été pourvoyeur de Prjevalsky. Le tarif est fait : c'est soixante roubles, plus un objet européen, la peau intacte. Nous sommes pressés, les chameaux sauvages vivent loin vers l'est, et quinze jours sont un bien petit délai ; nous promettons soixante-dix roubles par peau et nous engageons à donner une récompense aux chasseurs même s'ils n'en tuent pas. »<sup>138</sup>

Les animaux ne sont néanmoins pas les seuls à faire partie des objectifs de prélèvements de l'expédition. En effet, toujours à la fin de l'ouvrage, dans la liste des collections, il faut mentionner une section géologie comprenant plus de quatre-vingts variétés de spécimens récupérés tout au long du trajet, tous classés en fonction de leur origine géographique et par leur nature : calcaire, granulite, schiste ... Idem pour ce qui concerne les végétaux, autre grande source de prélèvement au cours du

---

<sup>136</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 238

<sup>137</sup>Abbadie, Antoine d', *Instructions pour les voyages d'exploration* / par M. A. d'Abbadie, 1867

<sup>138</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 106

voyage avec un total de 455 spécimens, dans un système de classement similaire au reste des collections.

Il est remarquable que les minéraux et les végétaux ne représentent pas de réels problèmes à être prélevés, ni à être conservés et déplacés : ils sont rarement volumineux, et les végétaux sont consignés dans des herbiers, ou il faut tout de même veiller à ce que l'humidité ne s'y infiltre pas. Les collections animales supposent une attention bien plus grande : il faut à tout prix éviter le pourrissement des tissus qui advient assez vite, bien que l'expédition n'ait pas lieu dans un climat chaud – on pense par exemple aux expéditions malgaches d'Alfred Grandidier qui doit composer ses collections avec un climat chaud et humide, là où nos voyageurs sont plus généralement dans des climats plus froids et secs, particulièrement sur le toit du monde voire dans le Xinjiang où règne un climat continental pas particulièrement réputé pour son humidité. Le quotidien se constitue plus généralement de journées plutôt chaudes et de nuits faisant tomber le mercure bien en dessous de la barre du zéro. La présence de la pluie étant, et ce même dans le récit de Bonvalot, assez rare voire anecdotique.

Il faut mentionner qu'à aucun moment du récit Bonvalot, ne fait la moindre allusion à la récolte des collections végétales et minérales. Peut-être considère-t-il la chose trop rébarbative, trop quotidienne et que cela alourdirait son récit. Il y a bien des instants où il parle des échantillons, mais à chaque fois il ne précise en rien leur nature. Pas la moindre mention de ramassage de fleurs. Seuls les animaux, certainement parce qu'il y a le processus de chasse en amont et qu'il est plus palpitant de conter une traque qu'une cueillette de petites plantes.

Un dernier type de collection mentionné dans l'ouvrage, et concerne des pièces de collection d'ordre ethnographique. Ce sont des objets de collecte au même titre que ceux de l'histoire naturelle, plus récents dans l'esprit des voyageurs naturalistes, mais à l'importance grandissante. Tout au long de leur voyage, Bonvalot, d'Orléans, Dedeken et les autres vont faire la rencontre de peuples d'origines différentes avec leurs infrastructures, vêtements et coutumes par exemple. Le récit de Bonvalot donne un aperçu de la rencontre et des échanges verbaux qui s'opèrent, souvent accompagnés d'une description physique, avec une constante mise en avant des concepts liés à la race notamment théorisés par des hommes comme Arthur Gobineau.

« En me promenant dans les roselières à la recherche de petits oiseaux pour notre collection d'histoire naturelle, je heurte du pied la partie supérieure d'une tête d'homme. Ce crâne est blanc, est nettoyé mieux que ne l'aurait fait le plus habile garçon d'amphithéâtre. Je l'examine, il ressemble à s'y méprendre à des crânes de Kirghiz que j'ai tenu à la main dans le Turkestan : même aplatissement de la région occipitale, même largeur de face, mêmes arcades sourcilières proéminentes, mêmes pommettes saillantes ; pourtant le front, également fuyant, me semble moins développé, plus bas. On peut conclure que cette tête à appartenu à un homme qui ne possédait pas une intelligence extraordinaire... »<sup>139</sup>

Le récit est parsemé de ce genre d'analyse, le terme « race » est omniprésent. Mais plus encore que la description physique des personnes rencontrées, il y a celui de leur mode de vie. Là encore sans réelle rigueur scientifique, mais témoignant d'un

---

<sup>139</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 29-30

intérêt certain pour ces cultures lointaines, d'Orléans, dans le chapitre qu'il rédige, explique son entretien avec le chef d'un village du Lob Nor. Il questionne sur un ensemble de sujets divers, liés à leur mode de vie. On peut d'ailleurs imaginer qu'une bonne partie des rencontres avec les locaux se déroule ainsi, puisque presque systématiquement ils sont invités à se rendre dans la demeure du chef de la localité.



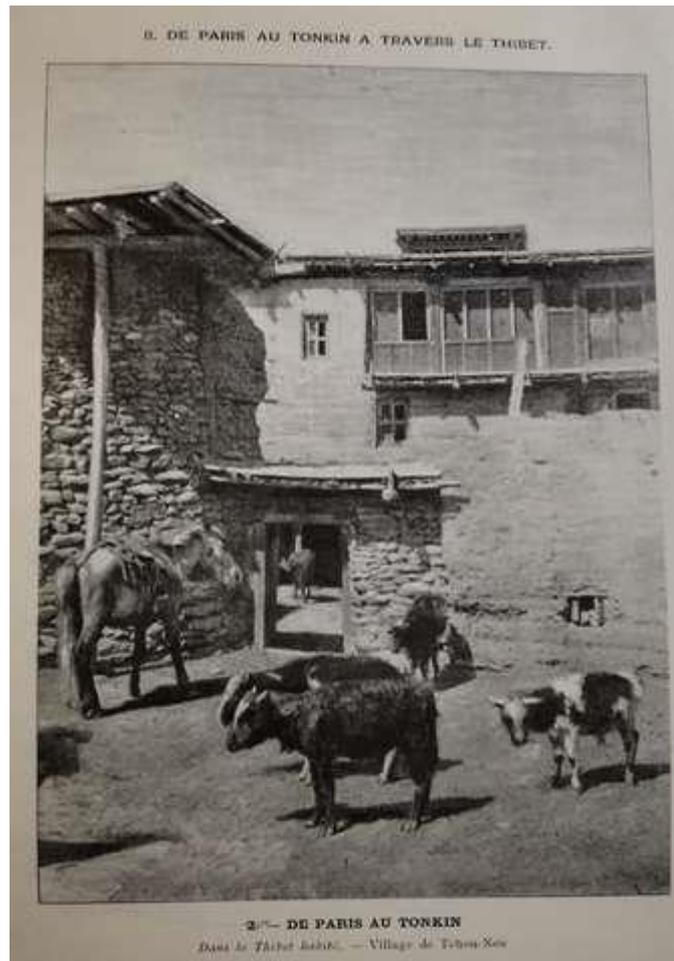
16. Photographie d'un groupe de tibétaines et leurs enfants<sup>140</sup>

Ces descriptions écrites sont par ailleurs complétées par les photos prises par d'Orléans. Les photos de la caravane sont loin de faire la majorité des clichés pris par le prince. En effet, parmi les photographies que l'on retrouve le plus, il y a celles des autochtones des différentes régions, que l'on fait poser et qui donnent parfois des situations cocasses d'une première rencontre entre des hommes et leurs représentations photographiques, racontées par Bonvalot souvent avec un ton amusé.

Les images prises par les européens se focalisent aussi sur la vie quotidienne des locaux, avec la représentation de certaines de leurs activités mais aussi de leurs habitats. En effet, les photographies représentant des tentes, des huttes, des monastères, sont assez nombreuses et permettent de donner à voir, de façon concrète, de quoi il retourne réellement.

---

<sup>140</sup>Orléans Henri, *Voyages en Asie et à Madagascar par le prince Henri d'Orléans. Album Pittoresque*, Paris, L. Boulanger, 1894.



17. Photographie d'une habitation au Tibet<sup>141</sup>

Mais surtout, et dans le cadre de notre sous partie dédiée à la question des collections et de leurs récoltes, les membres de l'équipe vont aussi ramener de leur périple tout un ensemble d'objets ethnographiques ayant rapport avec la vie des habitants dont ils croisent la route, en particulier des costumes, mais aussi des instruments de musique ou encore des armes, le tout classé selon leurs origines géographiques, ainsi on retrouve par exemple dans la catégorie des costumes du Tibet : « Costumes de femmes riches »<sup>142</sup>. Au total, on retrouve une petite centaine d'objets, cent-deux précisément.

Ils sont bien souvent l'objet d'acquisitions faites par les voyageurs, même de cadeaux faits par des chefs soucieux de laisser un bon souvenir à ces voyageurs. Parfois, ils sont tout simplement chapardés par les voyageurs. Citons par exemple le moment où Bonvalot arrive face à un Obos, une borne à valeur religieuse dans la religion bouddhiste, et qu'il tente, sans y parvenir d'en arracher une pierre, accusant, avec un certain humour, l'esprit de la montagne de l'avoir empêché de commettre son méfait. Il y a aussi d'Orléans, qui en visitant une hutte supposée abandonnée subtilise quelques objets qu'il glisse dans son sac<sup>143</sup>. Parfois, les échanges se font dans des circonstances plus inattendues, comme un échange de dessin entre un

<sup>141</sup>Orléans Henri, *Voyages en Asie et à Madagascar par le prince Henri d'Orléans. Album Pittoresque*, Paris, L Boulanger, 1894.

<sup>142</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachettes, 1891, p. 497

<sup>143</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 124

tibétain et Bonvalot. Les deux hommes se rencontrent lors d'une promenade de l'explorateur qui voit cet homme en train de dessiner, les deux échangent, discutent, et Bonvalot prend de quoi dessiner à son tour, les deux hommes finissant par échanger leurs productions<sup>144</sup>.

En somme, on le voit, les moyens pour faire grandir les collections d'objets sont multiples et de plusieurs natures. Ces échantillons divers, nombreux et parfois particulièrement encombrants, sont très précieux pour les voyageurs et doivent arriver intacts en Europe pour y être étudiés voire exposés, c'est pourquoi il y a parfois quelques épisodes de tensions. Notamment lorsqu'ils entrent dans de nouveaux villages et que les indigènes, poussés par la curiosité, affluent autour d'eux et tentent de les approcher, de regarder qui ils sont, les plus téméraires allant jusqu'à fouiller dans les affaires des voyageurs. La plupart du temps, les membres de la caravane se contentent de les repousser, mais certaines fois cela ne suffit pas et Bonvalot doit tirer un coup de fusil en l'air pour les tenir en respect. Il y a même un moment où la chose tourne à la rixe lorsqu'un chef de village, dans la région de l'est tibétain, proche de la frontière avec le Yunnan, s'en prend à une peau de Yak, peut-être même celle qui a valu tant de mal aux voyageurs pour la transporter, et que face aux objections des voyageurs l'homme se montre violent et fait dégénérer la situation. Les autorités chinoises du village, bien qu'arrivant après la bataille, doivent calmer tout le monde du mieux qu'ils le peuvent.

« Or, je venais d'entrer sous notre tente lorsque des cris d'émeute retentissent. Henri d'Orléans m'appelle ; je sors et je vois une mêlée, des gens qui se battent, un homme ensanglanté que Rachmed tient sous le genou, d'autres, le sabre à la main, où lançant des pierres. Akoun et Abdoullah tirent quelques coups de revolver en l'air, et le vide se fait autour de nous. Nous gardons par devers nous deux ou trois de ces individus, et surtout le mieux rossé, qui est un chef et l'auteur de toute cette bagarre. Il s'était, paraît-il obstiné à vouloir manier la peau du yak sauvage. Rachmed l'avait prié de s'écarter, et comme ce curieux était un chef entouré d'une partie des gens de sa tribu, il avait refusé de faire un pas en arrière, il avait même saisi la peau. Rachmed l'avait alors repoussé, le chef avait sans hésiter tiré son sabre ainsi que ses voisins, et cela avait provoqué immédiatement une sortie de nos troupes, dressées admirablement à ce genre d'exercices. D'abord Rachmed avait appliqué un coup de crosse de revolver sur la tête de l'insolent, et comme ses compagnons lançait des pierres, il l'avait terrassé sans perdre une minute, et il le rossait au moment où je suis sorti, tandis que mes compagnons tenaient les autres à distance, les repoussant à coup de bâton et de crosse. Nous finissons par éloigner les assaillants et nous les faisons prévenir par notre lama que s'ils recommencent nous tirerons droit sur eux. »<sup>145</sup>

L'enjeu qui entoure ces collections est donc majeure pour les membres de l'expédition, puisqu'il représente en partie ce pour quoi ils ont traversé l'intégralité du continent eurasiatique. L'expédition est à visée scientifique, elle doit permettre à l'Europe, et surtout ici à la France, d'avoir plus de connaissances sur cette région inconnue du monde. C'est pourquoi les questions tournant autour de l'acheminement de ces collections est tout aussi important que leur récolte.

---

<sup>144</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 389

<sup>145</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 431-432

Aux vues de la densité des collections qui s'accumulent au fil du voyage, on peut imaginer les difficultés pour l'acheminement depuis leur lieu d'origine jusqu'à Paris. En réalité, Bonvalot n'a pas accumulé et déménagé une année de collection en une seule fois. En effet, plusieurs envois ont été faits de façon régulière au cours du voyage. Le tout premier envoi a été effectué alors que les voyageurs étaient en pause à Tcharkalik. Depuis Djarkent, ils sont accompagnés par trois russes qui avaient mis comme condition à leur voyage de ne pas dépasser la région du Lob Nor, après quoi ils rentreraient chez eux. Bonvalot profite du retour de ces trois hommes pour leur confier les collections accumulées jusqu'alors. Ils sont donc chargés de les acheminer jusqu'à Kouldja, où les objets doivent être confiées au consul de la ville ayant reçu une lettre de Bonvalot le chargeant de tout expédier direction Paris. Ils embarquent aussi avec eux tout un ensemble de correspondances destinées à la France, et Bonvalot espère que ces dernières mettront environ trois mois pour atteindre la capitale. On peut supposer que pour les collections, moins pratiques, le temps de transit soit peut-être plus long, mais Bonvalot ne détaille pas la durée exacte du trajet de retour. Ce qui est sûr, c'est que ces collections feront un voyage vers l'Europe par la voie continentale, d'abord à dos de chameaux ou d'ânes, depuis Tcharkalik jusqu'à Kouldja, puis ensuite par voie ferroviaire jusqu'à leur terminus.

L'idée de faire un premier envoi de collections au départ de Tcharkalik est finalement assez logique, le Lob Nor ayant été un gros pourvoyeur en matière de collections, notamment en ce qui concerne les animaux. La moitié d'entre eux vient de cette région. Par conséquent ils n'auront à aucun moment été un poids pour les voyageurs puisqu'à peine chassés et préparés, ils partent pour l'Europe. En outre, après Tcharkalik, l'étape suivante correspond au plateau tibétain, donc il est finalement assez judicieux de se délaisser d'un maximum de charge avant d'entamer les ascensions.

Tcharkalik n'est néanmoins pas le seul endroit à partir duquel ces voyageurs vont faire partir leurs envois. Au milieu du plateau tibétain, un groupe de Lobis, habitants du Lob Nor qui les accompagnaient pendant un temps, rentrent chez eux. Au moment de partir, Bonvalot leur confie tout un ensemble de lettres toujours à destination de l'Europe. Des lettres qui feront probablement le même voyage que les précédentes à partir de Tcharkalik.

Le deuxième gros envoi comporte des collections pour les musées, et a lieu à Tat sien Lou, où les voyageurs sont restés plus d'un mois avec les pères jésuites. Ils arrivent donc avec toutes les collections accumulées au Tibet. Tat sien Lou a aussi été un lieu où ils ont pu considérablement augmenter leurs collections grâce à l'aide des pères qui connaissaient bien la région et ont pu les aider à acheter plusieurs objets. En outre, cette ville, comme Tcharkalik, est une étape importante car elle marque la fin du Tibet et le début du Yunnan, l'arrivée au Tonkin : en somme, il s'agit de la dernière étape de leur voyage. Lorsqu'ils arrivent sur place, ils logent chez les pères ayant accueilli Mr Pratt, un naturaliste anglais en voyage avec lequel Bonvalot, d'Orléans et Dedeken échangent longuement. Mr Pratt part bien avant nos voyageurs et se propose d'acheminer les collections jusqu'au premier consulat français, qui se chargera par la suite de les envoyer direction la France, par voie maritime. Bonvalot ne tarit pas d'éloges et de remerciements vis à vis de ce Mr Pratt, puisque pour les collections qui doivent se rendre au muséum, il pousse son travail plus loin pour s'assurer de leur bon acheminement. En effet, il fera au total un mois de voyage avec ces collections qui ne sont pas à lui, d'abord à dos d'hommes et

d'ânes, puis il loue une jonque pour descendre le Yang-Tsé-kiang jusqu'à Chang-Hai<sup>146</sup>. Au consulat, il rencontre quelques difficultés avec le consul, il finit donc par passer par l'intermédiaire du procureur des missions étrangères, qui prend le relais et les fait charger à bord d'un cargo direction la France.<sup>147</sup>

Ainsi un mois plus tard, Bonvalot et son équipe peuvent poursuivre leur route au départ de Tat-sien-lou en direction du Tonkin, allégés de tout ce qu'ils avaient accumulés depuis plusieurs longs mois de marche. La dernière partie des collections dont ils s'occuperont sera acheminée à la métropole par un paquebot au départ du Tonkin jusqu'à Marseille, puis en train jusqu'à Paris

Finalement, l'ensemble des collections a été amené en trois fois, évitant d'allonger la caravane, et permettant aux voyageurs de se déplacer plus facilement. On voit là encore leur dépendance vis à vis d'interlocuteurs locaux que sont les russes et leur administration pour le premier envoi, ou la personne plus incongrue de Mr Pratt. La mission dépend finalement aussi beaucoup d'éléments extérieurs à l'expédition.

---

<sup>146</sup>Shanghai

<sup>147</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 484

## **PARTIE 3 : COMPRENDRE L'EXPEDITION DE PARIS AU TONKIN A TRAVERS LA PERCEPTION DES VOYAGEURS**

---

### **CHAPITRE I : LA PERCEPTION DU PAYSAGE, DE L'INCONNU GEOGRAPHIQUE**

---

Après s'être penché sur des aspects très matériels de cette grande expédition centre asiatique, il est à présent question de s'intéresser à quelques domaines moins tangibles, comme les notions de perception et de ressenti, qui sont tout aussi représentatifs d'un contexte, d'un mouvement de pensée dont Gabriel Bonvalot se retrouve le représentant. Concernant la question de la perception du paysage, Bonvalot, comme d'Orléans et bien d'autres voyageurs de cette époque, ont baigné via leurs études, éducation, lectures, expériences, dans un contexte qu'ils retranscrivent dans leurs écrits. Ainsi, par sa description du paysage, Bonvalot nous montre un aperçu de l'interprétation d'un homme de cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Comme un hublot par lequel il serait possible d'entrevoir et de deviner la forme d'un courant plus imposant qui irriguerait la pensée des savants de l'époque. Précisons tout de même qu'il ne s'agit pas là non plus d'accuser un déterminisme et un conformisme qui ne laisserait aucune place à l'individualité, à la particularité et à l'exception, bien au contraire. Il s'agirait plutôt un socle commun, d'un contexte de pensées, d'idées, faisant office de mouvement de fonds agissant en arrière-plan.

Gabriel Bonvalot ne semble pas particulièrement manifester la volonté d'être en opposition avec son époque, bien au contraire : c'est un homme de son temps, conscient par bien des aspects du monde moderne dans lequel il évolue et dont il transporte une palette d'idées dans un ensemble de territoires qui n'y sont pas soumis. A chaque fois qu'il y fait référence, c'est pour dépendre à quel point ce qu'il découvre n'y est pas conforme. C'est notamment le cas lors de la description des us et coutumes des indigènes qu'il rencontre – nous y reviendrons dans une autre sous partie.

En effet, il est ici question de traiter de la problématique du paysage, de la façon dont Bonvalot le perçoit, ce qu'il évoque chez lui. Plusieurs fois nous avons mentionné le fait que l'homme était assez avare en matière de détails sur des points comme le matériel emporté ou le travail de ses coéquipiers, des aspects qu'il réduit volontairement de peur d'alourdir le récit, nous dit-il régulièrement via des adresses directes au lecteur. Il y a en revanche un point sur lequel notre voyageur est assez prolixe, c'est la description du paysage qui défile devant ses yeux. Chaque arrivée dans un nouveau lieu fait l'objet de quelques lignes permettant au lecteur de se figurer l'espace dans lequel évoluent les explorateurs. Ces descriptions sont la plupart du temps faites dans un style très sobre, l'auteur ne laissant que très peu de place à tout ce qui est ressenti personnel, pour ne décrire que très factuellement ce qu'il voit, sans avoir particulièrement recours à quelques emphases par crainte une fois encore d'alourdir la lecture, comme il le dit très clairement après s'être laissé

aller à une petite digression sur son ressenti personnel relatif à une soirée particulièrement calme. Il clôtura rapidement ce passage par :

« Je m'aperçois que je me laisse aller à des digressions qui grossiront inutilement le récit. Remettons-nous en route. »<sup>148</sup>

Le fait qu'il aille la plupart du temps droit au but concorde finalement assez bien avec son caractère. En effet, dans l'ouvrage pseudo-biographique qui est fait de lui : *Un grand explorateur français, Gabriel Bonvalot*<sup>149</sup>, il nous est dépeint, de façon assez hagiographique, comme un homme qui n'aime pas tellement les longues discussions qui s'enlisent, donc plutôt un homme d'action. Le portrait est confirmé par plusieurs de ses actions au cours du récit, notamment son impatience parfois changée en colère lors des négociations avec les autorités tibétaines et chinoises. Il refuse par exemple de traiter avec certaines personnes qu'il ne juge pas assez gradées et qui donc vont devoir en référer à leurs supérieurs, allongeant encore et toujours les temps d'arrêts. Il avoue même parfois manquer de politesse volontairement pour couper court aux palabres. Le meilleur exemple restant certainement le moment où visiblement à bout de nerf, il quitte la tente d'un ambassadeur chinois exaspéré d'être à nouveau bloqué par des négociations interminables selon lui, le fonctionnaire lui demandant de bien vouloir méditer la possibilité de faire demi-tour. Bonvalot lui répond en tournant le dos et lâchant un désobligeant : « Mais oui mon vieux »<sup>150</sup>. Par conséquent, le style d'écriture très direct semble assez bien correspondre à sa personnalité. Nous pouvons citer un autre passage qui illustre assez bien cette idée :

« L'horizon étant plus net, grâce à la brise, l'espace grandit vers l'ouest et se développe si loin que la rivière ne se voit plus que comme un fil, et qu'elle finit par se perdre dans un infini uniforme. Voilà de nouveau la sensation du désert que nous autres nomades aimons. Pourquoi ? Ce serait peut-être le moment d'analyser ce sentiment. Malheureusement la psychologie n'est pas mon fort. Au reste, à quoi bon tenter en quelque sorte la vivisection de nos volitions et des mouvements de notre âme ? Cela nous empêchera-t-il de vouloir à tort et à travers, et de rêver désagréablement ? Ne vaut-il pas mieux agir que contempler à la loupe ses émotions ? »<sup>151</sup>

Un style qui d'ailleurs contraste énormément avec celui d'Henri d'Orléans, qui s'est vu confier la rédaction d'un chapitre et dont le style diffère radicalement de son compagnon de voyage. En effet, le chapitre sur l'exploration du Lob Nor est nettement plus littéraire, les phrases y sont plus longues, l'utilisation de figures de styles plus récurrente, l'ensemble est plus imagé et fluide à la lecture.

Ces descriptions que l'on retrouve dans la retranscription des paysages par Bonvalot peuvent aussi être interprétées par le prisme d'une écriture qui se veut savante, scientifique et donc contrainte à une forme de rationalité qui exclut tout sentiment. Il ne s'agit pas là d'un livre de science mais bien d'un récit de voyage, on peut trouver un sous-texte scientifique puisqu'il s'agit de faire connaître à l'Occident cette région reculée de l'Asie, d'en ramener des échantillons pour que les

---

<sup>148</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 43

<sup>149</sup>Jouneau Gabriel, Berger Paul, *Un grand explorateur, Gabriel Bonvalot*, Paris, Les publications coloniales, 1939.

<sup>150</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 313

<sup>151</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 38-39

savants puissent en faire l'analyse scientifique. Il s'agit d'ailleurs de quelque chose de commun pour l'époque puisqu'en cette fin du XIX siècle, et depuis au moins la seconde moitié du XVIIIe, la quasi-totalité des expéditions d'explorations ont un volet scientifique affirmé.

Pourtant, il y a bien quelques fois où Gabriel Bonvalot se laisse aller à la contemplation. La démarche est presque systématiquement tournée vers la notion d'aventure, mais surtout sur les paysages, la nature de manière générale. C'est elle qui lui inspire ces quelques digressions et l'éloigne de ses habituelles descriptions terre à terre. Une nature face à laquelle il prend une position très humble, chose qu'il ne fait pas du tout lorsqu'il est question des choses nées de la main de l'homme par exemple.

« L'horizon étant plus net, grâce à la brise, l'espace grandit vers l'ouest et se développe si loin que la rivière ne se voit plus que comme un fil, et qu'elle finit par se perdre dans un infini uniforme. Voilà de nouveau la sensation du désert que nous autres nomades aimons... le désert est un séjour captivant pour celui qui a vécu dans les grandes villes et qui a été agacé par les mesquines tracasseries de la civilisation. La solitude est un véritable baume qui cicatrise les nombreuses égratignures que vous ont faites les circonstances de la vie ; sa monotonie est un calmant pour les nerfs trop sensible à force d'avoir trop vibré ; son air pur vous est un bain, une douche et un massage, au moral, qui vous enlève de la tête les idées mesquines, la poussière de bêtise humaine que déjà l'on tenait pour un ingrédient nécessaire ; grâce au désert on pense longuement et peut-être conclue-t-on mieux... Enfin, le désert est grand comme un élément, comme la mer dont il a les tempêtes, qui montrent à l'homme qu'il n'est qu'une plume, un brin de rien. Il a bien le défaut de manquer parfois d'eau, et même de tout. Cela est encore une considération importante, car vous apprenez de la sorte à apprécier la valeur des choses nécessaires à la vie, vous augmentez le nombre de vos satisfactions, de vos jouissances une fois que vous êtes rentré dans les pays civilisés. Allez au désert cher lecteur et vous ne le regretterez pas. »<sup>152</sup>

Ou encore :

« La nature ne permet pas à l'homme d'échapper aux lois qu'elle a établies, et les grands efforts pour se regimber contre cette nécessité ne font rien du tout. Vous savez la distance immense qui nous sépare du soleil, vous savez les quelques kilomètres où s'élèvent les aéronautes les plus hardis. Comparez la hauteur à laquelle ils peuvent atteindre à la hauteur du soleil et vous vous ferez à peu près une idée de ce que peut notre génie contre les lois de la nature. »<sup>153</sup>

En clair, selon Bonvalot, l'homme n'est rien face à la nature. Ce constat le saisit dans un contexte de découvertes d'immenses espaces inconnus ou la caravane qu'il dirige n'est rien, la trace de l'homme est quasi inexistante, il ne croise presque aucune ville, seulement des villages, et encore, le plateau tibétain les isole pendant un mois de toute présence humaine.

Les deux précédentes citations transcrivent une véritable vision romantique de la nature. Courant artistique occidental initié à la fin du XVIIIe siècle avec des

---

<sup>152</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 28-39

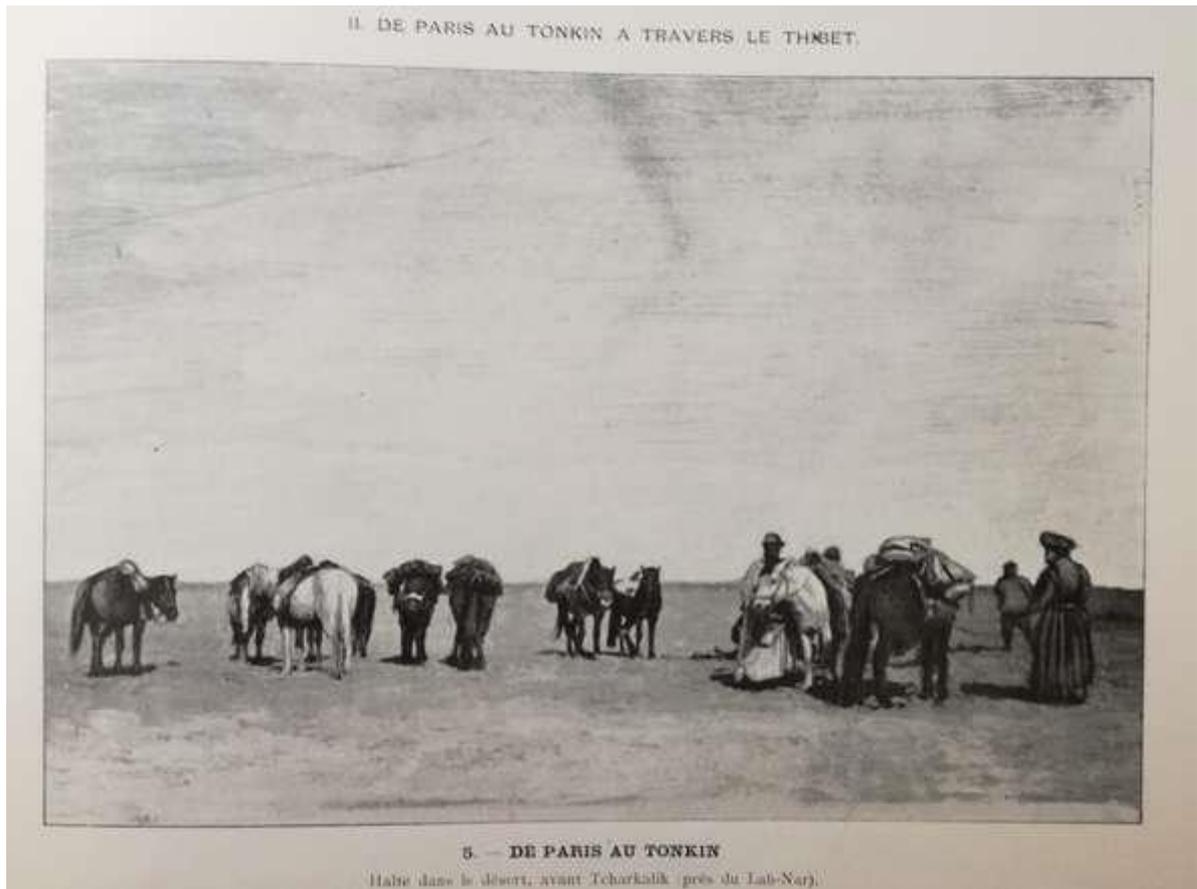
<sup>153</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 374

courants comme le *Sturm und drang* allemand, et qui éclate dans au cours du XIXe, est l'un des courant les plus importants du siècle et met très souvent la nature au cœur des créations littéraires, picturales, musicales... Une thématique d'autant plus mise en avant que nous sommes dans le siècle qui voit une accélération des progrès techniques : industrialisation et mécanisation se développent et dans l'esprit des romantiques éloignent l'homme de la nature, qui est donc souvent dépeinte en négatif par rapport à ce que l'homme peut produire. Les romantiques ont tendance à dépeindre des paysages vierges, dénudés de toute activité humaine. Chose qui est parfaitement mise en avant par Bonvalot dans ses nombreuses oppositions entre les vastes terres de l'Asie centrale et les grandes villes européennes. La nature est dépeinte comme un produit brut, non policé. Elle fait en quelque sorte office de refuge face à l'homme.

On retrouve aussi beaucoup dans le romantisme la figure de la nature qui, en contre point de la notion de refuge, peut aussi s'avérer destructrice, chose là encore visible dans le récit de Gabriel Bonvalot lorsqu'à plusieurs reprises la caravane est prise dans des tempêtes de neige sur le toit du monde. En cette fin de XIXe siècle, il y a tout de même quelques décennies que le romantisme n'est plus le courant en vogue. En effet, on le situe généralement entre le début du XIXe siècle et les années 1850, or les descriptions de Bonvalot ont lieu quarante ans après. Pourtant, il semble que ces codes aient suffisamment imbibé les esprits des hommes du XIXe siècles pour que quelques décennies plus tard, la nature centre asiatique peinte par Bonvalot en soit, peut-être involontairement, complètement imprégnée.

Mais alors, que sont ces paysages face auxquels notre voyageur reste en contemplation au point qu'ils lui inspirent quelques élans littéraires ?

Sans pour autant faire le détail de chacune des provinces, nous pouvons tirer les grandes tendances, aidés des descriptions de Bonvalot mais aussi des photographies faites par le jeune prince Henri d'Orléans. Rappelons que selon Bonvalot, le voyage commence vraiment à partir du moment où ils entrent dans la province chinoise du Xinjiang, cette première portion de voyage qui les conduit alors jusqu'au nord du vaste plateau tibétain, dans la ville de Tcharkalik. Il s'agit donc globalement d'un paysage assez typique de l'Asie centrale, de grandes plaines presque désertiques finalement assez arides et qui s'étendent à perte de vue, se résumant en un terme : la steppe.



18. Photographie prise quelques kilomètres avant Tchakarlik, et qui témoigne de l'aspect aride, voir désertique du paysage, et pour cause, ils sont ici aux abords du désert du Tklamakan.<sup>154</sup>

Ce paysage domine, avec des variantes, une grande partie de l'Asie centrale. Cette partie des steppes traversée par l'expédition est particulièrement désertique car plus au sud que celles de la Mongolie, mais surtout encerclée à l'est par le désert de Gobie, et à l'ouest par celui du Taklamakan. Le sud vient buter contre les contreforts tibétains que les voyageurs longent par sa frontière Orientale, puisque le Lob-Nor en est le voisin à l'est. Un désert particulièrement extrême, et qui sera la hantise de nombreuses expéditions, notamment les missions archéologiques lancées à partir de la fin du XIXe siècle et qui se poursuivront pendant la première moitié du XXe siècle, avec des noms comme Aurel Stein, Paul Pelliot, Albert Von Lecoq, ou encore Sven Hedin. Le sud du Taklamakan correspond à l'un des tracés de l'ancienne route de la soie et comporte les vestiges d'anciennes villes caravanières tombées en désuétude au fil du temps puis complètement englouties par le désert<sup>155</sup>.

<sup>154</sup>Orléans Henri, *Voyages en Asie et à Madagascar par le prince Henri d'Orléans. Album Pittoresque*, Paris, L Boulanger, 1894.

<sup>155</sup>Hopkirk, Peter, *Bouddhas et rôdeurs sur la route de la soie*, Paris, Arthaud, 1981.

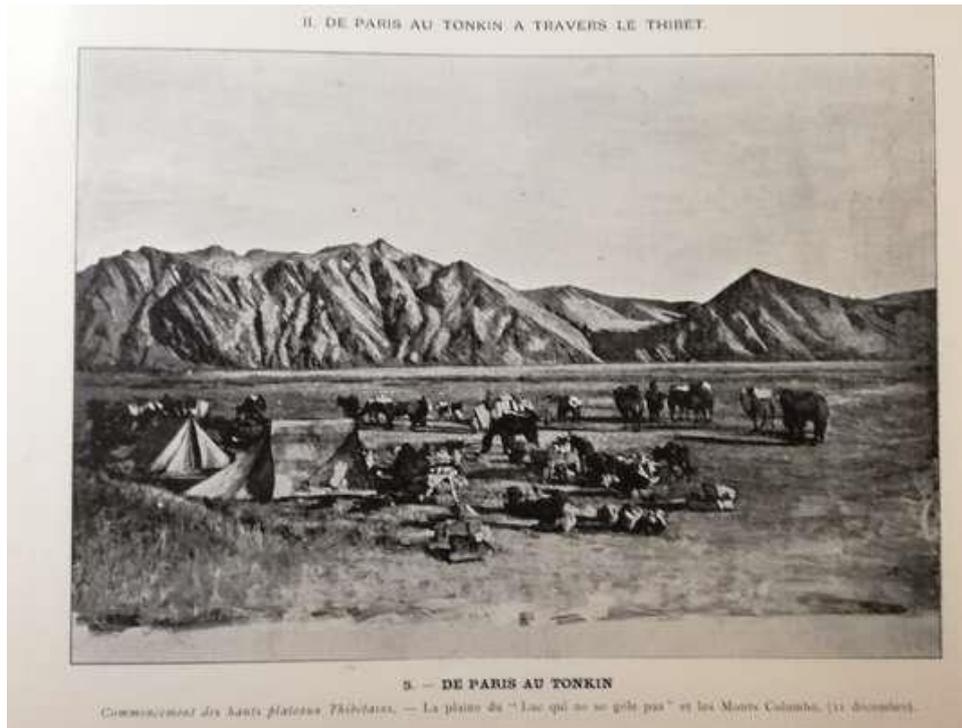


19. Carte représentant le désert du Taklamakan, à son extrême est, on y voit la région du Lop Nor (ici noté Lop Nur) proche de laquelle les voyageurs passent avant d'entamer la traversée du Tibet.<sup>156</sup>

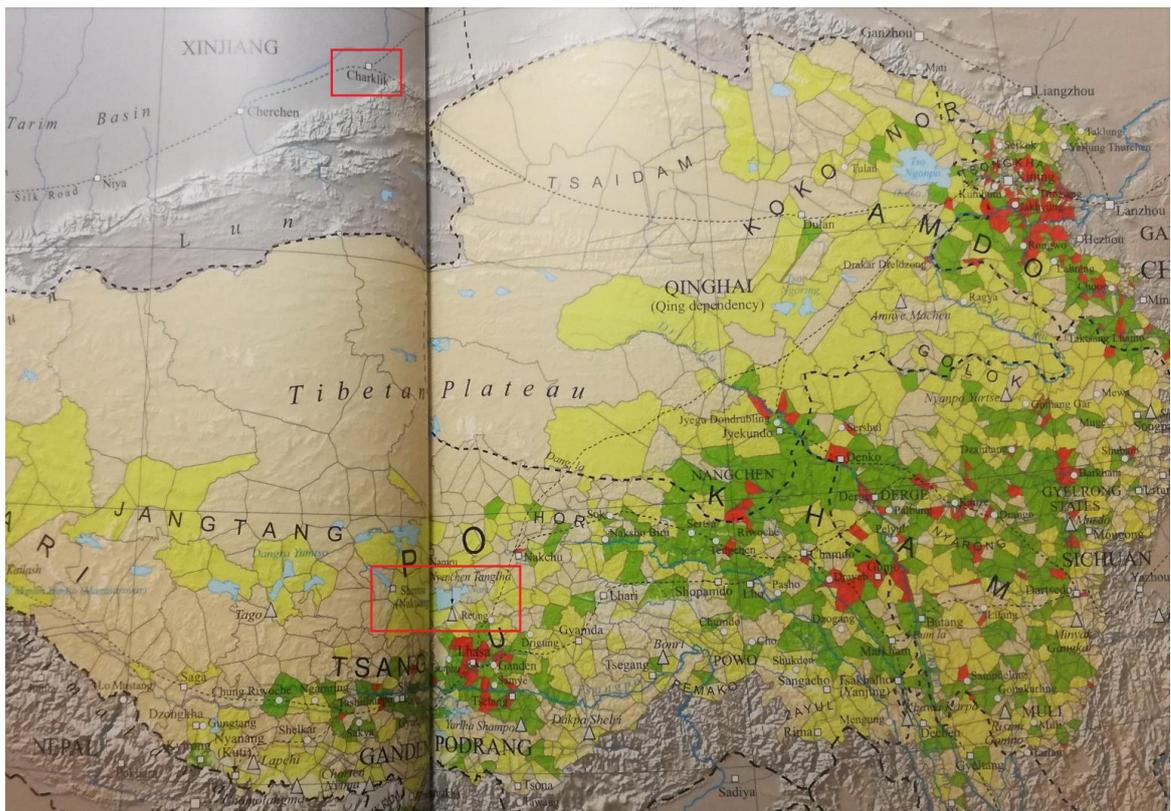
Bien qu'évoluant plutôt vers l'extérieur du désert, on comprend alors mieux l'aridité décrite à plusieurs reprises par Bonvalot. Cela est particulièrement vérifiable lorsque dans la première partie du récit, le campement est fait au niveau des oasis, et que parfois les voyageurs sont contraints de devoir creuser pour trouver suffisamment d'eau pour eux et les animaux. Mentionnons tout de même qu'il y a malgré-tout des zones de cette première étape qui échappent à cette vision de désert. On pense par exemple aux contours de la région du Lob Nor apparemment si giboyeux et marécageux, ou encore aux alentours du fleuve Tarim, qui font d'ailleurs souvent l'objet d'arrêts pour la nuit. En plus, il y a aussi ce que Bonvalot appelle les Monts Célestes, que l'on connaît plus couramment sous le nom de massif du Tien Shan : ils ressemblent plus à un paysage montagneux, avec ses vallées et ses forêts.

Mais cela ne concerne néanmoins qu'une petite partie du trajet, et la grosse majorité reste la steppe. Concernant la seconde grande partie du voyage qui conduit notre mission de Tcharkalik jusqu'à Batang, l'intégralité se passe sur le plateau Tibétain, donc dans un paysage de haute montagne. Précisons que le plateau tibétain n'est pas une immensité uniforme, qu'il a ses particularités selon ses régions, mais retenons que nos voyageurs évoluent dans une mer de montagnes, de vallées, de cols balayés par les vents, de sommets, de neige... Des zones trop hautes en altitude pour qu'il y pousse de la végétation, donc là encore particulièrement arides.

<sup>156</sup>Encyclopédie Larousse



20. Photographie par Henri d'Orléans du plateau tibétain et de son désert.<sup>157</sup>



21. Carte représentant la densité de monastères au Tibet, le carré rouge en haut correspond à la ville de Tcharkalik ici noté Charklik, et le carré en bas représente le lac Namtso, soit environ le lieu où nos hommes commencent à recroiser d'autres êtres humains. Cette carte illustre particulièrement le vide démographique que représente le plateau du Tibet.<sup>158</sup>

<sup>157</sup>Orléans Henri, *Voyages en Asie et à Madagascar par le prince Henri d'Orléans. Album Pittoresque*, Paris, L Boulanger, 1894.

<sup>158</sup>Ryavec Karl E., *A historical atlas of Tibet*, Chicago, University of Chicago press, 2015.

« Le 24 novembre nous allons camper non loin du Tach Davane. La montagne devient déserte à mesure qu'on avance. Elle est dénudée, de tous côtés, des crêtes effilées percent la poussière et le sable. Le mal des montagnes continue à sévir ; cela ne laisse pas d'être inquiétant et il serait bon d'avoir franchi le Tach Davane ou « passe des Pierres », qu'on nous affirme être plus difficile que la « Passe du Sable ». »<sup>159</sup>

Enfin, en dernier lieu, il y a la portion de voyage qui les conduit de Batang, soit la sortie du Tibet, jusqu'au Tonkin, et qui voit donc leur descente très progressive du plateau, puisque la région du Yunnan dans laquelle ils entrent est elle aussi montagneuse, bien que moins haute. C'est une zone où la végétation est nettement plus présente. On y trouve des régions soumises au cycle de la mousson, avec de grandes forêts, une température nettement plus haute que sur le plateau tibétain, plus de végétation et accessoirement plus de vie animale, la chasse y étant donc particulièrement bonne pour nos naturalistes.

On se rend alors compte, que la grande majorité du trajet s'effectue en zone de montagne : Tien Shan, Plateau Tibétain, région du Yunnan. Les sommets sont donc partout.

Avant même de s'interroger sur la vision propre de Bonvalot, il est intéressant de se rappeler de la perception qu'ont eu les voyageurs qui l'ont précédé sur ces sommets asiatiques. On pense notamment aux premiers explorateurs de l'Himalaya et du Tibet que sont les missionnaires des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>160</sup>, que nous prenons pour point de départ depuis lequel il nous sera possible de voir le chemin parcouru jusqu'à Bonvalot. Ces religieux étant, de leur temps, des ambassadeurs d'une vision occidentale de la montagne qui depuis 1624, date du premier voyage d'Antonio Andrade<sup>161</sup> en Himalaya, a énormément évolué. En effet, ces premiers voyageurs, au XVII<sup>e</sup> siècle, sont les héritiers d'une vision de la montagne particulièrement négative et ressassée depuis le Moyen-Age : les montagnes sont des espaces vides, où la vie n'a pas vraiment sa place, et paraît alors abandonnée de Dieu. Voici la mythologie qui entoure le concept des montagnes affreuses, ces lieux effrayants qui gênent la parfaite rotondité de la Terre. On ne s'étonnera pas de voir utiliser par les jésuites des termes purement péjoratifs,

« Cette montagne est si affreuse et si pleine de rocher et de précipice horrible... »<sup>162</sup>

“nought is to be seen save the arid, barren desolation and horror of the Caucasus mountains, called by the geographers Dorsum orbis”<sup>163</sup>

---

Savoye Antoine, « Retour sur Edouard Charton », dans *Société d'économie et de science sociales « Les Études Sociales »*, 2014/1 n° 159, p.151 à 155

<sup>159</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 164 - 165

<sup>160</sup>Duranseaud Maxime, Mémoire de Master 1 : *Les voyages Européens en Himalaya (1624-1769)* Sous la direction de Mr Philippe Martin, 2017-2018.

<sup>161</sup> Didier Hugues, *Les portugais au Tibet, Les premières relations jésuites (1624 – 1635)*, Paris, Chandeigne, 2002.

<sup>162</sup>Athanase Kircher, *China Illustrata...*, Genève, Paris, enseigne de l'Unicorne, 1980. [Édition originale de 1670]

<sup>163</sup>Hippolyte DESIDERI, dans Filippo de Filippi, *An Account of Tibet The Travels of Ippolito Desideri Of Pistoia S.j. 1712-1727*, Londres, routledg and sons, 1937, p.74.

Tout n'est que « desolation », « horror », « horrible » ... des termes qui transcrivent la pensée d'une époque. Il faut néanmoins nuancer le propos, certains commentaires transmettant une forme de fascination. Mais globalement la montagne n'attire pas, c'est un lieu abandonné de Dieu et des hommes, et finalement véritablement découvert à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle avec les premières expéditions dans les Alpes, les Pyrénées, et même les Andes. Le moment coïncide avec le développement des sciences. Un pas de côté éloigne les savants des idées jusque-là véhiculées par la théologie. On commence à classifier. Les préoccupations scientifiques commencent à prendre le dessus, et la montagne devient un véritable terrain de recherches pour les savants qui s'interrogent sur sa faune et sa flore. La façon de calculer la hauteur des plus hauts sommets, délimités les différents massifs les uns des autres, alimente les curiosités.

Certaines descriptions de l'Himalaya datent du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et sont pourtant encore imprégnées des idées des siècles précédents. Ceci est principalement dû au décalage entre le moment où l'attrait pour la montagne se développe dans les milieux savants et le moment où ces idées vont ruisseler dans le reste de la société. D'autant plus que ces descriptions de l'Himalaya et plus largement du plateau tibétain sont l'affaire de religieux peut-être plus enclin à respecter les idées véhiculées jusque-là par la théologie.<sup>164</sup>

Gabriel Bonvalot et Henri d'Orléans, intervenant dans la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ont des visions de cette montagne qui effectivement diffèrent radicalement de celle des premiers voyageurs himalayens. Même s'ils sont globalement confrontés à un paysage assez similaire, il n'est jamais question d'assimiler la montagne à un lieu de perte, d'horreur et de terreur, bien au contraire et ce malgré des moments où les difficultés rencontrées face aux éléments pourraient aisément conduire à ce type de réflexion. Chez Bonvalot, la montagne n'est pas abandonnée de Dieu. D'ailleurs, dans l'ensemble du récit, la religion – même catholique – n'est que très rarement mentionnée, mis à part lors de la rencontre des pères à la mission de Tat-sien-lou. On en revient encore à ces descriptions objectives, les plus neutres possibles, dans lesquelles on se contente principalement de décrire ce qu'on a sous les yeux sans aucun effet de style, sans emphase particulière :

« A ma droite, des vagues de sables, des touffes de ioulgoun ; à ma gauche, les montagnes jaillissent de la brume ; au-dessous de moi s'étend la plaine, nue pierreuse. Deux fois mon œil circule autour de l'horizon sans voir trace de vie ». <sup>165</sup>

Les quelques fois où Bonvalot livre des impressions plus personnelles à propos de son ressenti face au paysage, on décèle tout d'abord une forme de fascination, qui n'est d'ailleurs pas propre à la montagne car pouvant être largement appliquée à sa perception du désert. Une fascination face à l'immensité dans laquelle lui et ses compagnons sont noyés est très souvent mise en avant. Cela permet de mettre en avant la notion de petitesse que ressent le voyageur : il est vulnérable face à cette nature immense, et la caravane ne serait qu'une petite avancée de civilisation dans un lieu qui n'en a pas une once. On retrouve notamment plusieurs fois au cours des descriptions la comparaison avec les plus grandes étendues aquatiques de la planète :

---

<sup>164</sup>Duranseaud Maxime, Mémoire de Master 1 : *Les voyages Européens en Himalaya (1624-1769)* Sous la direction de Mr Philippe Martin, 2017-2018.

<sup>165</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 155

« Nous avons alors un panorama complet, nous découvrons l'horizon aux quatre points cardinaux, et si des rochers nous avons vu un océan de montagnes, de l'*obo*, c'est plusieurs océans qu'il faut dire : en voici au nord autant que nous en voyons au sud, toutefois, dans cette dernière direction, les cimes sont plus blanches. Pour être un superbe paysage de montagne s'en est un, mais à la longue on finit par trouver que ces « superbes paysages » se ressemblent tous. »<sup>166</sup>

Ces immenses espaces qui ensevelissent les voyageurs s'appliquent tout aussi bien à la steppe du Xinjiang. D'ailleurs, la monotonie revient souvent dans le texte. Bonvalot explique à quel point ces paysages immenses se répètent à l'infini et donne une constante impression de déjà-vu aux voyageurs :

« On pourrait se croire transporté dans quelques paysages lunaires, et vraiment nous commençons à oublier ou nous sommes ; notre marche devient d'une monotonie effrayante, nous ne chantons plus, nous ne parlons même plus, chacun est triste comme la solitude que nous parcourons. »<sup>167</sup>

Cette impression d'infini, couplée à une solitude totale, est d'autant plus accentuée par toutes les références faites à l'aridité, au manque de vie, en particulier du plateau tibétain. Par l'altitude et le froid, l'absence d'êtres vivants sur cette zone est particulièrement ressentie par les voyageurs. Cela fait contraste avec la redescente du plateau du côté oriental, lorsqu'ils redécouvrent des forêts remplies d'animaux et d'êtres humains : ce retour à la végétation provoque une importante joie dans toute la troupe. La solitude de la steppe est marquée par ce syndrome que Bonvalot qualifie « de crise de l'homme », ce moment où les membres de la caravane ne désirent rien de plus que croiser d'autres humains, au point que chaque rocher à la forme particulière leur donne l'impression d'être face à une silhouette.

La nature dans laquelle ils évoluent apparaît comme ayant un double visage. D'un côté, Bonvalot donne l'impression d'être englouti et de faire partie du paysage, d'en être un membre à part entière. Parallèlement, elle est aussi décrite comme pouvant tout détruire, anéantir tous les efforts, comme l'illustre les références aux autres expéditions qui avant eux ont échouées :

« Nous voilà enfin en selle ... C'est le Tonkin que nous visons. Pourrions-nous jamais l'atteindre ? Et par quel chemin ? Tout le vieux continent à traverser, la Chine la moins connue et le Tibet, et les hauts plateaux, et les déserts, et les fleuves profonds, sans compter les hommes, qui tiennent tout étranger pour un ennemi, etc. Voilà à peu près la tirade que je pourrais me réciter à moi-même au moment du départ. Il n'y aurait pas d'inconvénient à ajouter à ces réflexions, qui seraient de circonstances, en somme, que nous sommes cinq, tout au plus six, pour affronter un inconnu devant lequel tant d'autres mieux préparés, mieux outillés, ont reculé. »<sup>168</sup>

On en revient finalement au point abordé plus haut : Bonvalot nous donne une description de son paysage, qui lorsqu'elle n'est pas purement descriptive, semble très axée sur une vision romantique : l'homme, enseveli, fait face à une nature avec laquelle il peut faire corps, mais qui peut aussi le détruire sans le moindre effort.

---

<sup>166</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 359

<sup>167</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 100

<sup>168</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 23-24

Cette vision fait partie d'une mythologie : celle de l'aventurier, qui va de pair avec une autre perception du voyageur : celle de l'autre.

Selon nos auteurs, la nature guide la sauvagerie qui la compose. Plus le territoire décrit est extrême, plus les peuples qui y vivent le sont aussi. Ceci est particulièrement vérifiable avec la description des premiers tibétains qu'ils rencontrent. Aussi quand, quittant le plateau du Tibet, ils descendent vers des lieux où la nature est plus clémente et dans un même temps, la vie dans son ensemble paraît reprendre une forme elle aussi plus attrayante :

« A mesure que la terre est plus généreuse, les hommes prennent plus soins d'eux-mêmes, et ils ont le corps plus vigoureux... »<sup>169</sup>

---

<sup>169</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 372

## CHAPITRE II : DE LA RENCONTRE ET DE LA PERCEPTION DE « L'AUTRE »

---

L'autre grande thématique qui occupe beaucoup Gabriel Bonvalot, au moins autant que la description des paysages, est celle de l'autre, de l'inconnu humain. Bien souvent, il décrit l'habitation et l'homme qui y réside, idem lorsqu'il s'agit de vêtements, ou même de pratiques liées à la religion. Plus qu'une simple description physique, Bonvalot se livre souvent à des portraits parfois assez longs ou il tente de cerner le caractère de l'individu, sa façon de penser, son intelligence. A l'image des descriptions de paysages comme nous les avons étudiés précédemment, celles des êtres humains jonchent l'ensemble du récit. Elles sont plus ou moins longues en fonction de la durée de la rencontre et de l'échange qui en résulte.

A titre d'exemple, lorsqu'ils sont coincés à la passe de Dam et qu'ils doivent attendre l'arrivée de la haute administration chinoise et tibétaine de Lhassa, ils cohabitent pendant presque un mois avec l'amban chinois qui leur a transmis l'ordre de s'arrêter. L'amban en question, à force de discussions avec les occidentaux, semble se prendre d'affection pour eux et il est d'ailleurs assez probable que la chose soit réciproque. Par exemple, Bonvalot et d'Orléans l'emmène en excursion au lac Namtso qu'ils ont vu en arrivant à Dam, et que l'amban n'a jamais vu. L'excursion prenant plusieurs jours, on suppose que Bonvalot et d'Orléans, ne se seraient pas déplacés s'ils ne s'entendaient pas avec lui. D'ailleurs, il le leur rendra à plusieurs reprises, notamment en facilitant les interactions avec les membres de l'administration de Lhassa en se chargeant lui-même de les convaincre de laisser la caravane poursuivre sa route. Ainsi, l'ayant côtoyé pendant un certain temps, Bonvalot fait une longue description de l'homme en question, un portrait physique, puis un portrait psychologique du personnage. Pourtant parallèlement, et c'est là le côté paradoxal, nous n'avons presque aucune description d'Henri d'Orléans ou même du père Dedeken, qui pourtant font partie de l'expédition et ont côtoyé Bonvalot pendant tout le voyage. Si bien que finalement, on en sait plus sur cet amban chinois que sur les propres compagnons de voyages de notre explorateur.

On voit donc que tout l'intérêt de la description est porté sur l'étranger, sur l'indigène, en somme, comme pour les paysages, sur l'inconnu. Cela est d'ailleurs particulièrement vérifiable lorsqu'on prend les différents clichés photographiques du prince Henri d'Orléans, ceux représentant les autochtones des différentes régions traversées sont nombreux. Des personnes prises sur le vif, ou à qui l'on a demandé de poser pour l'occasion.

Pourtant, malgré ces très nombreuses descriptions, Bonvalot nous met en garde dès le début du récit en avouant dans un commentaire<sup>170</sup> qu'il serait intéressant de faire une analyse de ces différentes sociétés, mais qu'il a bien conscience que malgré tous ses efforts s'il fait des analyses ethnologiques, elles-ci ne seront que celles d'un amateur.

---

<sup>170</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 133 – 134

Ainsi, un peu à l'image de ce qu'il fait pour les paysages, beaucoup de ses descriptions sont assez sobres, courtes mais suffisamment détaillées. Il y a pourtant une différence majeure, avec celles des paysages. Face à la nature, Bonvalot prend une position très humble, il est tout petit face à elle, or ce n'est pas le cas face aux hommes. Ici, il émet des jugements esthétiques, sur la beauté d'une personne, ou même sur son intelligence. Ce qui est intéressant, c'est que Bonvalot arrive ici avec un bagage culturel occidental, de fait, lorsqu'il fait la description de quelqu'un et qu'il émet un jugement de valeur sur son apparence par exemple, il se retrouve alors sans le vouloir ambassadeur d'une perception esthétique qui est celle de sa propre culture.

Par conséquent, en étudiant la perception de l'autre, faite par Bonvalot, nous pouvons avoir une idée plus globale de la pensée occidentale de la fin du XIXe siècle sur la perception de l'inconnu. On peut donc légitimement se demander comment Bonvalot perçoit-il autrui, et comment le décrit-il ? Comment par l'étude du cas particulier, peut se dégager des tendances générales applicables à des sociétés ?

Au tout premier chapitre du récit Bonvalot écrit :

« A quelques mois de là, je revenais de l'Exposition, qu'on installait et où j'avais été prendre l'air des pays lointains... »<sup>171</sup>

Puis, quelques lignes plus tard :

« Les premiers préparatifs ayant été rapidement terminés, le 6 juillet, nous quittons Paris, alors enfiévrés de son Exposition... »<sup>172</sup>

Il s'agit bien ici de l'Exposition Universelle de Paris de 1889, un événement qui représente l'aboutissement d'un système de pensées qui prend racine au XVIIIe siècle. Ce n'est pas un événement isolé, ce genre de manifestations a lieu régulièrement dans les grandes capitales européennes depuis le milieu du XIXe siècle : Londres, Paris, l'idée ira même jusque dans quelques grandes villes des États Unis.

Il est l'occasion de montrer aux spectateurs l'étendue des découvertes du monde réalisées par les explorateurs, ici français. A cette occasion, sont affichés dans des bâtiments éphémères dont l'architecture rappelle la région du monde quelle tends à faire découvrir, des objets mais aussi des zoos remplis d'animaux et d'humains ramenés des quatre coins de la planète.

Nous sommes dans le contexte intellectuel de la fin du XIXe siècle, et parmi les différents courants de pensée en vogue à cette époque, nous avons celui du Darwinisme social. Ce dernier met en avant l'idée selon laquelle, la théorie de l'évolution de Darwin propre à la biologie, est applicable aux humains, puisque dans la pensée de l'époque, l'humanité est divisée en plusieurs races. Cette théorie a notamment été utilisée pour instaurer une hiérarchisation des peuples.

---

<sup>171</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 2

<sup>172</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 2

Un courant de pensée très ancré dans son temps, dont on fait remonter la naissance à la seconde moitié du XVIIIe siècle, avec des savants comme Linné, Bernier et même Buffon, qui ont mis en avant des concepts qui divisent l'espèce humaine en un ensemble de races.<sup>173</sup> Ces idées vont alors cheminer pour finalement véritablement exploser au XIXe siècle avec de nombreux théoriciens parmi lesquels on peut citer des hommes comme Arthur Gobineau, auteur de *L'Essai sur l'inégalité des races humaines*<sup>174</sup>. Le principe de race va alors irriguer toutes les sphères savantes du XIXe siècle de l'historien jusqu'au naturaliste : les sciences de l'homme et celles de la nature. Le tout dans une société où la « science » prend une place de plus en plus importante.

A présent si nous revenons sur le cas particulier de Gabriel Bonvalot, il suffit de lire quelques descriptions d'indigènes pour comprendre à quel point notre voyageur est un homme de son temps acquis à ces théories. Il a ce souci de la scientificité de sa démarche, et en fait une mise en application par l'utilisation d'un certain nombre de concepts basés sur les principes de races entre êtres humains. La chose n'a d'ailleurs rien de surprenant sachant qu'il s'agit d'une façon de penser largement partagée à cette époque. C'est donc avec cette vision qu'il effectue le portrait de son ami et aide de camp Rachmed :

« Rachmed est Ouzbeg d'origine, il appartient à une des branches de cette belle race turque où l'on compte tant de braves gens, je ne me lasserai jamais de le répéter »<sup>175</sup>

Ces théoriciens ont aussi développé tout un ensemble de méthodes qui permettent, selon eux, de pouvoir déterminer tout un ensemble de caractéristiques notamment psychologiques par la simple étude d'un crâne, ce dont Bonvalot fait d'ailleurs une démonstration, dès le premier chapitre :

« En me promenant dans les roselières, à la recherche de petits oiseaux pour notre collection d'histoire naturelle, je heurte du pied la partie supérieure d'une tête d'homme. Ce crâne est blanc, nettoyé mieux que ne l'aurait fait le plus habile garçon d'amphithéâtre. Je l'examine, il ressemble à s'y méprendre à des crânes de Kirghiz que j'ai tenu à la main dans le Turkestan : même aplatissement de la région occipitale, même largeur de face, mêmes arcades sourcilières proéminentes, mêmes pommettes saillantes, pourtant le front ; également fuyant, me semble moins développé, plus bas. On peut conclure que cette tête a appartenu à un homme qui ne possédait pas une intelligence extraordinaire... »<sup>176</sup>

Là encore, la pratique est commune, des scientifiques dès le XVIIIe siècle se livrent à l'étude des crânes, une pratique qui se poursuit au XIXe siècle et dans laquelle il est question de différencier des différentes catégories d'humains en fonction des caractéristiques apparentes de leurs crânes. Bonvalot, par l'étude rapide de la forme du crâne suppose qu'il s'agit d'un Kirghiz. L'explorateur ne se livre pas qu'à une étude du crâne, il trouve aussi un tibia à partir duquel il détermine approximativement la taille du cadavre.

---

<sup>173</sup> Bance Nicolas, David Thomas, Thomas Dominic, *L'Invention de la race, Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte, 2014.

<sup>174</sup> Gobineau Arthur, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris, Firmin Didot, 1853

<sup>175</sup> Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 3

<sup>176</sup> Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p.

On peut alors se demander, quelles sont les différentes « races » rencontrées par nos voyageurs au cours de leur périple à travers l'Asie ?

Chronologiquement, les premières personnes dont Bonvalot fait la description, sont les habitants de la région du Turkestan Russe. Il brosse le portrait de ces russes colonisateurs de l'Asie centrale, parmi lesquels trois qui lui servent de compagnons jusqu'au Lob Nor. La particularité du « russe », c'est qu'il est européen, depuis Moscou, Saint Petersburg et toutes les grandes villes à l'ouest du Caucase, nous sommes encore en Europe. Leurs conquêtes en Asie centrale ont longtemps été vues en Europe, notamment en France, comme des avancées de la civilisation sur des territoires sauvages.

Les trois russes en question, sont pour Bonvalot des personnes particulièrement taillées pour ce genre d'expédition. Il s'interroge d'ailleurs sur la facilité avec laquelle ces gens réussissent à vivre loin de chez eux. Il les qualifie « d'habitants de la grande plaine monotone, aux horizons infinis autant que ceux de la mer, il importe peu de vivre sur un point quelconque de l'océan qu'est cette plaine. »<sup>177</sup>

Le russe est donc celui qui fait la frontière orientale entre la civilisation et le reste de l'Orient sauvage. En effet, il décrit aussi d'autres peuples des plaines de l'Asie centrale, notamment ceux du Xinjiang : Les Kirghiz

« Je reconnais de vrais Kirghiz trapus, aux yeux imperceptibles, aux pommettes saillantes, à la barbiche de trois poils »

Ainsi que les Kalmouks, très pauvres et visiblement complètement soumis aux premiers :

« Chétifs, mal nourris, mal logés, et ils ont l'air placide plutôt qu'énergique ou intelligent ... Leurs voisins ne paraissent pas les tenir en haute estime, car un Kirghiz à qui je fais remarquer combien ces mogols ont la physionomie douce me répond en riant :

- Cela est vrai. Ils sont bons comme des vaches
- Comment ?
- Parce qu'on peut les traire à volonté. »<sup>178</sup>

On remarque que Bonvalot utilise de terme de « Mogols » pour désigner ces gens. D'ordinaire, ce terme est relatif à la dynastie du nord de l'Inde qui régna du XVIe au début du XIXe siècle et surtout à l'empire quelle développa bien au-delà du sous-continent indien jusque dans des régions proches de l'Asie centrale. Ici, il s'agit certainement des habitants de Mongolie, car, d'un point de vue géographique les frontières de l'empire Moghol ne sont jamais parvenus jusqu'aux confins du Xinjiang. Plus tard dans le récit, alors qu'ils sont au Tibet et que Bonvalot discute avec un interprète : « Mogol d'origine, et né dans l'est du Gobi, au nord de Pékin » il s'agit là très clairement de la Mongolie. Ce qui concorde beaucoup mieux du point de vue de leur situation géographique.

---

<sup>177</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p.75

<sup>178</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p.26

Autres habitants de la région rencontrés au Xinjiang : les Torgoutes qui sont une branche de la population des Kalmouks mais qui eux sont venus s'installer dans la vallée de l'Illi, dans la région du Tien Shan. La grande différence entre la description des russes et celle de ces peuples d'Asie centrale se résume dans le mot que Bonvalot emploie pour les qualifier : « Sauvage ». Pour l'explorateur, ces hommes sont des sauvages, il fait cette remarque lorsque lui et d'Orléans tentent de faire poser des Torgoutes devant l'objectif de l'appareil photos.

« Dans la journée, Henri d'Orléans a mille peines à photographier les Torgoutes qui viennent rôder autour de notre bivouac. Un seul accepte l'argent que nous lui offrons et consent à poser. Ils ne comprennent rien à cette boîte avec laquelle on les vise, et dès qu'on la tourne de leur côté, ils s'en vont, parfois avec une figure où se peint l'épouvante. Les sauvages ont toujours peur de ce qu'ils ne connaissent pas, semblables en cela aux enfants. Il est évident que si, dans le cours de l'année, le photographié tombe malade, on attribuera la maladie à la boîte des européens. »<sup>179</sup>

Le « sauvage » est donc considéré comme tel par son ignorance, et notamment ici son ignorance du progrès. Dans la vision de Bonvalot, mais plus largement dans la pensée occidentale de l'époque, le sauvage se définit donc par sa méconnaissance des bienfaits de la civilisation. La comparaison avec les enfants n'est d'ailleurs pas anodine, puisque que plane dans les esprits européens de l'époque, l'idée de la mission civilisatrice : l'homme blanc ayant comme devoir d'éduquer ces peuples. C'est la question du nivellement du monde : mettre l'ensemble de la planète sur un même pied d'égalité. D'où ce côté parfois paternaliste que Bonvalot a envers certains membres de son équipe originaires de ces régions.

Pour Bonvalot, dans certains villages, il lui est difficile de faire la distinction entre les différentes origines des personnes qu'il a en face de lui. En effet, l'Asie centrale est une région de tradition nomade, les peuples d'origines différentes ont migré au fil des siècles, faisant, comme partout ailleurs des métissages, voilà pourquoi, arrivant dans un village peut-être avant Tcharkalik, il dit :

« Les indigènes nous approchent et j'ai tout le loisir de les examiner. Je vois bien qu'ils sont un ramassis de toutes races »<sup>180</sup>

Il semble d'ailleurs, qu'à mesure qu'ils avancent en direction du plateau du Tibet, « l'ensauvagement » des populations qu'ils croisent ne cesse de s'accroître. Plus ils s'éloignent géographiquement de la civilisation, et plus son influence s'amenuise, c'est en tout cas ce que transmet le récit de Bonvalot, lorsque longeant le Tarim et préparant des radeaux pour sa traversée, ils font la rencontre d'autochtones qu'il décrit comme étant encore plus sauvage que ceux vivant en amont<sup>181</sup>.

Cette idée nous permet d'aborder un point développé par des historiens comme Sylvain Venayre, à propos de la notion de voyage temporel. En effet, c'est un point que l'on peut parfaitement constater chez Gabriel Bonvalot, à mesure qu'il quitte la civilisation, on se rend alors compte que ce voyage d'exploration est aussi un moyen

---

<sup>179</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p.54

<sup>180</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 86

<sup>181</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 63

pour lui de revenir dans le temps, c'est à dire que la figure du « sauvage » est paradoxalement une figure des temps passés que l'Europe ne connaît plus.

On retrouve d'ailleurs dans cette figure de l'enfant, la notion du mythe du bon sauvage : un être non corrompu par la civilisation et le progrès. Ce qui est paradoxale car l'explorateur vient lui faire goûter à ce progrès. C'est toute la question qui tourne autour de l'état de nature, auquel Bonvalot fait d'ailleurs une référence lors de la description de locaux :

« Ces braves gens ont l'air sauvage et leur physionomie ne reflète pas du tout l'intelligence. Décidément l'état le plus proche de la nature n'est pas ce qu'imaginait Jean Jacques. »<sup>182</sup>

Bonvalot, montre que lui connaît ces peuples, ces hommes dans leur état de nature, là où Rousseau n'avait fait, selon lui, que les imaginer. Remarque qui reflète bien l'état d'esprit de Bonvalot pour qui l'action prévaut sur les longs discours.

D'Orléans aussi, dans son chapitre sur l'exploration du Lob Nor, fait la description des peuples dont il croise la route :

« Leurs traits ne montrent pas qu'ils appartiennent à une race pure : front droit, yeux assez fendus mais ne se relevant pas aux coins, comme dans la race jaune ; ils tiennent ordinairement leurs paupières à peine entre ouvertes ; le nez est fort, souvent busqué ; les lèvres grosses et relevées, le poil rude et rare, tel que leur signalement général. J'ajouterai une particularité que j'ai retrouvé partout au Lob Nor, et qui tient peut-être à la manière de vivre des habitants. Dès la jeunesse, ils prennent des rides, et leur figure se plisse de tous côtés, sur le front, autour des yeux, sous les joues, aux coins de la bouche ; il résulte de ce ratatinement un air vieillot et parfois grimaçant qui enlaidit les hommes en somme assez beau »<sup>183</sup>

A force de s'enfoncer toujours plus loin, d'Orléans parvient au village d'Abdallah, lui et ses compagnons sont conviés par les habitants à passer la soirée. A cette occasion, il en profite pour obtenir des renseignements sur l'histoire de la région, notamment sur l'histoire de la disparition des eaux de ce lac mythique, la désertification de la région et par conséquent la disparition progressive de ces populations. A l'aide de ces interprètes il en apprend aussi plus sur leur manière de vivre : leurs richesses, leur espérance de vie :

« Les travaux intellectuels leurs sont inconnus, ils ne lisent pas et écrivent encore moins ; leurs légendes se transmettent de bouche en bouche ; c'est ainsi que les traditions du pays sont conservées, on y trouve des idées élevées : nous sommes en effet chez des gens miséreux, mais non sauvages »<sup>184</sup>

Cette citation précise encore un peu plus la définition du sauvage. En effet, le sauvage est défini par son manque de culture, ici, ces autochtones véhiculent malgré-tout des idées « élevées », entendons par là des idées qui selon notre voyageur dépassent le simple stade primitif. Il y a chez ces habitants une culture, des traditions qui visiblement sont anciennes, puisque transmises d'une génération à une autre et

---

<sup>182</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 90

<sup>183</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 104

<sup>184</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 122

qui forment alors le socle d'une civilisation. On peut alors supposer, que dans l'esprit du jeune prince, n'est pas sauvage celui qui a une histoire, un passé dont il a conscience et qu'il fait perdurer par un moyen de transmission : la parole. Le sauvage ne se définit donc pas uniquement sur les caractéristiques purement physiques.

La poursuite de leur voyage le conduit alors à la rencontre des tibétains des hauts plateaux. Les premières rencontres avec ces tibétains sont l'occasion de descriptions : selon l'avis général de la caravane et partagé par Bonvalot : ils sont laids. Les tibétains ont le visage recouvert d'une graisse qui les protège, mais qui répugne les voyageurs :

« Leurs figures noires de graisses et de fumée, contribuent à réaliser le type le plus pur du sauvage qu'on puisse imaginer. En considérant ces crânes étroits on se demande quelles cervelles ils peuvent bien abriter et nous ne nous étonnons pas que les lamas exercent un ascendant extraordinaire sur des êtres aussi peu intelligents, aussi peu susceptibles de volonté, dont les sensations doivent être à peu près celles de leurs yaks et de leurs chiens. Espérons que tous les Tibétains ne ressemblent pas à cette bande de bêtes à face humaine. »<sup>185</sup>

Un aperçu nettement négatif, en effet le terme de sauvage reviendra à plusieurs reprises dans la bouche de l'explorateur à propos des habitants de la haute Asie. Plus tard dans le récit l'auteur tente de brosser le portrait psychologique des tibétains dont il fait la rencontre dans les villages. Il explique à quel point ceux-ci sont inconstants dans leur comportement. Selon lui, il suffit de quelques paroles pour qu'ils passent de « l'insolence la plus audacieuse à la soumission la plus plate »<sup>186</sup>. Là encore, la description qui est faite semble être celle d'un animal sauvage, pourtant tous les tibétains ne sont pas réduits à ce portrait si peu élogieux. C'est le cas des lamas, ces moines bouddhistes qui forment une caste à part entière dans la société tibétaine et qui en constitue une sorte d'élite. Au Tibet, ce sont les monastères qui ont la main mise sur les hautes sphères de la société. Il semble que dans les différentes descriptions faites par notre explorateur, le lama soit mieux perçu. D'ailleurs, plusieurs fois il compare les tibétains avec les lamas, comme s'il s'agissait de deux catégories bien distinctes. Il semble que le tibétain, dans l'esprit de Bonvalot, représente une « forme de race pure », « pure » dans le sens où selon eux il existe bien un « type » tibétain.

Il faut préciser que dans l'esprit de Bonvalot, comme dans ceux des missionnaires installés aux portes du Tibet, le bouddhisme soit un dérivé du christianisme. En effet, les observations des objets du culte amènent Bonvalot à remarquer la ressemblance entre cette religion orientale et le catholicisme. C'est une croyance assez ancienne car déjà les premiers jésuites en Himalaya avaient avancé cette hypothèse : les tibétains seraient des descendants des anciens chrétiens d'orient, dont le culte, éloigné de Rome pendant des siècles se serait détourné pour amener à cette nouvelle forme de religion<sup>187</sup>. Un bouddhisme qui, on le sait, n'a en réalité absolument aucun lien avec une quelconque forme de christianisme.

---

<sup>185</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 307

<sup>186</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 401

<sup>187</sup>Didier Hugues, *les portugais au Tibet, Les premières relations jésuites (1624-1635)*, Paris, Chandeigne, 2002

Plus tard ils rencontrent les habitants de la région du Tonkin sur lesquels Bonvalot est finalement assez peu bavard et ne nous donne peu de renseignements, si ce n'est qu'ils sont avarés, font feu de tout bois et sont parcimonieux<sup>188</sup>. Il reste tout de même un groupe de personnes que les membres de la caravane vont côtoyer durant tout leur périple : les chinois. Tout le voyage a lieu dans des territoires sous le contrôle de Pékin, du Xinjiang au Yunnan en passant par le Tibet. Nous l'avons déjà constaté, un contrôle parfois limité, mais néanmoins une présence affirmée durant tout le voyage.

La première mention qui en est faite est la présentation de Bartholomeus, le serviteur chinois de Dedeken, que Bonvalot décrit comme « un chinois honnête, chose extrêmement rare paraît-il, mais très entêté, ce qui est très commun en Chine nous dit-on. »<sup>189</sup> On comprend alors que les chinois n'ont pas vraiment grâce aux yeux de nos européens. Ils sont qualifiés de « perfides »<sup>190</sup> et peu fiables<sup>191</sup>. Pourtant il semble que le chinois ne soit pas considéré comme un sauvage, comme nous avons pu le voir dans le descriptif d'autres peuplades asiatiques. Pourtant rares sont les descriptions qui ne sont pas dégradantes. Cette réticence peut s'expliquer par le fait que la majorité des chinois qu'ils rencontrent tentent de les empêcher de poursuivre leur route.

« Nous pourrions, à propos de cet ordre, nous livrer à des considérations, sinon intéressantes, au moins assez longues, au sujet de la perfidie des chinois à l'égard des européens quels qu'ils soient... »<sup>192</sup>

« C'est que les habitants du Céleste Empire ne nous reconnaîtront qu'une supériorité que le jour où ils le daigneront, et se sera dans l'art de construire des machines. Répétons, « s'ils le daignent » car ils se consolent facilement de ne pas posséder nos merveilles de la mécanique en se disant qu'on en a pas du tout besoin pour vivre »<sup>193</sup>

Plus tard, il consacre un long paragraphe à la question des promesses faites par les mandarins aux européens pour qui, il est devenu dangereux de se déplacer dans l'Empire du Milieu, mais il est surtout question du refus de reconnaissance de supériorité des occidentaux par les chinois. Il nous faut préciser que Bonvalot, en plus d'être visiblement un adepte de la théorie des races très en vogue à son époque, est aussi un fervent patriote : nous sommes dans le contexte de la fin du XIXe siècle, une période de montée des nationalismes, notamment en France. Il est d'ailleurs bon de mentionner qu'une fois rentré en France, Bonvalot s'engagera en politique. Défenseur de la colonisation dans des temps où elle commence à être remise en cause, il finira, dans les dernières années de sa vie, très proches des ligues d'extrêmes droites. Ainsi, avec ces informations, on comprend mieux ses réactions épidermiques vis à vis de cet empire qui durant le XIXe siècle, freine de toutes ses forces pour empêcher l'entrée des Européens. Bonvalot exprime d'ailleurs son incompréhension vis à vis de la politique européenne face au cas chinois, selon lui,

---

<sup>188</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 485

<sup>189</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 22

<sup>190</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 66

<sup>191</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 480-481

<sup>192</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 66

<sup>193</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 437

tous « s'écrasent ». Les gouvernements occidentaux ne sont, selon l'explorateur, pas assez fermes avec ce peuple<sup>194</sup>.

Plus généralement encore, la description de « l'autre » et surtout les jugements de valeur de Bonvalot sont un moyen de comprendre certaines évolutions de sa propre société en matière de mode de vie. Pour illustrer cela, on peut par exemple prendre les nombreuses remarques faites par notre homme sur les questions d'hygiène. Plusieurs fois dans le récit, il fait des remarques quant à l'insalubrité de certaines résidences, or en Europe à cette époque, ces questions sur l'hygiène ont pris une place centrale dans la société. Lorsqu'il décrit une hutte qu'il juge insalubre, on en apprend autant sur l'état de cette hutte que sur les standards de propreté en Europe à cette époque. On peut faire le même genre de remarque sur les questions relatives à la drogue. Bonvalot se montre particulièrement critique et catégorique quant à « l'abêtissement » que provoque l'opium sur les consommateurs, particulièrement les chinois. C'est un moyen de mettre en évidence les préoccupations d'une époque et d'une société qui n'est pas forcément celle décrite. Bien que pour la question de l'Opium, la chose concerne aussi beaucoup les autorités chinoises, puisque sa consommation a été l'un des fléaux de la Chine de la seconde moitié du XIXe et le début du XXe siècle.

---

<sup>194</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin en passant par le Tibet inconnu*, Olizane, Genève, 2008, p. 471

## CHAPITRE III : BONVALOT ET LA FIGURE DE L'EXPLORATEUR.

---

Parmi les questions relatives à la notion de perception liées aux regards de nos voyageurs sur le monde qu'ils découvrent, nous nous sommes jusqu'à présent contentés de celles ayant un lien avec la découverte de l'inconnu géographique et humain par le biais d'un tour d'horizon des différentes descriptions faites par Bonvalot. Le but étant d'essayer d'appréhender la façon dont nos européens perçoivent, et interprètent avec leur grille de lecture le monde auquel ils sont confrontés. Pourtant, il reste néanmoins un autre aspect de la perception que notre récit de voyage peut nous permettre d'étudier : celui de l'image des voyageurs eux-mêmes, de leur propre représentation et la façon dont ils perçoivent leur mission d'exploration.

Certains travaux menés par des historiens démontrent qu'il existe au sein même de cette espèce de catégorie sociale aux formes particulièrement poreuses et floues une multitude de profils dont Numa Broc, dans son article : *Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés*<sup>195</sup>, a tenté de faire un premier classement avec les limites que cela suppose. En effet, il est particulièrement compliqué de poser des jalons stables sur un groupe de personnes dont l'action principale : l'exploration, n'est que rarement une activité à part entière. Par exemple, que dire du cas des missionnaires envoyés dans des régions inconnues pour y fonder des missions ? Il ne s'agit pas d'une activité directement liée à une exploration géographique sur le plan scientifique mais pourtant, de façon détournée ces hommes en viennent à dresser des cartes, rencontrer des populations indigènes, etc. lorsqu'ils ne décident pas, une fois installés de se livrer entièrement à cette tâche exploratrice, comme c'est le cas de nombreux pères installés aux abords du Tibet.

On ne devient pas explorateur comme on devient professeur, juriste ou abbé, il n'existe pas une formation, un *cursus honorum* à la fin duquel est délivré un diplôme stipulant l'entrée dans la profession. Le Muséum d'Histoire naturelle de Paris a bien organisé dans le courant du XIXe siècle, des cours visant à former au terrain les jeunes scientifiques désireux de partir, mais il ne s'agit pas d'un passage obligatoire. Tout au mieux, nous pouvons mentionner les guides pour voyageurs édités depuis au moins le XVIIIe siècle, mais là encore ces derniers n'ont aucune valeur obligatoire, bien que leur impact soit certainement non négligeable.

Les profils sont donc particulièrement variés, entre ceux dont l'exploration est l'affaire d'une vie et ceux dont l'activité s'est limitée qu'à un seul voyage. Nous avons ceux pour qui la découverte géographique était un but en soi et ceux dont les activités scientifiques ou évangélisatrices ont conduit secondairement à l'exploration géographique. Ne pas oublier non plus la notion de hasard qui conduit le voyageur loin de chez lui.

---

<sup>195</sup>Broc Numa, « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés », dans, revue française d'outre-mer, tome 69, n°256, 3e trimestre 1982.

D'ailleurs, au sein d'une même exploration, il est possible que les profils de voyageurs soient parfaitement différents. Lors de ses premiers voyages en Asie centrale, notamment dans la région du Pamir, Bonvalot a été accompagné par un botaniste et un artiste, les deux n'ayant pas les mêmes visions des perceptions du milieu qu'ils découvraient.

Il est intéressant de voir si Gabriel Bonvalot et ses compagnons détiennent le profil type de l'explorateur. De plus, en étudiant cet aspect-là, il nous sera possible de voir la façon dont ces voyageurs se perçoivent eux même en tant qu'explorateur. Une perception qui là encore ne leur est pas propre, car étant la résultante d'une culture de la représentation des explorateurs en France, dans cette fin du XIXe siècle.

Les moyens pour cerner nos voyageurs sont multiples. Tout d'abord, il y a dans notre récit plusieurs passages où Bonvalot et d'Orléans font des remarques sur la façon dont ils se perçoivent, sur le rôle qu'ils ont à jouer sur place. Bien souvent ces passages sont des apartés qui sortent de l'action et sont faites à destination du lecteur. Ce sont la plupart du temps des considérations, des conseils et même parfois des appels à l'aventure. De plus, des historiens comme Sylvain Venayre l'ont déjà mentionné dans leurs travaux<sup>196</sup>, mais l'histoire de la rencontre de l'autre n'est pas seulement une histoire de l'altérité c'est aussi une représentation du voyageur lui-même peint en négatif.

Ainsi il sera question d'étudier par le cas particulier via le profil concret et la façon dont Gabriel Bonvalot se perçoit lui-même, des tendances plus générales propres à la représentation de la « caste » des explorateurs dans la société de son époque.

Dans la typologie des explorateurs dressée par Numa Broc<sup>197</sup> apparaissent quelques constantes : l'explorateur est généralement jeune. Bonvalot fait son premier voyage d'exploration en Asie centrale, dans le Pamir, à vingt-neuf ans. Dans le voyage Paris – Tonkin, il en a trente-six. Le père Dedeken en a trente-cinq et Henri d'Orléans, pour qui il s'agit vraiment du premier grand voyage a seulement vingt-deux ans. Toujours selon Numa Broc, ils sont rares les voyageurs qui ne se limitent qu'à un seul voyage d'exploration, là encore Bonvalot entre parfaitement dans les cordes, ce voyage est loin d'être son premier, *idem* pour le père Dedeken. Quant à d'Orléans c'est le cas contraire, il s'agit là du premier d'une longue lignée de voyages qui le conduiront à travers l'Asie du sud-est, mais aussi en Afrique. Il se produit avec ces voyages une sorte d'effet boule de neige, l'un en entraîne un autre et ainsi de suite.

Vient ensuite tout ce qui concerne les champs d'actions des explorateurs pendant le voyage : évangélistes, botanistes, géographes ... on distingue toujours selon Numa Broc deux grandes catégories : ceux arc-boutés sur la découverte géographique, qui souvent font toujours leurs voyages dans la même région du monde car tentant d'y faire la lumière le plus possible. Puis il y a ceux qui font des voyages thématiques, ceux qui travaillent sur une discipline, comme la minéralogie par exemple et qui voyagent un peu partout, là où il y a matière à travailler, qu'importe la zone géographique. Dans notre cas, inutile de dire que Bonvalot est à

---

<sup>196</sup> Venayre, Sylvain, *La gloire de l'aventure, Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002.

<sup>197</sup> Broc Numa, « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés » ...

situer dans la première catégorie, son but ultime, c'est la démythification des blancs de la carte : faire la lumière sur cette zone du monde dans laquelle personne n'est encore allé. C'est d'ailleurs un point sur lequel il revient régulièrement tout au long du récit :

« Maintenant que nous pouvons jeter un coup d'œil vers le lointain, que nul obstacle ne semble se dresser devant la rivière et devant nous, nous avons la sensation de « voir la route » vers le Lob Nor et au-delà. Dans le fouillis de ces bois et de ces roselières, nous étions perdus dans une sorte d'obscurité. Voici un horizon d'océan – qui a bien pu se retrouver là autrefois- voici une porte ouverte sur le sud ... et vous voyez, lecteurs, à quoi sert l'imagination. »<sup>198</sup>

Tout au long de son voyage, Bonvalot récupère tout ce qu'il peut pour pouvoir en faire don aux différents musées français, pourtant, il ne fera aucune étude des pièces qu'il a rapporté, il n'est pas scientifique, donc ce qu'il ramasse n'est pas le but principal du voyage. La preuve en est que pendant la traversée du plateau du Tibet, il arrête de récolter des échantillons. De plus, si l'on prend l'ensemble des voyages d'exploration faits par Bonvalot la grosse majorité est géographiquement concentrée en Asie Centrale, son terrain de prédilection.

Mais de façon plus précise, Numa Broc, fait une catégorisation plus resserrée des voyageurs français du XIXe siècle. Il en distingue environ cinq catégories : militaires, missionnaires, explorateurs civils, c'est à dire les diplomates ou les négociants, les explorateurs purs et ceux qu'il nomme les « explorateurs divers ». Si on prend nos trois occidentaux, on comprend vite dans quelle catégorie ces derniers se placent.

Tout d'abord le Père Dedeken, missionnaire de profession, venant de terminer sa mission en Chine qu'il doit rendre des comptes en Chine à ses supérieurs et décide d'accompagner Bonvalot et d'Orléans dans leur voyage. Notons d'ailleurs que pendant le voyage il n'est pas question d'une quelconque tentative d'évangélisation des peuples rencontrés, ou tout du moins Bonvalot ne le mentionne pas. En revanche ce qui est sûr, c'est que l'homme se rend utile en aidant à la préparation des échantillons mais aussi en tant que traducteur.

Dedeken est certainement celui dont le cas est le plus facile à définir. Pour Bonvalot la chose est peut-être plus compliquée. Bien qu'il soit très probable que celui-ci soit un « explorateur pur », à savoir un voyageur sans spécialité pour qui la science de prédilection reste la géographie. Ces voyageurs ne sont pour la plupart pas des scientifiques et pour eux, il semble que l'ivresse de la découverte soit supérieure à la découverte scientifique. Cette définition semble parfaitement correspondre au portrait de Gabriel Bonvalot et à la façon dont celui-ci se perçoit.

« Nous voilà donc enfin en selle ; nous nous dirigeons sur l'est ; mais une fois le Tien Chan franchi, nous changerons de direction. C'est le Tonkin que nous visons. Pourrons-nous jamais l'atteindre ? Et par quel chemin ? Tout le vieux continent à traverser, la Chine la moins connue, et le Tibet, et les hauts plateaux, et les déserts, et les fleuves les plus profonds, sans compter les hommes, qui tiennent tout étranger pour un ennemi, etc. Voilà à peu près la tirade que je pourrais me réciter à moi-même au moment du départ. [...] Eh bien cher lecteur, je dois vous avouer que je n'ai pas

---

<sup>198</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 83

eu une seule de ces pensées rhétoriques lorsque je me suis vu bien parti. Je me suis abandonné à la joie de prendre le large et de regarder autour de moi avec cette curiosité rapace du voyageur qui lui fait tourner l'œil dans l'orbite et interroger l'horizon ainsi qu'un épervier affamé guettant une proie. »<sup>199</sup>

Cette idée là on la retrouve aussi dans l'ensemble du récit puisqu'il l'écrit dès les premières lignes de l'ouvrage :

« Ce récit ira également à grandes enjambées sur la route que les voyageurs Prjevalsky et Carey ont suivi avant nous. Je parlerai plus longuement des régions dont nous avons eu la primeur. »<sup>200</sup>

On sent ici l'ivresse que la notion de découverte provoque chez Bonvalot, cette marche vers l'inconnu, de mettre le pied là où aucun autre de ses contemporains ne l'a mis avant lui : ouvrir une route. Il s'agit chez lui de la découverte pour la découverte.

Bonvalot est un parfait exemple de la relation qui existe entre l'explorateur et le savant dans le contexte du XIXe siècle. Selon Sylvain Venayre, l'explorateur est un outil de la science, un outil de mesure. Bonvalot n'est pas scientifique mais doit néanmoins avoir une certaine culture pour savoir quoi choisir, quoi noter, etc. Il sait maîtriser les outils de mesure pour faire des relevés mais aussi des cartes qui seront ensuite envoyés et étudiés dans le détail par des savants de la métropole. Ce n'est pas le cas de tous, il suffit pour s'en rendre compte de prendre le cas des archéologues de l'Asie centrale de la fin du XIXe et du début du XXe : Hedin, Stein ou même Pelliot : explorateurs et scientifiques. C'est en cela que nous pouvons dire de Bonvalot qu'il appartient à cette catégorie des explorateurs purs, il est l'homme de terrain, un « outil » au service des scientifiques pour qui il collecte.

Cet aspect correspond véritablement au caractère de Bonvalot, la façon dont il se voit et la façon dont il est décrit : il est un homme d'action qui éprouve un vif rejet à la simple idée d'être cantonné derrière un bureau. La preuve en est que l'homme n'a pas de formation scientifique particulière. Fort d'un bagage culturel qu'il juge suffisant, il décide dans sa jeunesse, de partir « pour se rendre compte ». Il parcourt alors l'Europe pour avoir une idée des différents systèmes dans les autres pays. De 1873 à 1880 il part alors en Allemagne, Suisse, Scandinavie, Espagne, Italie et même Angleterre dont le modèle de réussite en outre-mer fait fantasmer le jeune homme. L'idée d'un tel voyage étant de voir comment fonctionne les autres états pour ensuite appliquer à la France ce qui fait leur réussite.

Ainsi c'est de façon plutôt empirique qu'il se forme, les voyages lui permettent de le préparer en quelque sorte à ce qu'il sera amené à faire plus tard : gérer l'éloignement, camper, s'adapter à son milieu ... On remarque une légère forme de mépris de la part de notre homme vis à vis de ceux qui n'ont jamais quitté la France et sont néanmoins spécialistes de régions lointaines. On le constate dans plusieurs remarques qu'il fait au cours du récit, notamment ici, après avoir décrit quelques traditions religieuses :

---

<sup>199</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 23 – 24

<sup>200</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p.19

« Ce malthusianisme religieux est fait pour séduire les économistes qui pensent que la terre est vraiment trop petite pour les hommes et que la place où reposer la tête pourrait bien leur manquer s'ils se multipliaient selon les lois naturelles. A ceux-là, on peut conseiller de sortir de leur bureau, d'aller faire un tour de promenade à travers cette minuscule planète. Ils verront que les terrains vagues n'y manquent pas et d'excellente qualité ; ils verront que l'homme a beaucoup d'efforts à faire pour dompter la terre et en être le maître. Ils verront que l'homme n'en a pas épuisé les ressources, ni asservi les forces, et qu'il est loin d'avoir fait produire à ses flancs les richesses inépuisables qu'ils enferment. Pour un ou deux petits coins où nous sommes internés, où nous nous agitons dans la persuasion de perdre seulement quelques minutes de la courte vie, on trouve d'immenses surfaces habitables où les bêtes de notre voisinage vivent en paix. Ceci soit dit en passant : Nous ne pensons pas que la population de la terre ne soit jamais trop dense. »<sup>201</sup>

On se souvient aussi de la petite pique lancée à la notion d'état de nature de Rousseau, où Bonvalot, regardant ceux qu'il nomme « des sauvages » constate que selon lui, Rousseau s'est trompé sur cet état de nature, sous-entendu qu'il s'agit là d'une théorie faite sans connaissance du terrain.

On comprend bien le fossé qui sépare l'explorateur « pur » du véritable scientifique tel qu'étant à la fin du XIXe siècle.

Finalement il reste un dernier cas, peut-être plus compliqué à définir : c'est le jeune prince Henri d'Orléans. Son père, le duc de Chartes, grand financeur de l'intégralité de la mission, a accepté de payer à la seule et unique condition que son fils puisse prendre part à cette expédition centre asiatique. On le sait, tout au long du voyage sa mission sera de prendre des photographies des différents paysages et indigènes, mais aussi d'aider Bonvalot dans la récolte d'échantillons, particulièrement d'échantillons animaux, car en effet, le prince semble être un très bon chasseur. C'est notamment lui qui est à l'origine de la prise du Yak sauvage qui leur donnera tant de mal à préparer et à acheminer jusqu'en Europe.

Ce qui surprend c'est l'âge du jeune prince, né en 1867 lorsqu'il s'engage aux côtés de Bonvalot il a vingt-deux ans. Dans son article, Numa Broc mentionne à plusieurs reprises le nom du jeune homme et le classe dans la catégorie des explorateurs divers. Ce sont les journalistes, les hommes de lettres et surtout ceux qui voyagent pour le plaisir et qui parfois, mettent ce loisir au service de la science, dans le cas présent : la chasse. Effectivement lorsque l'on regarde les autres voyages effectués par le prince dans la vallée du Gange ou il part chasser le Tigre, ou au Japon quelques temps avant son voyage avec Bonvalot : ce sont des voyages touristiques.

Pourtant l'homme a quelques traits caractéristiques des profils d'explorateurs de cette époque. Il tente une carrière militaire, qui lui est finalement refusée en 1886, car étant membre d'une ancienne famille régnante en France, la loi d'Exil s'applique. Néanmoins, on sait que le service est bien souvent un premier pas dans le monde des voyageurs explorateurs, car ils sont nombreux à avoir d'abord servi le drapeau avant de se lancer tout seul. On pense par exemple au monomane du Mékong : Francis Garnier, ou encore à Jules Léon Dutreuil de Rhins, ancien membre de la marine.

---

<sup>201</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p. 414 – 415

Ce voyage aux cotés de Bonvalot sera une porte d'entrée dans le monde de l'exploration puisque suivront par la suite d'autres voyages qui cette fois seront de vraies missions d'explorations. Le cas d'Henri d'Orléans nous permet de souligner à quel point toutes ces catégories sont en réalité étroitement liées entre elles et particulièrement poreuses. D'Orléans peut être mis dans cette case des explorateurs qui font cela comme un loisir. Pourtant, sur le terrain il est finalement assez semblable à un Bonvalot ou un Dutreuil de Rhins : une sorte « d'explorateur pur », non scientifique au service de la science. Le prince semble alors louvoyer entre deux catégories, mais il montre surtout à quel point cette « caste » des voyageurs explorateurs est particulièrement mouvante. Si Bonvalot semble la figure clichée de l'explorateur du XIXe siècle, d'Orléans lui n'est pas catégorisable. D'ailleurs ce n'est certainement pas pour rien que Numa Broc la nomme « les explorateurs divers » et qu'il y range des profils aussi différents que des journalistes, des poètes et des hommes et des hommes qui voyagent pour leur loisir.

Lorsqu'il est question des voyages pour le loisir, apparaît alors une figure, toute neuve au XIXe siècle et déjà mal vue : le touriste.

« Je reste en extase devant un coucher de soleil, que l'agence Cook pourra promettre à ses clients lorsqu'elle organisera des excursions au Tibet, dans quelques années »<sup>202</sup>

Pourtant, il est clair que d'Orléans ne peut être considéré comme un touriste. Il correspond bien mieux à une figure qui tend à devenir un idéal de plus en plus positif aux yeux des hommes du XIXe siècle, une figure qui jusqu'alors était plutôt connotée négativement : la figure de l'aventurier.

Pour traiter de cette figure majeure du XIXe siècle et de la première moitié du XXe siècle, il convient de prendre en compte les travaux de l'historien Sylvain Venayre<sup>203</sup>, qui, grâce à l'histoire culturelle est parvenu à décrire comment est née cette image. Comment elle a évolué avant d'éclater jusqu'à faire de l'explorateur ce personnage incontournable du XIXe siècle. Puis comment elle est devenue une figure mythique au cours du XXe siècle ? Sylvain Venayre aborde la question de l'aventurier sous l'angle de l'histoire culturelle :

« Une histoire de la façon dont les hommes ont apprécié le monde, l'ont dit et ont accordé leurs pratiques à ces systèmes d'appréciations successifs [...] nous supposons ici que l'aventure est le fruit d'un regard posé sur l'évènement, une représentation du fait plutôt que le fait lui-même »<sup>204</sup>

Ainsi, pour notre cas, il nous est possible grâce à ses travaux de faire le chemin inverse, c'est à dire de prendre « ces systèmes d'appréciations successif » et de voir si notre cas particulier entre dans ces codes. Bonvalot et ses compagnons sont-ils l'image de l'aventurier type ? Se considèrent-ils eux-mêmes comme des aventuriers ?

---

<sup>202</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p.327-328

<sup>203</sup> Venayre, Sylvain, *La gloire de l'aventure, Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002.  
Venayre, Sylvain, *Panorama du voyage, 1780-1920*, Paris, Les belles lettres, 2012.  
Venayre, Sylvain, « Le voyage : un champ de recherches ? », *Hypothèses* 2014/1 (17), p. 69-74.

<sup>204</sup> Venayre, Sylvain, *La gloire de l'aventure, Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002.

Selon Sylvain Venayre, si aujourd'hui la mention du mot « aventurier » évoque chez nous une image plutôt positive c'est qu'il s'agit d'un héritage du XIXe siècle. Longtemps l'aventurier a été une figure négative. Le terme, né au XIVe siècle, désignait à la base un soldat volontaire, un mercenaire qui la plupart du temps était étranger et ne parlait pas la langue. Il est alors plutôt perçu comme une sorte d'intrus. Puis avec les XVe – XVIe siècles, et la découverte de l'Amérique, l'aventurier devient le soldat, le conquistador avant de devenir au XVIIe le corsaire. Cette fois il s'agit d'un occidental parti en terres lointaines. Avec le XVIIIe siècle l'aventurier évolue en cette personne qui vit sans état ni fortune et colporte les intrigues : Cassanova ou même Cagliostro.

C'est finalement le XIXe siècle qui va changer cette perception grâce au développement d'une littérature d'aventure qui finira par être un genre littéraire à part entière. Apparaît alors une première version de l'aventurier à la mode du XIXe siècle qui perdurera jusqu'aux années 1890. L'aventurier c'est celui qui part pour les espaces lointains. En cela Bonvalot et ses compagnons sont en adéquation avec l'image générale renvoyée par cette caste.

Si l'aventurier part, c'est donc pour se jeter dans une nature dangereuse, immense et surtout inconnue. Le Tibet, bien que moins mis sous les projecteurs que l'Afrique fait partie de ces grands espaces fantasmés par l'Europe : que peuvent bien abriter ces gigantesques montagnes ? De plus, l'aventurier remonte le temps, il recule dans des temps sauvages, ce que Bonvalot exprime dans son récit et que nous avons déjà étudié précédemment. Cet aspect est complété par la légende qui entoure la notion de « l'aventurier roi », à savoir le voyageur cultivé civilisateur face aux peuples sauvages.

L'aventurier est alors un exemple de la vie intense, le risque auquel il est confronté le fait se sentir vivant. L'argument souvent avancé est celui de la privation de nourriture qui lui permet de véritablement apprécier le prochain repas. Ce discours est souvent accompagné d'un éloge de la simplicité :

« La solitude est un véritable baume qui cicatrise les nombreuses égratignures que vous ont faites les circonstances de la vie ; sa monotonie est un calmant pour les nerfs trop sensibles à force d'avoir trop vibré ; son air pur est un bain, une douche et un massage au moral, qui vous enlève de la tête les idées mesquines, la poussière de bêtise humaine que déjà l'on tenait pour un ingrédient nécessaire ; grâce au désert, on pense longuement et peut-être conclut-on mieux... Enfin le désert est grand comme un élément, comme la mer dont il a les tempêtes, qui montrent à l'homme qu'il n'est qu'une plume, un brin de rien. Il a bien le défaut de manquer parfois d'eau, et même de tout. Cela est encore une considération importante, car vous apprenez de la sorte à apprécier la valeur des choses nécessaires à la vie, vous augmentez le nombre de vos satisfactions, de vos jouissances une fois que vous êtes rentrés dans les pays civilisés. Allez au désert cher lecteur, et vous ne le regretterez pas »<sup>205</sup>

Cette première version de l'image de l'aventurier en fait aussi un précurseur dans la cause coloniale, il est celui qui arrive avant la colonie avant de s'effacer pour laisser place à l'administration. On pourrait penser, vu les élans patriotiques de

---

<sup>205</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p.38-39

Bonvalot, que notre explorateur correspond à cette image, néanmoins, ce serait oublier que l'expédition qu'il mène n'a en aucun cas un but colonial. La France n'a aucune visée sur le Xinjiang ou le Tibet ; la Russie ou l'Angleterre oui.

D'ailleurs, c'est là un point important de la perception de l'aventurier, il n'est pas en compétition avec les autres explorateurs, aventuriers, en tout cas jusqu'à la fin du XIXe siècle. Bien au contraire d'ailleurs puisqu'il a ses côtés un belge en la personne du père Dedeken. De plus, à Tat Sien Lou, il n'hésite pas à confier au naturaliste anglais Mr Pratt, l'intégralité de ses collections récoltées au Tibet pour que celui-ci les ramène en France.

L'Angleterre, d'où est originaire Mr Pratt, apparaît comme une forme de modèle pour les hommes comme Bonvalot puisqu'elle est la figure de la réussite en outre-mer, les réussites britanniques mettent à mal les propagandistes coloniaux français qui n'y voit pas un manque d'esprits aventureux en France mais plutôt un problème au niveau de l'administration coloniale française, trop lourde.

En conclusion, Bonvalot semble parfaitement correspondre au mythe de l'aventurier tel que perçu en Europe à cette époque-là. De manière plus globale, l'explorateur est une figure qui colle à celle de l'aventurier. Pourtant, à partir des années 1890 cette image évolue. Or, notre expédition prenant place en 1889 – 1890, elle se situe dans la transition entre les deux images. C'est pourquoi il semble intéressant de voir ce nouveau visage et de regarder si Bonvalot ainsi que ses camarades correspondent toujours aux standards qui définissent l'aventure et celui qui la fait.

Le tournant du XIXe – XXe siècle, mène à l'avènement de l'aventure pour l'aventure. Selon Sylvain Venayre, cette conception prend son essor entre 1890 et 1920 et n'éclate vraiment que dans les années 1940. Lorsque l'on parle du concept de l'aventure pour l'aventure, il s'agit d'imaginer celle-ci comme se suffisant à elle-même, comme un but en soi. Cette nouvelle version de l'aventure apparaît dans un contexte où les espaces tendent de plus en plus à se réduire, or ce sont eux qui permettent l'aventure. C'est la même chose pour la « sauvagerie » : au fil des découvertes, les peuples entrent en contact avec les formes de la civilisation occidentale, et peu à peu s'opère le nivellement du monde allant de pair avec le recul de la *terra incognita*. Cette vision est totalement héritée du romantisme. En effet, se dégage dans les esprits une forme de nostalgie face à la disparition des espaces.

Parmi les exemples de grandes figures qui correspondent à cette nouvelle vision de l'aventurier on retrouve des hommes comme Henri de Monfreid ou même Arthur Rimbaud, Antoine de Saint-Exupéry. L'explorateur, et même le scientifique, entre dans un territoire inconnu et n'en ressort que lorsque celui-ci ne l'est plus, il détruit ce qui crée l'aventure. En cela Bonvalot semble être un cas d'école car dressant des cartes, ramenant des échantillons dans le but de les faire étudier... Pourtant, et c'est là le côté tout à fait paradoxal qui entoure le personnage de l'explorateur, celui-ci est une figure trop ancrée dans la notion d'aventure pour l'en exclure complètement.

Selon Sylvain Venayre, l'explorateur n'est aventurier que s'il n'a pas de motif scientifique. La notion d'aventure pour l'aventure implique au voyageur de n'avoir aucun but, y compris aucun but religieux mais aussi patriotique. Initialement, dans

les esprits l'aventurier est plutôt républicain, mais très vite il se détache de toute attache à un régime politique, or on le sait Bonvalot est un fervent patriote, donc là encore il est difficile de le situer. D'autre part Bonvalot a des caractéristiques qui le rapprochent de ce nouvel idéal, notamment des pensées qui mettent en avant l'affirmation de l'individu : l'aventure ne peut-être qu'individuelle, c'est un accomplissement de soi, c'est l'horreur du troupeau, un éloge de la solitude<sup>206</sup>.

---

<sup>206</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p.38-39

## **PARTIE 4 : RETOUR EN EUROPE ET SUITES DU VOYAGE D'EXPLORATION**

---

### **CHAPITRE I : LA VIE D'EXPLORATEUR EN RETOUR D'EXPEDITION**

---

Il faut à présent rentrer en France et diffuser au grand public le détail de cette longue expédition asiatique. Chose assez classique dans les récits de l'époque, le trajet retour est survolé à grands traits par l'auteur, cette partie du voyage, pourtant tout aussi longue en distance, ne fait pas partie de l'expédition. La preuve en est qu'à partir du moment où ils atteignent Hanoï, Bonvalot ne donne plus aucune date, plus aucun repère chronologique.

Ce qui nous intéresse à présent ce sont les suites du voyage. Car si Bonvalot et ses compagnons ont à présent terminé de marcher pendant des jours dans l'océan de montagnes du plateau tibétain, il leur faut maintenant rendre compte à leurs compatriotes français, mais aussi européens des résultats d'un tel périple.

Pourtant, l'arrivée en France ne signifie pas nécessairement la fin du périple. En effet ce voyage ils vont devoir le revivre encore en le racontant dans un récit mais aussi oralement face à des assemblées de scientifiques ou de simples curieux désireux de connaître les découvertes de Gabriel Bonvalot, Henri d'Orléans et du père Dedeken au Xinjiang ainsi qu'au Tibet.

Étudier l'accueil des voyageurs à leur retour en métropole nous permet d'avoir un aperçu de la place de l'explorateur dans la société française de son époque. Arrivent-ils sous un tonnerre d'ovations ou dans l'anonymat le plus complet ? De qui leur exploit est-il connu ? Se pose aussi la question de la résonance internationale d'une telle mission, parle-t-on de Bonvalot ailleurs qu'en France ? L'homme ne jouit-il que d'une renommée franco-française ?

Il convient aussi de se questionner sur les résultats d'une telle mission. Certes Paris et Hanoï ont été reliés par une route traversant des territoires parfaitement inconnus. Mais qu'en est-il de la portée concrète d'une telle aventure ? Les renseignements ramenés sont-ils exploitables pour la science ?

Il s'agit ici de cerner les suites directes de cette aventure et de se rendre compte du fait que le voyage ne constitue pas à lui seul l'ensemble du métier d'explorateur. Car si Bonvalot a pris la peine de faire un récit de son périple c'est pour laisser une trace, une preuve, un moyen de faire connaître cette découverte au grand public.

Dans son ouvrage sur l'histoire de l'Asie Centrale<sup>207</sup>, Jean Paul Roux explique qu'il est fort probable que des milliers de voyageurs de toutes origines se soient lancés sur les routes centre asiatique. Seulement quelques-uns ont laissé un texte pour la postérité qui rend compte de leur expérience à travers les steppes et les

---

<sup>207</sup> Roux, Jean-Paul, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, Paris, Fayard, 1997.

montagnes : en diffusant le récit de ses pérégrinations, Bonvalot choisit de s'inscrire dans cette seconde catégorie de voyageurs.

Dans les quelques ouvrages qui mentionnent le nom de Gabriel Bonvalot en parlant de son voyage de 1889 – 1890, c'est la plupart du temps pour le mentionner dans la liste de noms des explorateurs ayant été récompensés par la société de géographie de Paris. Il faut préciser que son visage n'était pas non plus parfaitement inconnu. En effet, lorsqu'en 1887 il rentre d'un périple à travers le Pamir, il est accueilli chez lui par la médaille d'or de la société de géographie, une récompense déjà importante doublée d'une Légion d'Honneur. Pourtant, bien qu'étant déjà une très haute distinction, en 1891 il reçoit cette fois la Grande médaille d'or de la société de géographie de Paris<sup>208</sup>, à savoir la plus haute distinction qui lui soit possible de recevoir de la part de cette institution.

Entre la première Grande médaille d'or distribuée en 1829 au capitaine John Franklin pour ses navigations polaires et la dernière en date attribuée en 2007 à Jean Raspail pour l'ensemble de son œuvre, il s'est écoulé cent soixante-dix-huit ans. Au total il n'y a eu que quatre-vingt-deux détenteurs de cette grande médaille d'or. Lorsque Bonvalot la reçoit en 1891 il est alors les trente neuvièmes.

Bonvalot est un cas d'autant plus rare que les voyageurs ayant reçu deux distinctions : médaille d'or et grande médaille d'or sont finalement assez rares. Il s'agit d'une promotion assez exceptionnelle. Ainsi Gabriel Bonvalot se retrouve au même rang que des hommes comme Brazza, Grandidier ou même Livingstone, et sera rejoint plus tard par des explorateurs comme Stein, Hedin, et même en 1896, Henri d'Orléans. La simple mention de la majorité ces noms suffit à comprendre ce qu'était Bonvalot en 1891 : un des plus grand.

Selon Numa Broc<sup>209</sup>, ces attributions de médailles sont l'occasion de longues et pompeuses cérémonies, typiquement ce qui agace Bonvalot. Pourtant, avoir les grâces de la société de géographie de Paris reste un privilège et surtout un atout non négligeable pour l'explorateur désireux de repartir en mission. Elle est une preuve de réussite qui facilite la levée de fonds auprès du ministère des affaires étrangères ou celui de l'instruction publique.

Rappelons que son voyage au Tibet avait été entièrement payé par le Duc de Chartres père d'Henri d'Orléans, donc des fonds privés. Il faut tout de même préciser que Bonvalot semble une valeur sûre pour les ministères tel que celui de l'instruction publique, puisque ses précédentes missions étaient toutes financées par ceux-ci.

Il semble donc qu'en 1891, Bonvalot soit l'explorateur du moment. Pourtant cette célébrité vue depuis le prisme de la société de géographie de Paris ne donne qu'un aperçu centré sur une petite élite parisienne, mais qu'en est-il du reste de la France ?

D'ordinaire il est plutôt de coutume pour les grands explorateurs, une fois de retour en métropole de faire un premier passage par la capitale, en l'occurrence

---

<sup>208</sup> *Bulletin de la société de géographie de Paris* 1891

<sup>209</sup> Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés (suite) », dans *revue française d'outre-mer*, tome 69, n°257, 3e trimestre 1982.

Paris, car c'est ici qu'on y trouve les institutions les plus importantes du pays. Néanmoins cette première escale parisienne est généralement suivie d'une tournée des sociétés de géographie de province. Des conférences qui sont parfois vécues comme de véritables calvaires par les explorateurs.

Aux vues du succès de l'entreprise de Bonvalot auprès de la société de géographie de Paris, il serait surprenant que les savants de toute la France n'ait pas eu vent du retour de son expédition. En effet l'exploit a été relayé par de nombreux bulletins de sociétés savantes et c'est ainsi que l'on retrouve des invitations à l'image de la société de géographie de l'Ain, qui écrit dans le compte rendu de la séance du 14 janvier 1891 :

« M. Loiseau annonce qu'il a demandé à M. Bonvalot de venir à Bourg vers la fin février. M. Chantre »<sup>210</sup>

Réponse lors du compte rendu de la séance du 28 janvier 1891 :

« M. Loiseau est chargé de trouver un conférencier avant M. Bonvalot qui ne pourra venir avant la fin de février. »<sup>211</sup>

On comprend que l'explorateur semble suffisamment pris pour ne pas pouvoir se présenter tout de suite à la société de géographie de l'Ain. Pris par le temps, mais surtout dans l'impossibilité physique de faire ses conférences, comme il l'écrit à la société de géographie de Lyon :

« M. G. Bonvalot, à qui nous avons demandé de venir à Lyon nous raconter sa remarquable exploration, nous répond ce qui suit : J'ai le regret de vous dire que je suis obligé à un long repos.

Mes forces sont épuisées, et les conférences me sont impossibles en ce moment. Je me permets de vous renvoyer à la fin de l'année. »

D'ailleurs le prince Henri d'Orléans aussi fait la tournée des institutions savantes du pays. On le voit notamment à la société de géographie de Rochefort, où il conte son voyage à travers le Tibet aux côtés de Gabriel Bonvalot<sup>212</sup>. Ces sociétés savantes ont d'ailleurs pour beaucoup suivi l'aventure grâce aux nouvelles transmises le plus régulièrement possible par les voyageurs sur la route. Ainsi, toujours dans le bulletin de la société de géographie de Paris nous pouvons lire :

« Voyage de M. Bonvalot et du prince Henri d'Orléans. — Une dépêche de Chine, datée du 10 septembre, annonce que le prince Henri d'Orléans et M. Gabriel Bonvalot sont arrivés à Yunnan-Fou, capitale du Yunnan, le 5 septembre. Ils ont donc accompli heureusement la plus grande partie du voyage considérable qu'ils ont entrepris en Asie. Le prince et M. Bonvalot sont en bonne santé. »<sup>213</sup>

Ces lettres arrivent d'abord à la société de géographie de Paris, avant que leurs contenus soient diffusés auprès des autres sociétés de l'hexagone. Bonvalot y est d'ailleurs souvent abondamment cité, permettant au lecteur de la revue d'avoir lui aussi directement accès à l'aventure. Nous n'avons cité ici que quelques exemples,

<sup>210</sup>Bulletin de géographie de la société de l'Ain 1891/02-1891/03.

<sup>211</sup>Bulletin de géographie de la société de l'Ain 1891/02-1891/03.

<sup>212</sup>Bulletin de la société de géographie de Rochefort sur Mer, Challamel Ainé, tome XII, année 1890-1891, N 1.

<sup>213</sup>Bulletin de la société de géographie de Rochefort sur Mer, Challamel Ainé, tome XII, année 1890-1891, N 1.

néanmoins on retrouve des mentions d'invitations dans un grand nombre de villes de France : Marseille, Montpellier, Bordeaux, Toulouse...

L'entreprise des deux hommes a donc fait suffisamment d'émules pour fédérer derrière elle une grande partie des milieux savants de l'époque. Ils reçoivent même des récompenses des sociétés savantes provinciales, comme celle de Lyon où ils sont nommés *membres à vie*<sup>214</sup>. Bonvalot est même invité à des réceptions où il n'est pas question de son voyage en particulier, mais simplement parce qu'il est une personnalité publique du moment. On le retrouve par exemple parmi la liste des convives pour le banquet donné en l'honneur d'une mission canadienne en visite en France le 17 avril 1891<sup>215</sup>.

L'exploit n'a-t-il finalement concerné que les scientifiques de la troisième république ?

Il est effectivement de coutume pour les entreprises les plus importantes, de faire, en sus d'un tour de France, un tour des institutions mais cette fois à échelle européenne.

On se doute bien, aux vues de ce que nous avons étudié précédemment, que cette règle s'applique parfaitement à Bonvalot. On sait par exemple que lui et son ami d'Orléans sont invités au congrès des sciences géographiques de Berne de 1891<sup>216</sup>.

Nous savons aussi que les deux hommes ont fait une conférence et une lecture du récit de voyage à la société de géographie de Saint Petersburg en Russie<sup>217</sup>. Ce qui n'est pas non plus étonnant lorsqu'on sait que les informations récupérées par l'explorateur peuvent être particulièrement utiles pour une Russie qui « lorgne » sur des territoires chinois comme le Xinjiang dans le contexte Great Game. La renommée de l'explorateur est internationale et suscite donc un intérêt ailleurs qu'en France.

Parmi les lieux incontournables qui attendent l'explorateurs à son retour en France, il en existe aussi des moins formels. Le plus connu d'entre eux s'appelle *la Petite Vache*. Il s'agit d'un café créé en 1850 au 66 de la rue mazarine à Paris à côté de la société de géographie, qui est devenu le rendez-vous parisien des explorateurs. Le premier à avoir investi le lieu est Francis Garnier, l'explorateur du Mékong, puis viendront des hommes comme Duveyrier, Brazza, Chavannes ou même Beguin. L'établissement semble jouir d'une certaine notoriété car il accueille aussi beaucoup d'explorateurs étrangers comme les anglais Burton ou Cameron, des portugais comme Pinto et même des russes comme Annenkof. Mais surtout, en ce qui nous concerne, *la petite vache* voit régulièrement la venue de Gabriel Bonvalot<sup>218</sup>. Cette enseigne, est un relais des réunions de la société de géographie où on y conte ses faits d'armes.

---

<sup>214</sup>Bulletin de la société de géographie de Lyon, H. Georg, Tome IX, 1891.

<sup>215</sup>Journal *la Charente*, édition 18/04/1991, n°7587

<sup>216</sup>Journal *la croix*, édition du 25/06/1891,

<sup>217</sup>Journal *le Matin*, édition du 26/02/1891, n°2554

<sup>218</sup>Malo Henri, *A l'enseigne de la petite vache, ou, l'avenir de l'empire colonial se jouait dans un café*, Paris, Elytis, 2009.

Pourtant, malgré son côté plus libre et moins formel, *la petite vache* reste tout de même un lieu fréquenté par les gens du « métier » : des explorateurs et des savants. Mais qu'en est-il au-delà de ce cercle ? L'expédition de Bonvalot et d'Orléans a-t-elle eu un succès allant au-delà de ce petit public de connaisseurs éclairés ? S'interroger sur ce fait est intéressant pour avoir un regard plus large sur la place du voyage d'exploration dans la société française du XIXe ? S'agit-il d'un phénomène qui passionne au sens large ou au contraire est-ce juste une passion élitiste ?

Pour en avoir un aperçu, il est intéressant de se pencher sur la presse papier de l'époque<sup>219</sup>. On se rend compte alors que le voyage de Bonvalot suscite aussi une forme d'intérêt dans la presse grand public. Dans les éditions de l'année 1891, on retrouve de nombreuses mentions de Gabriel Bonvalot et d'Henri d'Orléans à propos de leur voyage. Par exemple, le journal *La croix*, mentionne notre explorateur quinze fois en une année<sup>220</sup>. On le retrouve aussi dans *les suppléments littéraires du dimanche* du figaro<sup>221</sup>, mais aussi dans *Le Matin* ou encore *le petit journal*. Des journaux régionaux parlent aussi de nos aventuriers, comme *la Dépêche*<sup>222</sup> à Toulouse qui mentionne Bonvalot dans plusieurs numéros en 1891. Citons encore *le grand écho du nord*<sup>223</sup>, dans le nord de la France et *La Charente* à Angoulême<sup>224</sup>.

La quasi-totalité des articles qui traitent de Bonvalot parle de son voyage. Néanmoins, il est aussi invité à donner son avis sur des faits d'actualités qui concernent l'Asie, comme la révolte de Manipour en Inde. Les articles sont plus ou moins longs en fonction des journaux, notons tout de même la présence d'illustrations dans certains d'entre eux, comme dans le journal *La croix* ou encore dans *le figaro* :

---

219 Tous les journaux cités ici, ont été trouvés sur Gallica et sont donc consultables en ligne directement : <https://gallica.bnf.fr/html/und/presse-et-revues/les-principaux-quotidiens?mode=desktop>

<sup>220</sup> Journal *la Croix*, 1891

<sup>221</sup> Journal *les suppléments littéraires du dimanche* du figaro, 19/12/1891, n°51

<sup>222</sup> Journal *La dépêche*, 01/02/1891 et 02/02/1891

<sup>223</sup> Journal *Le grand écho du nord*,

<sup>224</sup> Journal *la Charente*, édition 18/04/1891, n°7587



22. i  
 Image représentant de gauche à droite : le père Dedeken, Gabriel Bonvalot et Henri d'Orléans, publiée dans le journal La croix.<sup>225</sup>



23. Image représentant le campement des explorateurs, publiée dans le Figaro<sup>226</sup>

<sup>225</sup>Journal La croix, 04/02/1891.

<sup>226</sup>Journal Le figaro, suppléments littéraires, 19/12/1891.

En fonction de la ligne éditoriale de tel ou tel journal, les angles d'approche vont être différents. L'un des exemples les plus frappant est le journal *La croix*, aux obédiences catholiques qui insiste sur la rencontre de Bonvalot avec les missionnaires, ou encore sur les religions des païens de l'Asie centrale.

Le retour en France est aussi l'occasion pour les savants d'étudier les résultats du voyage à travers le Xinjiang et le Tibet. Ce voyage a-t-il finalement été utile ? La réponse est en demi-teinte, pour cela nous pouvons simplement citer le compte rendu de la séance de la société de géographie de Paris, dans lequel il est écrit :

« Dès la première narration faite par les voyageurs, une question s'est posée : Cette route est-elle pratique ? Les esprits qui pèsent à la balance de précision, l'utilité de toutes les difficultés vaincues, répondent négativement, Nous croyons, nous, qu'il est toujours utile de connaître notre globe de fouiller les inconnus qu'il oppose encore à l'expansion des idées civilisatrices et que si la route ouverte par l'expédition Bonvalot n'est pas pratique encore, elle peut le devenir un jour : Les besoins économiques des peuples et le génie de l'homme ont su faire plier la nature à leur exigence et abattre des obstacles qui, de tout temps, passaient pour infranchissable. »<sup>227</sup>

Le doute est permis lorsqu'il est question de traiter du cas de l'utilité d'avoir découvert cette route. Il faut reconnaître que la praticabilité de l'itinéraire de Bonvalot est plus que discutable. Comment mettre en avant cette route lorsqu'en cette fin du XIXe siècle l'accès à l'Asie du sud-est est rendu particulièrement facile par les grandes lignes maritimes. Et malgré la petite touche d'espoir de la fin du précédent extrait, force est de constater que cette route, d'un point de vue économique ne présente clairement pas un intérêt majeur. Une route nouvelle certes, mais pour aller où ? Au Tibet ? De grandes terres arides ou la culture y est difficile. Non définitivement, le point de vue économique n'est pas le plus important.

Concernant le volet scientifique. Qu'en est-il des résultats ? Notamment en matière de cartographie :

« La commission des prix a eu sous les yeux les carnets minutes et les mises au net des itinéraires. Des observations astronomiques n'ont pu être prises dans les conditions difficiles où se trouvaient les voyageurs, mais la route a été levée à la boussole, la plupart du temps par recoupements lorsqu'ils étaient possibles, et les longueurs ont été évaluées à l'estime de marche. Dans la seconde partie, entre le Tengri-Nor et Batang, dont les dispositions sont bien déterminées l'erreur a été de 30 km sur 1.400, soit un peu plus de 2p. 100. Les altitudes ont été déterminés à l'anéroïde. Celle du Tengri-nor a donné 60 mètres de différences avec la cote accusée par le pundit. »<sup>228</sup>

Les relevés ont été faits dans des conditions particulièrement compliquées, et malgré les talents de Bonvalot il y a visiblement quelques approximations. Pourtant, la société de géographie considère ces apports comme étant particulièrement important pour la recherche et la connaissance de ces régions. Le bémol réside dans ce que relève Gorshenina Svetlana dans son travail sur les explorateurs en Asie

---

<sup>227</sup>Bulletins de la société de géographie de Paris, 1891, p.135

<sup>228</sup>Bulletins de la société de géographie de Paris, 1891, p.140

centrale<sup>229</sup>. Elle explique en effet que si on se penche sur une carte récente du plateau tibétain, aucun des noms de montagnes baptisées par Bonvalot n'apparaît, pas de Mont Reclus ou de mont Rubrouck. Pourquoi ?

A cela plusieurs réponses possibles mais aucune vraiment vérifiable. La première c'est que les relevés de Bonvalot n'étaient pas suffisamment intéressants pour être immortalisés et sont tombés dans l'oubli. On peut aussi penser que dans cet océan de montagnes il est tout simplement impossible de retrouver précisément la route empruntée par les voyageurs. Selon Svetlana Gorshenina les résultats de Bonvalot n'étaient tout simplement pas assez bons et elle estime qu'il faudra attendre Dutreuil de Rhins pour avoir des résultats bien précis.

Il ne faut pourtant pas être trop critique, l'expédition a bel est bien fait des découvertes géographiques vérifiables. On pense par exemple à la découverte d'un volcan au cœur du Tibet ou encore à la disparition du Lob Nor. De plus, il y a aussi toutes les collections rapportées par Bonvalot :

« Les collections faites au cours de ce remarquable voyage ont une réelle valeur, comme l'affirment les rapports qu'ont bien voulu communiquer à la commission des prix MM. Daubrée, Milne-Edwards, Oustalet et Bureau. Nombre de mammifères et d'espèces nouvelles d'oiseaux et de plantes trouveront leur place en évidence dans les galeries du Museum, la commission des prix a décerné à l'unanimité la grande médaille d'or de la société de géographie au voyage de Bonvalot et du prince Henri d'Orléans. »<sup>230</sup>

Bonvalot le répète tout au long de son récit, mais ses collections sont à destination des musées de France et plus particulièrement du Museum d'histoire naturelle de Paris. Nous avons lu que les collections de Bonvalot avaient été complètement dispersées et qu'il était difficile aujourd'hui d'en retrouver la trace. Pourtant, nous pouvons affirmer qu'une grande partie d'entre elles sont encore aujourd'hui, au Muséum<sup>231</sup>. A leur retour en France, une grande exposition est organisée au Muséum avec les collections ramenées par les voyageurs, on en retrouve même des publicités dans des journaux provinciaux comme la *dépêche* :

« Les collections occupent deux salles : au milieu de la salle principale se dresse un colossal Yak abattu sur les plateaux du Thibet par le prince Henri d'Orléans. Seul en Europe, le musée de saint-Petersbourg en possède un exemplaire de cette espèce : c'est un animal assez analogue au bison d'Amérique ; mais plus grand, l'encolure énorme, les assises puissantes, et les reins démesurément longs, le crâne largement aplati, donne une impression comme définitive d'un maximum de force brutale et inintelligente. »<sup>232</sup>

A côté de tous ces animaux il y a aussi tout ce qui concerne les plantes :

---

<sup>229</sup> Gorshenina, Svetlana, *Explorateurs en Asie centrale. Voyageurs et aventuriers de Marco Polo à Ella Maillart*, Genève, Olizane, 2003.

<sup>230</sup> Bulletin de la société de géographie de Paris, 1891, p.140

<sup>231</sup> Base de donnée muséum histoire naturelle de Paris : <https://www.mnhn.fr/fr/collections/bases-donnees-scientifiques/bases-donnees-museum-national-histoire-naturelle>

<sup>232</sup> Journal, *La dépêche*, 05/05/1891

Parmi tout ce qui a été récolté, certaines sont encore inconnues en Europe. Sur chacune des fiches du muséum nous retrouvons le nom du récolteur et le lieu de sa découverte.

## CHAPITRE II : LA PARUTION DU RECIT DANS *LE TOUR DU MONDE*.

---

« ... je supplie les rhumatismes hargneux et la fièvre louche de « vouloir bien avoir l'extrême obligeance de me permettre » de tenir la parole que j'ai donnée à mon éditeur de lui fournir à bref délai le manuscrit où je conterai à la diable un voyage que j'ai fait avec plaisir et qu'il est beaucoup moins amusant de « mettre sur le papier », je te l'avoue franchement, lecteur. »<sup>233</sup>

Légère mise en scène ou bien réalité, difficile de savoir. L'homme d'aventure qu'est Bonvalot met en avant un point capital de la vie de l'explorateur : son voyage le poursuit bien après son retour chez lui, et il doit le revivre encore au moins une fois en l'écrivant. L'idée étant que chacun, et pas seulement les grands pontes de la société de géographie de Paris, doit avoir la possibilité de savoir ce qui s'est passé entre Paris et le Tonkin de 1889 à 1890. La façon dont Bonvalot explique devoir écrire son récit apparaît presque comme une forme de contrainte à laquelle il lui est impossible de se soustraire.

Il semblerait que ce soit effectivement le cas : en cette fin de XIXe siècle, il est parfaitement improbable d'avoir fait un si grand périple sans qu'aucun récit n'en soit tiré. C'est d'ailleurs par le biais du récit de voyage que se créent et se consolident les réputations. Dans son article sur les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés, Numa Broc<sup>234</sup> explique à quel point il est important pour un voyageur de faire la rédaction de son récit. Car par l'écriture, tout est possible, il semblerait curieux que ceux qui ont enduré fatigue, faim et froids ne le racontent pas. Le voyageur peut aussi asseoir sa crédibilité par ce médium. Des mythes se créent voire s'amplifient, avec des voyageurs jugés davantage sur leurs écrits que sur leurs découvertes. Numa Broc avance même l'idée que certains seraient des usurpateurs et d'autres méconnus malgré leurs exploits bien réels.

Ils sont bien rares les explorateurs n'ayant rien publié. Ce sont les plus réticents et ceux dont les hasards de parcours indisposent à la rédaction des notes. On connaît plutôt leurs voyages par des récits de secondes mains, rédigés le plus souvent par des compagnons. Pour le cas de l'Asie centrale, des hauts plateaux, le cas le plus parlant reste certainement celui de Jules Léon Dutreuil de Rhins, mort dans une embuscade tendue par des brigands tibétains. Son compagnon de route, Fernand Grenard, échappe de justesse à la mort et récupère toutes les notes prises par son chef d'expédition. Une fois rentré en Europe, ce dernier s'attelle à la lourde tâche de les réorganiser et surtout de les rédiger au propre pour donner une collection de plusieurs volumineux ouvrages permettant de faire passer le labeur de son compagnon à la postérité.

Il s'agit d'une exception : dans la grande majorité des cas, c'est l'explorateur en personne qui se charge des différentes publications. Les lecteurs préfèrent cette perspective puisque c'est celui qui a vécu la chose qui peut dire qu'il était ici à tel

---

<sup>233</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p.19

<sup>234</sup>Broc, Numa, « *Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés (suite)* », dans *revue française d'outre-mer*, tome 69, n°257, 3e trimestre 1982.

moment. Citons la formule de Numa Broc : « J'étais en tel endroit et telle chose m'advint »<sup>235</sup>.

La rédaction du récit n'est néanmoins pas chose aisée car il faut trier ses notes, dessiner les cartes et préparer les illustrations. Les militaires ont accès aux dépôts de cartes de la marine et de celui de la guerre ce qui leur donne, en plus des documents qui y sont entreposés, la possibilité de se servir d'un matériel à la pointe de la technique. Pour ce qui est des civils, la tâche peut s'avérer plus compliquée. Certains sont visiblement accrédités par des institutions comme le ministère de l'Instruction publique, moyennant une pension, pour mettre au propre leurs notes et les publier. Ce sont des cas exceptionnels, comme celui d'Orbigny<sup>236</sup>. Bonvalot ne fait aucune mention d'un tel privilège.

Se pencher sur les modalités d'édition permet de voir la transition entre le tas de notes prises au crépuscule sous une tente dans le Xinjiang, et le récit construit mis entre les mains du lecteur. Regarder comment se diffuse un récit de voyage nous permet d'appréhender, la place de l'explorateur et du voyage dans les esprits de ses contemporains. A l'époque, les voyages sont suffisamment populaires pour que des revues leur soit intégralement consacrées. Il s'agit d'un genre à part entière avec sa propre presse, ses propres moyens de diffusions ... Le récit de Bonvalot a été publié dans un premier temps dans *le tour du monde, le nouveau journal des voyages*.

L'ancêtre commun ces revues de voyages de la fin du XIXe siècle peut être trouvé dans l'œuvre de l'abbé Prévost, un religieux éclairé du XVIIIe siècle à l'origine de l'*Histoire Générale des Voyages, ou Nouvelle Collection de toutes les relations de Voyages par Mer et par Terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues de toutes les nations connues*, un énorme travail de compilation des récits de voyages de ses contemporains et leurs prédécesseurs. Initialement, il s'agit de la traduction d'une œuvre anglaise de John Green : *A new general collection of voyages and travels*<sup>237</sup>, œuvre qui dans son pays d'origine a dû être arrêtée et que l'abbé Prévost continue alors. *L'une des particularités de ce travail est que tout cela est fait dans un but d'accumulation de connaissances nouvelles, et que l'abbé Prévost n'hésite pas à largement couper dans le texte les passages qu'il juge inutiles, inintéressant, n'apportant rien au lecteur. Ces coupes finalement assez arbitraires et souvent assez grandes, rendant un aspect parfois assez brouillon.*

*C'est la critique formulée par Jean François de la Harpe, autre esprit éclairé du XVIIIe siècle, plus jeune que son confrère l'abbé Prévost. De la Harpe fait plusieurs critiques à l'œuvre de son aîné : celui-ci aurait entassé les récits de voyageurs de tous les continents sans faire cas des nombreuses répétitions qui d'un texte à l'autre n'apprennent rien de neuf au lecteur, et aurait de plus banni de son ouvrage « toute éloquence et toute philosophie ». Enfin, il n'aurait pas suffisamment distingué les récits méritant l'attention des autres. Il ne lui en faut alors pas plus*

---

<sup>235</sup> Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés (suite) », dans *revue française d'outre-mer*, tome 69, n°257, 3e trimestre 1982.

<sup>236</sup> Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés (suite) », dans *revue française d'outre-mer*, tome 69, n°257, 3e trimestre 1982.

<sup>237</sup> Green John, *A new general collection of voyages and travels. Consisting of the most esteemed relations, which have been hitherto published in any language ; comprehending everything remarkable in its kind, in Europe, Asia, Africa, and America*, Londres, T. Astley, 1745.

pour décider de reprendre le travail de l'abbé en le réordonnant et en corrigeant certaines informations, car son prédécesseur avait tendance à rajouter des éléments. Le récit est par ailleurs épuré par la suppression de quelques répétitions par exemple. Le but ultime étant de rendre la lecture plus accessible et de permettre à plus de gens de pouvoir s'instruire. Enfin, De la Harpe ajoute encore des récits de voyages qui viennent d'être publiés notamment les tours du monde de Bougainville et de Cook, accouchant au final d'une œuvre : *l'Abrégé de l'histoire général des voyages*<sup>238</sup>, pour un total de vingt-quatre volumes in-octavo.

Une œuvre rapidement jugée trop longue et que de nombreux auteurs du début du XIXe siècle vont se proposer de réduire, notamment Jules Dufay qui en la retravaillant la ramène à cinq volumes. Tous ces travaux ont aussi permis à leurs auteurs de réactualiser les connaissances de La Harpe en ajoutant les derniers voyages faits depuis. Selon Sylvain Venayre, apparaissent ensuite deux phénomènes. D'un côté, avec la seconde moitié du XIXe siècle, la fin des œuvres de compilations remplacées par des vulgarisateurs qui reprennent et résument le texte original. C'est notamment le cas de *l'Histoire des grands voyages et des grands voyageurs*<sup>239</sup> en trois volumes de Jules Verne. Mais ce phénomène est surtout accompagné par un autre : le développement du récit de voyage dans la presse dès le XVIIIe siècle. Des revues qui proposent notamment des traductions de revues publiées initialement à l'étranger, comme *le Journal Asiatique* par exemple ou encore *La revue américaine*.

Les revues commencent alors à se multiplier avec une division en deux catégories principales : les récits purement documentaires qui visent à raconter la découverte sous un angle scientifique et savant, et des récits littéraires, qui prennent de plus en plus d'importance comme en témoignent les succès de Pierre Loti.

Ces revues se développent dans un contexte qui leur est particulièrement propice puisque le XVIIIe et surtout le XIXe siècle voient des progrès considérables dans les techniques d'illustrations, de gravures et d'imprimerie. On pense notamment à l'émergence de la lithographie. L'arrivée de l'illustration est à ce sujet une véritable révolution. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que d'Orléans est chargé pendant tout le voyage de prendre des photos des hommes et des régions qu'ils rencontrent. L'intérêt ethnographique est certain, mais les clichés font double emploi et sont un formidable moyen pour rendre le récit plus attrayant. Les premières revues illustrées datent des années 1830 et même si elles ne sont pas tout de suite spécialisées dans le récit de voyages, celui-ci y prend déjà une place importante.

Avant 1860, lorsque l'explorateur arrive en France et qu'il veut faire paraître son récit dans une revue, il dispose d'un choix assez vaste : *La revue maritime et coloniale* ou *La revue des deux mondes*. La revue *l'Explorateur*, qui deviendra plus tard *l'Exploration* et finira par s'appeler *la Revue Française de l'étranger et des colonies*, la *Revue algérienne*... L'année 1860 constitue un tournant avec la fondation par le Saint Simonien Edouard Charton de la revue *Le tour du monde, le nouveau journal des voyages* – elle écrase très vite les autres par son tirage, et connaît une certaine longévité en ne s'éteignant qu'en 1914. C'est elle qui publiera les récits de Francis Garnier en 1870 et 1872, Pierre Savorgnan de Brazza en 1887-1888, mais surtout, le récit *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu* de Gabriel

---

<sup>238</sup>Harpe, Jean François de la, *Abrégé de l'histoire général des voyages*... , Paris, Moutardier, 1803.

<sup>239</sup> Verne Jules, *histoire des grands voyages et des grands voyageurs*, Paris, 1878

Bonvalot avec les illustrations faites depuis les photographies prises par le Prince Henri d'Orléans lors de la traversée du continent eurasiatique entre 1889 et 1890.<sup>240</sup>

Edouard Charton en 1860 n'en est pas à son premier coup d'essai en matière d'édition de journal. Déjà en 1833 il lance et dirige *Le magasin pittoresque*, un journal qui ne traite pas particulièrement de voyage mais qui lui permet de faire ses armes – la publication dure jusqu'à 1888. L'homme a une carrière particulièrement chargée, il est notamment à l'origine du journal *L'illustration* ; il fera même un passage en politique. Dans tout ce qu'il a édité, il a toujours perçu l'importance des illustrations et a travaillé pour le développement de celles-ci dans ses journaux avec des techniques alors nouvelles.

Dans *Le tour du monde*, avec comme sous-titre : *Le nouveau journal des voyages*, il s'engage à ne publier que des récits contemporains et surtout inédits. Il commence avec des récits comme celui d'Henri Duveyrier au Sahara en 1861 et qui sera le premier succès de la rédaction.

Dans ce journal, l'illustration détient une place importante : c'est exactement ce que nous avons dans le récit de Bonvalot d'Orléans, dans lequel les images accompagnent le texte.

Le but du journal étant de coller le plus possible à la réalité, la quasi-totalité des images est accompagnée d'une petite légende qui précise la réalisation d'après une photographie ou d'un croquis. L'ensemble se compose donc du texte et d'images, qui doivent donner l'impression au lecteur d'y être.

Dans sa forme, le journal basait son modèle sur *l'Encyclopédie*. En effet, chaque numéro n'a pas d'entête, et la pagination est continue d'un numéro à l'autre de sorte que l'ensemble ne forme qu'un seul gros ouvrage. Dans notre cas, le récit de Bonvalot commence à la page deux-cent-quatre-vingt-neuf de l'édition du deuxième semestre de l'année 1891 et se termine à la page quatre-cent-vingt-trois. Chaque page est divisée en deux colonnes. L'ensemble de l'œuvre est réparti sur un total de huit numéros, chacun d'entre eux fait environ une quinzaine de pages et comporte plusieurs chapitres mentionnés au début de chaque exemplaire. On peut constater qu'il n'y a pas de page de couverture, chaque première page commençant directement avec le titre de la revue en haut avec le texte du récit de voyage directement à la suite. La fin d'un numéro est marquée par une petite note : « La suite à la prochaine livraison »<sup>241</sup>.

Il s'agit là d'une première version rédigée de ce que sera plus tard le récit final de l'aventure asiatique de Bonvalot. Si l'on compare la version parue dans le *Tour du Monde*<sup>242</sup> et celle de l'édition en livre de 1892<sup>243</sup>, on remarque quelques tournures différentes. Néanmoins, le fond est déjà présent, et les titres des chapitres sont déjà ceux des futures éditions. On y retrouve aussi le chapitre narré par Henri d'Orléans lors de son exploration de la région du Lob-Nor<sup>244</sup>.

---

<sup>240</sup> Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés (suite) », dans revue française d'outre-mer, tome 69, n°257, 3e trimestre 1982.

<sup>241</sup> Journal, *Le tour du monde, nouveau journal des voyages*, Paris, Hachette, 2<sup>e</sup> semestre, 1891.

<sup>242</sup> Journal, *Le tour du monde, nouveau journal des voyages*, Paris, Hachette, 2<sup>e</sup> semestre, 1891.

<sup>243</sup> Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachettes, 1892, p. 6

<sup>244</sup> Journal, *Le tour du monde, nouveau journal des voyages*, Paris, Hachette, 2<sup>e</sup> semestre, 1891, p. 314

Le récit de Bonvalot a eu son importance : d'ordinaire, le *Tour du Monde*, d'Edouard Charton, publie rarement des récits complets<sup>245</sup>. En effet, leur stratégie repose généralement sur la publication d'extraits pour attiser la curiosité du lecteur et le pousser à acheter l'œuvre complète en livre, dont la sortie suit la publication de la revue. Dans le cas du récit de Bonvalot, tout a été intégralement publié dans le *le Tour du Monde* puis en livre aux éditions Hachette en 1892.

Nous pouvons déjà nous attarder sur le cas du titre noté dans le *Tour du Monde : De Paris au Tonkin à travers le Tibet Inconnu*. Il est très classique et révélateur de ce qui se faisait à l'époque. Les titres des récits d'explorateurs sont particulièrement calibrés, le but premier étant d'en vendre un maximum. Ils doivent donc piquer la curiosité du lecteur. Ainsi selon Numa Broc, beaucoup mettent en avant des titres avec les termes « voyages », « explorations » ou « aventure ». Notons que Bonvalot n'a opté pour aucune de ces solutions. Il y a aussi les titres qui mettent en avant la notion de traversée de l'inconnu. Des titres qui évoquent les obstacles auxquels les voyageurs ont dû faire face : c'est le cas du titre de Bonvalot dans le *Tour du monde*, « à travers le Tibet inconnu », qui sera changé dans les éditions ultérieures. On y voit la volonté de montrer le point de départ, Paris, ainsi que le point d'arrivée, le Tonkin, avec entre les deux l'inconnu : le Tibet, cœur géographique du continent asiatique, qui dégage tout un imaginaire relatif à l'inconnu et la découverte.

Le titre de Bonvalot n'est pas une exception, il est assez convenu lorsqu'on le met en parallèle avec d'autres de la même époque. Par exemple, *Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong*<sup>246</sup> du voyageur Binger, ou encore *De Saint Louis à Tripoli par le lac Tchad* par Monteil<sup>247</sup>. Ces titres font partie intégrante de la promotion du récit. D'ailleurs, le titre de Bonvalot est assez trompeur : si l'homme est parti de Paris pour se rendre au Tonkin, il va toutefois en train jusqu'à Kouldja, à la manière d'un touriste. Ensuite, sur l'ensemble du trajet, seule une portion concerne une véritable exploration. De plus, on l'a déjà mentionné, mais l'accent est largement mis sur le Tibet inconnu, ce qui cette fois est vrai puisqu'il inaugure une nouvelle route. Le terme « Tibet » est alors beaucoup plus évocateur et donc vendeur que les régions du Xinjiang ou du Lob Nor par exemple, qui sont bien moins connues du grand public.

Ainsi on peut séparer les récits dont le but premier est de s'adresser au grand public de ceux qui visent un lectorat de spécialistes. Entre les deux existent une petite catégorie de récits lisibles par tous type de lecteurs<sup>248</sup>. Le but du grand public étant de s'instruire en se divertissant, et pour décrire cela nous ne pouvons que reprendre les termes employés par Numa Broc :

« Il veut qu'on lui parle de sables brûlants, de forêts vierges, de rapides infranchissables, de bêtes féroces, de cannibales, de porteurs qui désertent, de grandes chasses et de voyageurs mourant de soif... Il veut tour à tour frémir,

---

<sup>245</sup> Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés (suite) », dans *revue française d'outre-mer*, tome 69, n°257, 3e trimestre 1982.

<sup>246</sup>Binger, *Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong*, Paris, Hachette, 1892

<sup>247</sup>Monteil, P-L, *De Saint Louis à Tripoli par le lac Tchad*, Paris, Hachette, 1891

<sup>248</sup> Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés (suite) », dans *revue française d'outre-mer*, tome 69, n°257, 3e trimestre 1982.

s'émerveiller, admirer le courage des hommes et les grands spectacles de la nature. »<sup>249</sup>

Pour ce qui est des récits à destination des savants, le style est plus austère, le but n'étant pas de divertir mais d'informer. L'explorateur doit alors disparaître derrière la science pour laquelle il travaille.

Comment placer Bonvalot entre ces deux catégories ? L'exercice semble compliqué, car il travaille pour la science sans pour autant être scientifique. Si nous nous concentrons uniquement sur son texte, à savoir ce qui est publié dans le journal *le Tour du monde*, nous n'avons aucune mention des relevés, de listes d'animaux, de plantes et de roches ramenées. Tous ces éléments sont rajoutés dans les éditions en volume, dès 1892. Avec seulement le texte du récit, il est plutôt probable que Bonvalot s'intègre dans la catégorie des récits de voyage à destination du grand public. Malgré la sobriété qui caractérise son style d'écriture, l'auteur n'intègre jamais de données scientifiques quantifiées et mesurées. On a affaire à un récit qui met l'accent sur ces fameuses anecdotes qui plaisent tant au lecteur avide de sensations fortes. Dans le récit de Dutreuil de Rhins, Fernand Grenard, sur les quatre volumes, trois sont consacrés à des relevés précis sur la géographie, la botanique, la minéralogie. Le dernier est pour sa part réservé au récit du voyage. Chez Bonvalot, nous n'avons que le récit, articulé de façon chronologique, jour par jour, là où ceux destinés aux savants sont d'ordinaire organisés de façon thématique. Cela correspond bien au caractère de Bonvalot dont le moteur reste l'exploration. Il fait partie de cette catégorie des « explorateurs purs » définis par Numa Broc, son récit étant un témoignage de cet état d'esprit.

L'accent du récit est mis sur la découverte de nouveaux lieux et de nouvelles personnes. Bonvalot décrit ce qu'il voit et laisse parfois libre cours à ses impressions, notamment lorsqu'il parle de la beauté d'un paysage ou à l'inverse de l'extrême laideur d'une personne. Des avis dépourvus d'intérêt scientifique : à aucun moment l'auteur ne s'efface derrière la science, bien au contraire : tout passe par le prisme de sa personne :

« C'est un lamaesse, elle n'est ni belle, ni jolie ; toute petite, ramassée elle a une grosse tête, un masque Bestial [...] Les hottières arrive en bavardant de cette voix agréable qu'on s'étonne d'entendre sortir d'aussi laid gosiers. Ces tibétaines sont des guenons qui ont avalé rossignols »<sup>250</sup>

Le journal précise d'ailleurs bien à chaque début de numéro que chacune des images a été prise par d'Orléans sur le vif. L'idée étant d'accentuer le réalisme et donc d'accrocher le lecteur non scientifique.

« Tous les dessins de ce voyage sont exécutés depuis les photographies prises par le prince Henri d'Orléans »<sup>251</sup>

C'est le *Tour du monde* qui a préparé les photographies pour en faire des gravures. On retrouve au total dans les numéros qui compilent les textes de Bonvalot

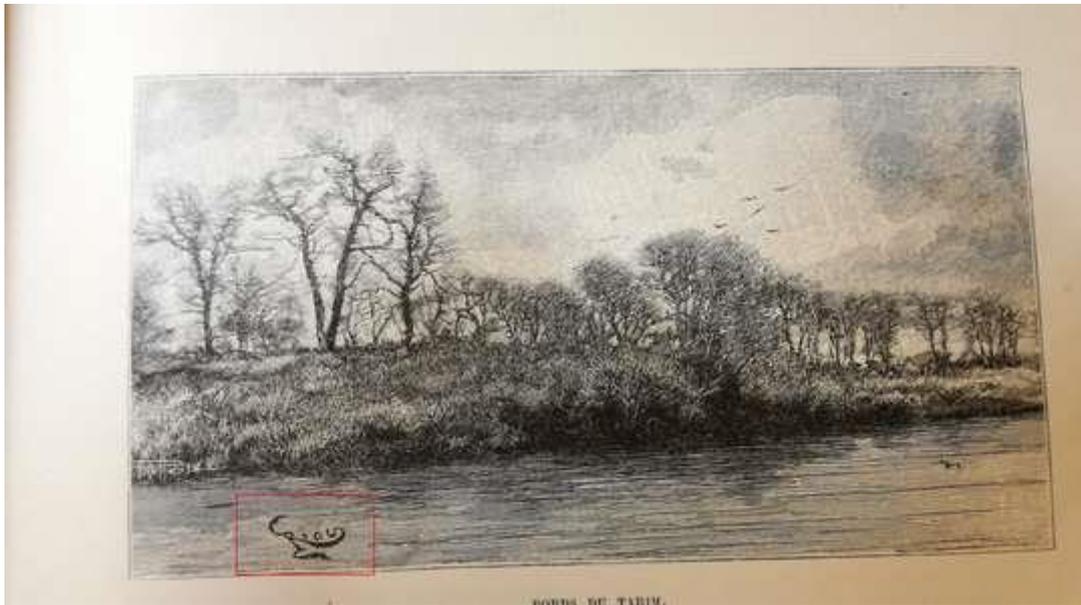
---

<sup>249</sup> Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés (suite) », dans revue française d'outre-mer, tome 69, n°257, 3e trimestre 1982.

<sup>250</sup> Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève, Olizane, 2008, p.402-403

<sup>251</sup> Journal, *Le tour du monde, nouveau journal des voyages*, Paris, Hachette, 2<sup>e</sup> semestre, 1891.

un total de cent huit illustrations, toutes signées directement sur l'image elle-même. Le nom de famille du dessinateur, parfois accolé de la première lettre de son prénom, est noté dans une table des illustrations à la fin du récit<sup>252</sup>. Pour l'ensemble de l'œuvre, nous n'avons pas moins de treize dessinateurs différents ayant travaillé à partir des photographies.



24. Gravure faites par le dessinateur « Riou »<sup>253</sup>

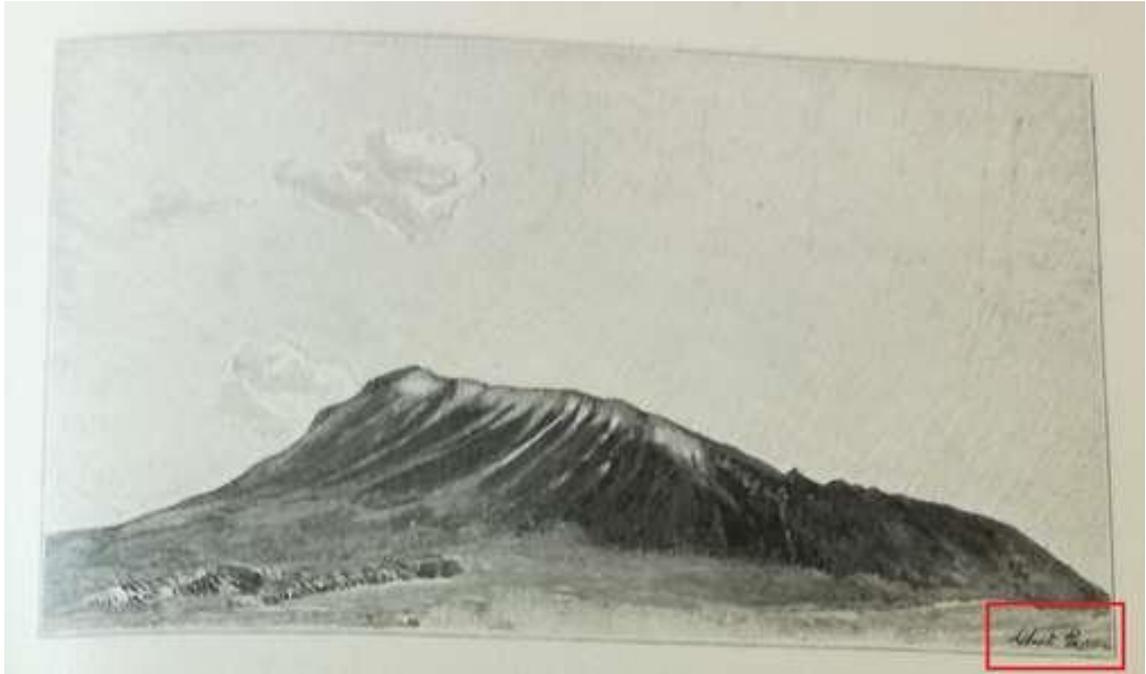
Certains noms reviennent régulièrement, comme Riou, Vogel Taylor ou encore A. Paris. D'autres ne sont à l'origine que de deux ou trois images, comme Th. Weber, M. Lancelot, D. Lancelot ou encore G. Villier ou Berteault. Le fait qu'il y ai autant de dessinateurs peut paraître surprenant, puisque lorsqu'on se réfère à d'autres récits publiés dans *le Tour du Monde*, seul un ou deux dessinateurs sont généralement mobilisés. Prenons par exemple le récit « Du Niger au Golf de Guiné » du voyageur Binger, un militaire, dont le texte est paru la même année que celui de Bonvalot : toutes les images qui y sont attachées ont été réalisées par Riou.

Le journal du *Tour du Monde* semble avoir tout un ensemble de dessinateurs qui travaille directement pour lui. Notons en sus la mention, parmi les dessinateurs, d'un certain A. Pépin, qui est très certainement Albert Pépin, à savoir l'artiste qui en 1880 accompagnait Gabriel Bonvalot dans son épopée à travers le Pamir.

---

<sup>252</sup> Journal, *Le tour du monde, nouveau journal des voyages*, Paris, Hachette, 2<sup>e</sup> semestre, 1891.

<sup>253</sup> Journal, *Le tour du monde, nouveau journal des voyages*, Paris, Hachette, 2<sup>e</sup> semestre, 1891



2. Image signée de l'artiste Albert Pépin.

Ce sont ces images, faites par les dessinateurs du journal en 1891, qui seront ensuite utilisées pour toutes les éditions en livre contenant le récit de Gabriel Bonvalot. Cela vaut pour la première édition, en 1892 chez Hachette, jusqu'à la toute dernière, aux éditions Suisses Olizane en 2008.

Le récit de Bonvalot paraît dans un contexte où se développe de plus en plus la photographie dans les revues et les journaux, particulièrement dans la presse spécialisée dans les voyages. L'image photographique fait office de preuve de la réalité puisqu'elle fige un moment. Il y a dans les esprits une forme d'infailibilité photographique. Au XIXe siècle, la photo est aussi un moyen : en la confrontant aux différents peuples indigènes découverts, elle sert à conforter le sentiment de supériorité technologique et intellectuelle. Le fait que l'image réelle soit fixée permet aussi d'enregistrer des modes de vie que le contact de la civilisation tendra par la suite à faire disparaître.<sup>254</sup>

---

<sup>254</sup> Arguments tenus de l'article sur la photo

### CHAPITRE III : LES EDITIONS EN VOLUME DU RECIT DE VOYAGE DE BONVALOT

---

Les lecteurs de la revue du *Tour du monde* n'auront pas beaucoup à attendre pour pouvoir se procurer le récit de Gabriel Bonvalot et d'Henri d'Orléans dans une version reliée. La parution du livre en 1892 marque en quelque sorte la fin définitive de l'aventure, elle en est la version finale et officielle, elle fixe de façon définitive les paroles et les faits. Là où les discours dans les sociétés de géographies sont souvent retranscrits par une seconde main, là où les correspondances ont un aspect privé. L'édition sous forme de volume est certainement la meilleure façon d'immortaliser le récit dans un objet à part entière qui permettra sa diffusion dans l'espace et le temps.

Très souvent, la publication du récit de voyage en livre reste le but ultime de l'aventurier, elle le consacre et justifie de son titre d'explorateur. En 1892 lorsque sort la première édition de *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, il ne s'agit pas du premier ouvrage publié par Bonvalot. En effet, quelques années plus tôt, le récit de ses premières pérégrinations à travers le continent asiatique avait déjà fait l'objet d'un ensemble de publications en plusieurs volumes : *En Asie centrale, de Moscou à la Bactriane*<sup>255</sup>, aux éditions du Plon. Puis un an plus tard, en 1885, paraît la suite de son périple : *En Asie centrale, Du Kohistan à la Caspienne*<sup>256</sup>, toujours aux éditions du Plon. Enfin, l'année même de son départ pour le Xinjiang et le Tibet en 1889, paraît *Du Caucase aux Indes à travers le Pamir*<sup>257</sup>, là encore édité aux éditions du Plon. Si Bonvalot dit explicitement qu'écrire le récit est loin d'être ce qu'il y a de plus amusant, il se prête tout de même volontiers au jeu, puisque à chacun de ses voyages, résulte un livre.

Les premiers ouvrages, devaient un certain succès puisque ce sont à chaque fois les éditions du Plon qui se chargent de les éditer. Or il s'agit de l'un des plus importants éditeurs parisiens de la seconde moitié du XIXe siècle<sup>258</sup>.

De son côté, le prince Henri d'Orléans, que l'on peut tout de même mentionner comme auteur secondaire du livre puisqu'il y rédige un chapitre complet, n'en est pas à sa première publication et ce, malgré son jeune âge. Entre 1887 et 1888 il part pour l'Inde pour chasser le tigre sur les contreforts du Népal. Il ne s'agit pas d'une expédition d'exploration mais plutôt d'un voyage d'agrément à sensation forte pour un jeune aristocrate à la recherche d'aventures. Le périple durera six mois, au terme duquel il poursuivra sa visite de l'Asie en s'embarquant pour le Japon. Mais surtout, il tirera de ses notes de voyage un livre édité en 1889 aux éditions Calmann-Lévy : *Six mois aux Indes, Chasses au Tigre*<sup>259</sup>.

Pourtant, la première édition de *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, paraîtra bien chez *Hachette*. La raison de ce changement est assez simple : ce sont eux qui s'occupent de la publication de la revue du *Tour du Monde* et vendent ensuite en livre les récits d'abord paru en numéro et dont ils ont contribué à la diffusion.

---

<sup>255</sup>Bonvalot Gabriel, *De Moscou en Bactriane*, Paris, Plon, 1884

<sup>256</sup>Bonvalot Gabriel, *Du Kohistan à la Caspienne*, Paris, Plon, 1885

<sup>257</sup>Bonvalot Gabriel, *Du Caucase aux Indes à travers le Pamir*, Paris, Plon, 1888

<sup>258</sup>Sorel Patricia, *Plon*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016

<sup>259</sup>Orléans Henri d', *Six mois aux Indes, chasses aux Tigres*, Paris, C. Lévy, 1889

Prenons par exemple le cas du général Bringer dont le récit : *Du Niger au golfe de Guinée...* Publié dans la revue du tour du monde en 1891 avant de paraître dans une édition reliée en 1892 aux éditions Hachette. Nous pourrions aussi citer Paul Marcov qui fait paraître en 1866 : *Voyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique, à travers l'Amérique du sud*, dans les pages du Tour du Monde avant de se voir publier sous forme de livre quelques années plus tard toujours chez *Hachette*.

Avant les années 1870 et la création *du tour du monde*, l'éditeur Arthus Bertrand c'était spécialisé dans l'édition des récits de voyage avec sa « librairie de la société de géographie ». Très vite *Hachette* va prendre le relais et faire de la géographie sa spécialité : des manuels, des guides de voyages, des atlas, mais surtout des récits de voyage<sup>260</sup>. Le but étant de battre le fer tant qu'il est encore chaud. Une fois l'explorateur rentré, le récit doit paraître, il ne se passe qu'un an entre le retour de Bonvalot et la parution en livre de son récit. L'exploit est encore frais dans les esprits, il faut profiter de l'engouement général, et ne pas attendre que les gens passent à autre chose. Bonvalot, est au top de sa popularité, tous les journaux parlent de lui, il sillonne la France et l'Europe pour donner des conférences, si l'ouvrage sort dans ce laps de temps la recette ne peut alors qu'être meilleure.

Le livre sort donc en 1892, il fait presque cinq cents pages, ce qui en fait un volume conséquent, c'est la version la plus complète et la plus épaisse jamais sortie jusqu'à aujourd'hui. Le texte a été partiellement retravaillé, en effet lors de la sortie dans la revue *du tour du monde*, il devait rendre le manuscrit pour la sortie du numéro, de fait certains points ont été passés rapidement, cela se remarque dans certaines tournures de phrases. Il est en effet probable que cette édition de 1892 soit en réalité plutôt à destination des spécialistes, des savants et ce pour plusieurs raisons.

Nous avons dans cette édition Hachette de 1892 une carte couleur dépliant qui retrace la route empruntée par l'expédition ainsi que les différents lieux découverts et baptisés par le voyageur. Il s'agit d'une carte avec une échelle de 10.750.000 qui indique la route inédite et celle qui reprend les pas des explorateurs précédents. On y trouve aussi les principales villes traversées par la caravane.

L'autre aspect important de cette édition et qui fait penser qu'elle s'adresse plus à des spécialistes concerne la longue liste exhaustive de toutes les collections rapportées par Bonvalot, d'Orléans et Dedeken : plantes, animaux, roches et même quelques objets ethnographiques. Sur un certain nombre d'espèces on remarque une petite étoile qui stipule que le spécimen en question est une découverte. Ces listes sont bien souvent agrémentées du lieu de la découverte, ainsi que du nom du savant qui en a fait l'expertise :

« Cet herbier a été recueilli par le prince Henri d'Orléans et déterminé par MM. Bureau et Franchet »<sup>261</sup>

---

<sup>260</sup> Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés (suite) », dans revue française d'outre-mer, tome 69, n°257, 3e trimestre 1982.

<sup>261</sup>Bonvalot Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachettes, 1892, p. des collections

C'est la même chose en ce qui concerne la liste des étapes, des villes et des villages traversées et réunis dans une liste ordonnée chronologiquement, avec les dates d'arrivées et de départs. Une liste qui stipule aussi les distances parcourues entre chacune des étapes. Il est certain que cette édition tranche quelque peu avec la première version parue dans le *Tour du monde*, qui ne visait alors que le grand public.

Cette édition de 1892 est aussi accompagnée des mêmes gravures que dans la revue parue un an plus tôt, et dans laquelle nous avons comptabilisé un total de cent huit gravures. Des images qui ont été toutes réutilisées dans cette nouvelle version, ce qui n'est d'ailleurs pas très surprenant puisque la maison d'édition est la même.

Il s'agit d'une édition finalement assez luxueuse, en effet, d'après certaines publicités, elle est vendue à vingt francs brochée et à vingt-cinq francs reliés, ce qui nous donne une idée du public visé.

Puis en 1896 sort une nouvelle édition du récit de Bonvalot, ce qui peut signifier que le premier livre a été un succès suffisant pour que plusieurs années après des éditeurs décident de le ressortir à nouveau.

La deuxième édition paraît donc quatre ans plus tard, mais cette fois chez *Ernest Flammarion*, un éditeur porté sur les ouvrages savants. Cette version de 1896 dénote complètement avec la luxueuse édition de chez *Hachette*. L'ouvrage est un petit format, le papier de bien moins bonne qualité, bien plus friable que dans l'autre version, et pour cause l'ouvrage est vendu 3.50 francs, un prix bien plus atteignable permettant de toucher un public plus large, et surtout plus populaire.

Dans cette édition tout a été revue à la sobriété et à l'épuration. Comme image il ne reste plus qu'un portrait du buste de Bonvalot sur la page de titre, toutes les autres ont disparues. Pareil pour ce qui concerne les listes de collections et des étapes qui ont simplement été supprimées de la fin de l'ouvrage.

La carte quant à elle a été laissée, on trouve en effet à la fin du volume une grande carte dépliant qui contient le trajet de Bonvalot, mais là encore, avec beaucoup moins de détails. Précisons tout de même que cette carte garde les noms des lieux baptisés par nos européens pendant l'expédition.

Le titre a aussi été changé, nous sommes passé de : *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu* à *L'Asie inconnue à travers le Tibet*, un titre dans la grande lignée de ce que Numa Broc définit comme les « titres à sensations »<sup>262</sup> destinés là encore à accrocher le grand public. C'est bien là le but de cette nouvelle édition : accrocher un public plus large en baissant le prix. Il s'agit d'un ouvrage faisant partie d'une collection, celle des ouvrages à trois francs cinquante, une collection qui reprend des titres connus déjà parus et en fait des in-18 très peu chers.

Le savant n'est plus du tout la cible visée, nous sommes dans le récit à sensations qui a été vidé de toute substance scientifique, seul compte à présent les aventures, les anecdotes, l'odyssée de ces quelques européens perdus au milieu de l'Asie. C'est là tout le paradoxe de ces récits de voyage de la fin du siècle. Il y a

---

<sup>262</sup> Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés (suite) », dans revue française d'outre-mer, tome 69, n°257, 3e trimestre 1982.

alors deux tendances, d'un côté les récits scientifiques ou le voyageur s'efface derrière la science et de l'autre le récit plus journalistique qui met en avant son protagoniste principal : l'explorateur, un peu à la manière d'un personnage de roman. Dans le cas de Bonvalot, on remarque comment un voyage à but « savant » a été récupéré pour en faire un roman à sensations. Il est d'ailleurs intéressant de regarder que dans cette collection des livres à 3.50 francs il n'y a presque que des romans. L'explorateur devient alors une figure romanesque.

Il s'agit d'un phénomène largement mal perçu par des institutions savantes de l'époque, qui vont alors créer leurs propres revues comme *Les annales de géographie*, dont voici un avis au lecteur qui résume particulièrement bien l'état d'esprit de cette opposition :

« Les Annales, recherchant franchement le caractère scientifique, rompent avec la coutume fâcheuse de la plupart des revues de consacrer la majeure partie de leurs articles aux explorations africaines et autres voyages de découverte en pays lointains. Nous réagissons sans hésiter contre cette limitation de la curiosité aux nouvelles à sensation. Certes, nous rendrons compte des explorations avec toute l'exactitude désirable, mais aussi avec toute la liberté de critique qui est notre devoir en ces matières. Les éloges ne seront pas mesurés à l'étendue des pays parcourus, mais à la valeur des résultats apportés. Une des causes de la mauvaise qualité de beaucoup d'explorations françaises est l'indulgence de nos revues et de nos journaux ; quand un explorateur étranger ou français aura fait « plus de bruit que de besogne », on nous trouvera prêts à le dire avec la plus courtoise sévérité. »<sup>263</sup>

Parmi les œuvres qui sortiront, il convient d'en mentionner une, qui n'est pas un récit de voyage à proprement dit, mais un témoin de l'expédition. Il s'agit de l'album photo d'Henri d'Orléans. Le cas de cet album est assez particulier car il ne compile pas seulement les photos prises au cours du voyage de 1889 – 1890, en effet, l'album s'intitule : *Voyages en Asie et à Madagascar par le prince Henri d'Orléans. Album Pittoresque*<sup>264</sup>. Ainsi, il regroupe des photographies de quatre voyages différents. Un premier intitulé voyage *autour du monde* qui correspond aux voyages d'agrément fait par d'Orléans entre 1887 et 1888, vient ensuite la deuxième partie : *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, qui est la partie qui nous intéresse le plus. La troisième concerne le Tonkin, le Laos, et le Siam, voyages que le prince a fait quelques années après de 1891 à 1892, et où il sera chef d'expédition, et enfin, *A travers Madagascar*, réalisé en 1894.

L'ensemble de l'album est édité par *L. Boulanger*, à Paris et est en réalité un ensemble de fascicules, qui, une fois regroupés forment un album. L'ensemble complet de l'ouvrage photographique représente un total de vingt-cinq fascicules, qui comportent chacun une dizaine de photographies. Un fascicule est vendu soixante centimes. L'éditeur semble spécialisé dans ce genre de production puisqu'à la fin de chaque fascicule on retrouve un ensemble de publicités pour d'autres albums qui n'ont pas toujours de liens avec le voyage et l'exploration. Il est aussi possible d'acheter directement l'album photographique complet pour la somme de trente francs.

---

<sup>263</sup>Annales de la société de géographie, 1891 avis au lecteur (référence tirée ici de l'article de Numa Broc : « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés (suite) », dans revue française d'outre-mer, tome 69, n°257, 3e trimestre 1982.

<sup>264</sup>Orléans Henri d', *Voyages en Asie et à Madagascar par le prince Henri d'Orléans. Paris, Album Pittoresque, 1894*

Dans cette collection on trouve par exemple l'album « national » qui comprend des photographies de la France et ses colonies. Citons aussi l'album « international », qui compile en plusieurs fascicules, des images des pays étrangers, notamment européens comme « Autriche », « Suisse » ou « Italie » mais aussi d'autres régions plus lointaines : « Inde », « Égypte », « Amérique » ... qui permettent à chacun de faire sa propre exploration du monde par le biais de l'image et de la « vérité » photographique.

L'image est donc ici un ouvrage à part entière, on peut presque parler d'un produit dérivé qui accompagne le récit. On comprend à quel point l'image et plus particulièrement la photographie est très importante car elle établit un contact direct avec celui qui la visionne.

Il est probable que ce genre de fascicule soit vendu à destination d'un large public populaire : soixante centimes le fascicule. Ce sont ces productions qui vont forger les imaginaires, et les perceptions du monde de gens qui n'ont pu voir directement les terres inconnues. De plus, pour apprécier ces ouvrages, pas besoin d'avoir de grandes connaissances en lecture.

La preuve de l'aspect grand public se trouve dans une adresse au lecteur sur la couverture même de l'album :

« Nous nous attachons à mettre en relief surtout la partie pittoresque des voyages. Le côté scientifique et la partie géographique font l'objet de plusieurs ouvrages déjà publiés. Ici, c'est la vie du voyageur au jour le jour, les incidents du voyage que nous avons voulu représenter par ce mode de reproduction à la fois si fidèle et si saisissant « la photographie ». Ce sont les clichés même, fait par le prince, que nous reproduisons. »<sup>265</sup>

Revenons à présent au récit de voyage dans sa forme la plus littéraire, on peut se questionner sur sa diffusion au-delà de l'hexagone, notamment en Europe avec des éventuelles traductions du récit dans des langues étrangères à destination d'un nouveau public. Il existe effectivement une adaptation du récit de Gabriel Bonvalot et Henri d'Orléans en anglais : *Across Thibet, Being a translation of "De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu" By Gabriel Bonvalot, With illustration from photographs taken by Prince Henry of Orleans, and Map of Route.*<sup>266</sup>

La première chose que l'on remarque c'est que la sortie de l'ouvrage en Angleterre précède celle en France, puisque *Across Thibet...* est sortie en 1891 alors que l'édition de chez *Hachette* n'est sortie qu'en 1892. Il est donc fort probable que le texte présenté ici soit une traduction de la version publiée dans *le tour du monde* en 1891. L'œuvre est divisé en deux volumes, d'environ deux cents pages chacun et dont le premier est précédé d'une longue adresse au lecteur de la part du traducteur Monsieur C. B. Pitman. Il y présente l'expédition mais surtout explique la façon dont il a procédé pour transcrire en anglais cette œuvre française.

---

<sup>265</sup>Orléans Henri d', *Voyages en Asie et à Madagascar par le prince Henri d'Orléans. Paris, Album Pittoresque, 1894*

<sup>266</sup>Bonvalot Gabriel, *Across Thibet, Being a translation of "De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu" By Gabriel Bonvalot, With illustration from photographs taken by Prince Henry of Orleans, and Map of Route, Translated by C. B. Pitman Cassel and company, Limited: London, Paris, Melbourne, 1891*

Tout d'abord, il a tenté de rester le plus fidèle possible à l'œuvre originale dans la traduction de la langue. Cela ne l'a pas empêché de retirer des passages, en particulier quelques dialogues avec des chefs locaux dont il redoutait la lourdeur. Ajoutons à la liste des suppressions celle des objets rapportés, suppression qu'il justifie de la façon suivante :

« these collections having been exhibited in the Paris Natural History Museum, and not being destined for England »<sup>267</sup>

Il explique aussi que la traduction des noms lui a posé un véritable problème et enfin, il a profité de la traduction pour faire passer les degrés en Fahrenheit. On comprend là encore que la publication du récit ne soit pas spécialement à destination d'un public de savants et de chercheurs, mais bien plutôt d'un large public attiré par les histoires d'aventures au bout du monde. On retrouvera tout de même la carte, elle aussi traduite pour l'occasion.

Concernant les gravures, celles du journal *du Tour du Monde*, semble avoir été reprises, on y retrouve bien les signatures des artistes français tels que Riou ou Pépin. Le chapitre dont Henri d'Orléans est l'auteur est lui aussi présent dans l'ouvrage anglais. La maison d'édition à l'origine de cette publication : *Cassel and Company*, est une maison londonienne qui a publiés d'autres récits de voyage, mais ne semble pas pour autant en avoir fait sa spécialité. En effet on y retrouve plus globalement des livres jeunesse, des livres pour étudiants mais aussi des livres religieux. La maison d'édition ne semble pas non plus particulièrement spécialisée dans la traduction d'œuvres francophones, on en retrouve d'autres certes, mais il serait exagéré de parler de ligne éditoriale.

L'œuvre de Bonvalot a fait suffisamment parler d'elle pour avoir fait l'objet d'une traduction en anglais, ceci n'est finalement pas très surprenant aux vues de la popularité de l'homme à cette époque. En effet, le terrain sur lequel il a fait son exploration fait l'objet d'une grande attention de la part des savants européens de l'Europe, surtout en Angleterre. Notamment compte tenu du contexte politique du Great Game. Le regard d'un voyageur sur les possessions russes en Asie centrale, peut alors être particulièrement intéressant. Il semble néanmoins, à notre connaissance, que le livre n'est fait l'objet d'aucune autre traduction dans d'autres langues étrangères.

Pour terminer, peut-être est-il intéressant de prendre en considérations les différentes éditions qui ont jalonné le XXe siècle jusqu'à aujourd'hui. Afin de mesurer sa postérité. D'autant qu'il s'agit certainement de l'ouvrage le plus connu de Bonvalot.

En dehors des éditions dont nous avons mentionné l'existence précédemment, on compte quatre rééditions. La première en 1980, aux éditions stocks qui est une version largement raccourcie. Puis en 2007, le récit est incorporé dans un grand recueil de voyageur du Tibet : « fous du Tibet » édités chez Riaux, enfin, pour le public francophone, les éditions suisse Olizane, clôture la liste par une édition complète, en 2008, qui reprend cette fois le texte intégral et la carte en supprimant

---

<sup>267</sup>Bonvalot Gabriel, *Across Thibet, Being a translation of "De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu" By Gabriel Bonvalot, With illustration from photographs taken by Prince Henry of Orleans, and Map of Route, Translated by C. B. Pitman Cassel and company, Limited: London, Paris, Melbourne, 1891*

une large partie de la liste des collections qui était présente dans les premières versions. Enfin, il semble qu'en 2001, une édition en chinois est vue le jour, éditée par une maison d'édition de la région du Xinjiang, encore aujourd'hui province chinoise.

L'ouvrage sur son voyage au Tibet n'a pas été le dernier de Gabriel Bonvalot. Il a ensuite voyagé plutôt du côté de l'Afrique, mais aucun d'entre eux n'aura le succès de cette traversée transcontinentale qui lui valut les honneurs populaires ainsi que des sociétés savantes en France. A l'image de nombreux autres explorateurs, Bonvalot une fois ses voyages terminés, rentre en France et fait une petite carrière politique. Il écrira alors de nombreux textes, notamment en tant que préfaciers et sera aussi à l'origine d'un grand nombre de publications de conseils pour jeunes voyageurs.

Finalement, la postérité n'a pas réservé une très grande place au récit de Gabriel Bonvalot, tout du moins dans la culture populaire, l'homme n'a pas la mémoire d'un Brazza, et il est finalement assez peu probable de le lire or de travaux sur l'Asie centrale. Les rééditions de son récit ne sont finalement pas si nombreuses que cela, même son exploit en tant que voyageur ne semble pas particulièrement connu du grand public. Peut-être parce qu'en dehors de l'exploit, que l'on pourrait presque qualifier de sportif, il n'a pas ouvert une route vraiment utilisée par la suite, peut-être aussi parce que sa performance est noyée dans le contexte d'une époque particulièrement propice à ce genre d'exploration. Bonvalot, n'est pas non plus un personnage totalement inconnu, au moins pour toute personne ayant abordé de près ou de loin l'histoire des grands voyageurs, ou de l'Asie centrale. Il reste aujourd'hui comme témoin de sa popularité passé, le buste de l'aventurier, dans sa ville de Brienne dont il a été le maire pendant plusieurs années.

## CONCLUSION

---

Parti de Paris au lendemain de l'exposition Universelle de 1889 accompagné alors par le tout jeune prince Henri d'Orléans, Gabriel Bonvalot, explorateur à l'origine de plusieurs explorations en Asie centrale, s'embarque pour le voyage qui le sacre comme faisant partie du cercle fermé des grands voyageurs. Ils arrivent au Tonkin, dans l'actuel Vietnam en 1890, en ayant emprunté une route particulièrement compliquée et en grande partie inédite. De Paris jusqu'à Moscou puis, direction plein sud vers les frontières du Turkestan Russe, Bonvalot et son expédition s'engagent dans le Xinjiang, province chinoise la plus reculée de l'empire. La vallée de l'Illi, le Tien-shan, le Taklamakan, et enfin le Lob Nor, dernier territoire avant l'entrée au Tibet et ses plateaux arides. La traversée s'effectue globalement du nord-ouest vers sud-est, en passant près de la région de Lhassa, avant de finalement quitter le toit du monde pour s'engager dans le Yunnan et enfin le Tonkin.

Au total, une année de voyage, et le continent eurasiatique traversé de bout en bout. Nous ne pouvons alors que constater l'exploit presque sportif réalisé. Pourtant, nous aurions tort de penser que cet événement relève du cas de l'exception. Ce micro événement, qui ne concerne réellement qu'une petite vingtaine d'hommes, prend place dans une période où ce genre d'expédition a particulièrement le vent en poupe. L'Europe s'est engagée dans une exploration du globe, et il reste en cette fin de siècle, plus énormément de territoires inconnus, qui jusque-là blanchissaient les cartes des géographes. Parmi eux : l'Asie centrale et la haute Asie, des lieux particulièrement difficiles d'accès à cause des conditions naturelles qui les caractérisent, mais aussi à cause des hommes qui y vivent. Une influence humaine tant à l'échelle locale qu'internationale, avec des forces qui parfois dépassent de loin nos voyageurs mais dont ils subiront malgré tout le poids le temps d'une traversée.

Au fil de notre étude, nous nous sommes petit à petit rendus compte que cette expédition était finalement, un exemple de réussite, mais surtout, elle est un exemple parfait de l'expédition d'exploration à la mode du XIXe siècle, presque une sorte de cliché de la représentation que l'on peut se faire de ce genre de voyage à l'époque.

Le fait de n'avoir pris comme sujet d'étude qu'un seul voyage, nous a permis d'aborder de façon plus précise tout un ensemble d'aspects de ce type d'expédition qu'il aurait été plus dur d'appréhender si nous avions eu un corpus de voyageurs à traiter. A commencer par le détail du trajet, mais aussi des aspects matériels comme les questions de l'équipement, du ravitaillement, du type de personnes engagés dans cette expédition, mais aussi celles relatives à la perception du monde découvert. Des faits que nous avons donc constatés avant de pouvoir finalement les confirmer grâce à une bibliographie assez large.

Le parcours de Gabriel Bonvalot est finalement assez classique lorsqu'il est mis en parallèle avec celui d'autres explorateurs de son époque, et ce jusque dans les activités qui l'occuperont à son retour en France : conférences, invitations dans les différentes sociétés de géographies en France et en Europe, mais aussi dans la

publication d'un récit de voyage qui immortalisera le périple et le fera passer à la postérité.

Le cas de Gabriel Bonvalot et de son voyage de 1889-1890, nous donne un instantané d'une période, via les descriptions qu'il fait de l'Asie centrale qui nous renseignent sur des évènements comme le Grand jeu, la présence chinoise au Tibet mais aussi sur des aspects comme le regard d'un européen sur l'autre ou la perception du paysage. Bien que l'action prenne lieu et place en Asie centrale, les protagonistes sont occidentaux. Ils lisent et comprennent le monde avec une perception qui est le fruit d'une culture : celle de l'Europe de la fin du XIXe siècle. Ainsi, en plus de nous renseigner sur l'histoire de ces régions, l'étude de Gabriel Bonvalot nous permet aussi d'en apprendre plus sur cette culture occidentale de l'époque, ses idées, ses codes ...

Bonvalot est un homme de son temps, à l'origine d'un exploit, certes contextualisable, mais que l'on aurait tort de minimiser.

L'étude de *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, nous a finalement permis, grâce à plusieurs strates de lectures, d'en savoir plus et de mieux comprendre une époque et tout ce qu'elle englobe, et ce à travers le regard d'un explorateur d'un des plus grands explorateurs de son temps.

## SOURCES

---

### Récit de voyage (1889-1890) par Gabriel Bonvalot :

BONVALOT Gabriel, « De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu », dans *Le tour du monde, le nouveau journal des voyages*, Paris, Hachette, 1891, 2<sup>e</sup> semestre.

BONVALOT Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachette, 1892.

BONVALOT Gabriel, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Genève Olizane, 2008.

BONVALOT Gabriel, *Across Thibet, Being a translation of "De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu" By Gabriel Bonvalot, With illustration from photographs taken by Prince Henry of Orleans, and Map of Route, Translated by C. B. Pitman Cassel and company, Limited: London, Paris, Melbourne, 1891.*

BONVALOT Gabriel, *L'Asie inconnue, à travers le Tibet*, Paris, Ernest-flammarion, 1896.

### Autres documents produits par Bonvalot :

BONVALOT Gabriel, *De Moscou en Bactrienne*, Paris, Plon, 1884.

BONVALOT Gabriel, *Du Kohistan à la Caspienne*, Paris, Plon, 1885

BONVALOT Gabriel, *Du Caucase aux Indes à travers le Pamir*, Paris, Plon, 1888

BONVALOT Gabriel, *Through the heart of Asia, Over the Pamir to India*, Londres, Chapman and Hall, 1889

BONVALOT Gabriel, *Conseils d'un vieil explorateur à de jeunes soldats*, Paris, 1915.

BONVALOT Gabriel, *Les chercheurs de routes, Marco Polo*, Paris, G Grès et Cie, 1924.

### A propos de Bonvalot :

JOUNEAU Gabriel, BERGER Paul, *Un grand explorateur français, Gabriel Bonvalot*, Paris, Les publications coloniales, 1939.

Textes par Henri d'Orléans, utiles pour notre étude :

ORLEANS Henri d', *Voyages en Asie et à Madagascar par le prince Henri d'Orléans. Album Pittoresque*, Paris, L. Boulanger, 1891.

ORLÉANS Henri d', *Le père Huc et ses critiques*, Paris, Calmann Lévy 1893.

Récits de voyages d'autres explorateurs de l'Asie centrale :

GRENARD Fernand, *Mission scientifique dans la haute Asie (1890-1895) première partie : le récit de voyage*, Paris Ernest Leroux, 1895.

GRENARD Fernand, *Mission scientifique dans la haute Asie (1890-1895), deuxième partie : étude ethnographique et géologique*, Paris Ernest Leroux, 1895.

GRENARD Fernand, *Mission scientifique dans la haute Asie (1890-1895), troisième partie, Histoire – Linguistique – Archéologie – Géographie*, Paris Ernest Leroux, 1895.

HUC, Régis-Evariste, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet, pendant les années 1845 – 1846*, Paris : Gaume Frères, 1857.

DIDIER Hugues, *Les portugais au Tibet, Les premières relations jésuites (1624 – 1635)*, Paris, Chandaigne, 2002.

RUBROUCK Guillaume de, *Voyage dans l'empire mongol*, Traduction et commentaire de Claude René Kappler, Paris, Payot, 1985.

Bulletins des différentes sociétés de géographie

*Bulletin de la société de géographie de Paris*, Paris, Société de géographie de Paris, 1890.

*Bulletin de la société de géographie de Paris*, Paris, Société de géographie de Paris, 1891.

*Bulletin de la société de géographie commerciale de Bordeaux*, Bordeaux, Société de géographie commerciale de Bordeaux, 1891.

*Bulletin de la société de géographie de Rochefort sur mer*, Rochefort, Société de géographie de Rochefort, Gorard Duchet, 1890, Tome XII, n°1.

*Bulletin de la société de géographie de Rochefort sur mer, Rochefort, Société de géographie de Rochefort, Gorard Duchet, 1891, Tome XII, n°1*

*Bulletin de la société de géographie de Toulouse, Toulouse, Société de géographie de Toulouse, 1891, n°11 et 12.*

*Bulletin de la société de géographie de l'Ain, Bourg, Société de géographie de l'Ain, 1891, n°2.*

*Bulletin de la société de géographie de Lyon, Lyon, société de géographie de Lyon, novembre 1890, Tome IX.*

*Bulletin de la société de géographie de Lyon, Lyon, société de géographie de Lyon, Janvier 1891, Tome IX.*

*Bulletin de la société de géographie de Lyon, Lyon, société de géographie de Lyon, Mars 1891, Tome IX.*

*Bulletin de la société de géographie de Lyon, Lyon, société de géographie de Lyon, Mai 1891, Tome IX.*

*Bulletin de la société de géographie de Marseille, Marseille, Société de géographie de Marseille, 1890, Tomes XIV, n°1.*

*Bulletin de la société de géographie de Marseille, Marseille, Société de géographie de Marseille, 1891, Tome XV, n°1.*

*Conférence par le Prince Henri d'Orléans, Lille, Société de géographie de Lille, 12 mai 1896.*

*Journaux :*

*La croix, 3 février 1891.*

*La croix, supplément à la croix, 4 février 1891.*

*La croix, supplément à la croix, 11 février 1891.*

*La dépêche, journal quotidien, 1er février 1891.*

*La dépêche, journal quotidien, 2 février 1891.*

*La dépêche, journal quotidien, 5 juin 1891.*

*Le Figaro, supplément littéraire du dimanche, 19 décembre 1891.*

*La Charente, organe républicain quotidien*, 20 mars 1891.

*Le Gaulois*, mardi 17 mai 1891.

*Le Gaulois*, 21 décembre 1891.

*Le matin, dernier télégramme de la nuit*, 26 février 1891.

*Le petit journal*, 24 avril 1891

Web :

Société de géographie de Paris :  
<https://socgeo.com/les-grands-prix-de-la-societe/>

Gallica :  
(Utilisé ici pour une sélection de grands journaux de la fin du XIXe siècle) :  
<https://gallica.bnf.fr/html/und/presse-et-revues/les-principaux-quotidiens?mode=desktop>

Encyclopédie Larousse :  
[https://www.larousse.fr/encyclopedie/images/La\\_formation\\_de\\_lEmpire\\_russe/1011289](https://www.larousse.fr/encyclopedie/images/La_formation_de_lEmpire_russe/1011289)

Muséum d'histoire naturelle de Paris :  
<https://www.mnhn.fr/fr/collections/bases-donnees-scientifiques/bases-donnees-museum-national-histoire-naturelle>

## BIBLIOGRAPHIE

---

*Atlas universelle*, Paris, Sélection du Reader's Digest, 1987.

BANCE Nicolas, DAVID Thomas, THOMAS Dominic, *L'Invention de la race, Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte, 2014.

BREGEL Yuri, *Historical Atlas of central Asia*, Boston, Brill, 2003.

BERQUE Augustin, « Sans le Tarim », dans *L'espace géographique*, Belin, tome 34, P. 277-280, 2005.

BERQUE Augustin, Ce qui fonde l'éthique environnementale, dans Diogène, Presses universitaires de France, n°207, p. 3-14, 2004.

BROC, Numa, « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés », dans *revue française d'outre-mer*, tome 69, n°256, 4e trimestre 1982.

BROC, Numa, « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés (suite) », dans *revue française d'outre-mer*, tome 69, n°257, 3e trimestre 1982.

BROC Numa Broc, *Les montagnes au siècle de Lumières, perception et représentation*, Paris, Éditions du comité des travaux historiques et scientifiques, 1991.

DEMEULENAERE-DOUYERE, Christiane, Sous la direction de, *explorations et voyages scientifiques de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2008.

DESHAYES Laurent, *L'enjeu tibétain au XIXe siècle*, Nantes, Clio, 2002.

DESHAYES Laurent, *Tibet (1846-1952), Les missionnaires de l'impossible*, Paris, Les Indes savantes, 2008.

DIDIER Hugues, *Les portugais au Tibet, Les premières relations jésuites (1624 – 1635)*, Paris, Chandeigne, 2002.

DMITRIEV Sergueï, « Archéologie du Grand Jeu : Une brève histoire de l'Asie centrale », dans PIATIGORSKY Jacques, *Le Grand Jeu*, 2009.

DUBBINI Renzo, La montagne comme modèle esthétique entre le XVIIIe et le XIXe siècle. In : *Revue de géographie alpine*, tome 87, n°1, 1999. pp. 61-69.

DURANSEAUD Maxime, *Les voyages Européens en Himalaya (1624-1769)*, mémoire de master en science social (mention histoire), sous la direction de Philippe Martin, Lyon, Université Lyon II Lumières, 2017-2018.

FAIRBANK John K., GOLDMAN Merle, *Histoire de la Chine des origines à nos jours*, Paris, Texto, 2013.

FERRO Marc, *Histoire des colonisations, Des conquêtes aux indépendances, XIIIe – XXe siècle*, Paris, éditions du Seuil, 1994.

FOURNIAU, Vincent, *Histoire de l'Asie centrale*, Paris, Collection Que sais-je, Presses Universitaires de France, 1994.

GORSHENINA, Svetlana, *Explorateurs en Asie centrale. Voyageurs et aventuriers de Marco Polo à Ella Maillart*, Genève, Olizane, 2003.

GORSHENINA Svetlana, BAUD Aymon, FORET Philippe, *La Haute-Asie telle qu'ils l'ont vue. Explorateurs et scientifiques de 1820 à 1940*, Genève : Olizane, 2003,

HARTMUT O. Rotermond *L'Asie orientale et méridionale aux XIXe et XXe siècles*, Presses Universitaires de France, 1999.

HOPKIRK, Peter, *Bouddhas et rôdeurs sur la route de la soie*, Paris, Arthaud, 1981.

JAN, Michel, *Le voyage en Asie centrale et au Tibet, Anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Age à la première moitié du XXe siècle*, Paris, Robert Laffont, 1992.

LARUELLE Marlène, « Aperçu de la colonisation russe des steppes kazakhes (XVIIIe -début du XXe siècle) », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 23, 2014,

LEJEUNE Dominique. La « *Société de géographie* » de Paris, un aspect de l'histoire sociale française. In : *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 29 N°1, Janvier-mars 1982. Paris et les parisiens, XVIe-XIXe siècle. pp. 141-163.

LEROI-GOURHAN André, *Les explorateurs célèbres*, Paris, Mazenod, 1965.

LEVY Roger. Les confrontations territoriales sino-russes, particulièrement dans la région de l'Illi, au Sinkiang. Dans : *Politique étrangère*, n°2 - 1966 - 31<sup>e</sup>année. pp. 157-172.

MALO Henri, *A l'enseigne de la petite vache, ou, l'avenir de l'empire colonial se jouait dans un café*, Paris, Elytis, 2009.

MALSAGNE Stéphane, *Au coeur du Grand Jeu, La France en Orient, Charles-Eudes Bonin (1865-1929), explorateur-diplomate*, Paris, Geuthner, 2015.

MARTIN Laurent, *Point de vue sur les images du monde. Voyage photographie, médias de 1839 à nos jours*, dans « Le temps des médias », nouveau monde édition, 2007, 1 n° 8, p. 142 à 158.

MARTIN Laurent, *Point de vue sur les images du monde. Voyage, photographie, médias de 1839 à nos jours, dans Le temps des médias, Nouveau monde édition, 2007, n°8, p.142-158.*

MONNIER Jeanne-Emmanuelle, *Profession explorateur, Alfred Grandidier, 1836-1921, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.*

PERDUE Peter C., *China marches west, the Qing conquest of central Eurasia*, Cambridge, the Belknap press of Harvard university press, 2005.

PIATIGORSKY Jacques, SAPIR Jacques, *Le Grand Jeu, XIXe siècle, les enjeux géopolitiques de l'Asie centrale*, Paris, Autrement, 2009.

ROUX, Jean-Paul, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, Paris, Fayard, 1997.

ROWE William T., *China's last empire, The great Qing*, Cambridge, The Belknap press of Harvard university press, 2009.

RYAVEC Karl E., *A historical atlas of Tibet*, Chicago, University of Chicago press, 2015.

SAVOYE Antoine, « Retour sur Edouard Charton », dans *Société d'économie et de science sociales « Les Études Sociales »*, 2014/1 n° 159, p.151 à 155

SERRE, Jacques, « La mission de Dutreuil de Rhins en Haute-Asie (1891-1894) », dans : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 152e année, N. 3, 2008. pp. 1257-1271

SOREL Patricia, *Éditions Plon, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016*

SURUN Isabelle, *Les figures de l'explorateur dans la presse du XIXe siècle, dans Le temps des médias, Nouveau monde édition, 2007, n°8, p.57 – 74.*

THEVOZ Samuel, *Un horizon infini, explorateurs et voyages français au Tibet (1846-1912)*, Paris, Paris-Sorbonne, 2010.

Van GRASDORFF Gilles, *La nouvelle histoire du Tibet*, Paris, Perrin, 2006.

Van SCHAİK Sam, *Tibet, a history*, Yale, Yale University Press, 2013.

VENAYRE, Sylvain, *La gloire de l'aventure, Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002.

VENAYRE, Sylvain, *Panorama du voyage, 1780-1920*, Paris, Les belles lettres, 2012.

VENAYRE, Sylvain, « Le voyage : un champ de recherches ? », *Hypothèses* 2014/1 (17), p. 69-74.

VENAYRE Sylvain, « Pour une histoire culturelle des voyages au XIXe siècle », dans *Sociétés et représentations*, éditions de la Sorbonnes, 2006/1 n° 21 | p. 5 – 21.

VENAYRE Sylvain, « *L'Avènement de l'aventure. Les Figures de l'aventure lointaine dans la France des années 1850-1940*, Thèse pour le doctorat en histoire », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 24 | 2002, mis en ligne le 04 juin 2003.

VENAYRE SYLVAIN, « La Belle époque de l'aventure (1890-1920) », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 24, 2002.

VENAYRE Sylvain, « Le journal et les journalistes au XIXe siècle », dans *Le temps des médias*, Nouveau monde édition, 2007, n°8, p.46-56.

YON, Jean Paul, *Histoire culturelle de la France au XIXe siècle*, 2010, p. 39 – 66.

## TABLE DES MATIERES

---

Introduction .....	6
PARTIE I : Comprendre d'expédition de Gabriel Bonvalot dans le contexte de la fin du XIXe siècle. ....	12
Chapitre I : Le voyage, étape par étape. ....	12
Chapitre II : Comprendre le contexte dans lequel avance la caravane de Gabriel Bonvalot : L'Asie centrale de la fin du XIXe siècle. ....	27
Chapitre III : Le contexte occidental propice à la mise en place de cette mission. ....	37
Partie 2 : Le voyage dans son aspect le plus matériel .....	44
Chapitre I : Les moyens humains de l'expédition. ....	44
Chapitre II : Le capital matériel d'une expédition en Asie centrale. ....	53
Chapitre III : Logistique d'une expédition à but scientifique. ....	65
Partie 3 : Comprendre l'expédition de Paris au Tonkin à travers la perception des voyageurs.....	75
Chapitre I : La perception du paysage, de l'inconnu géographique .....	75
Chapitre II : De la rencontre et de la perception de « l'autre » .....	86
Chapitre III : Bonvalot et la figure de l'explorateur. ....	95
Partie 4 : Retour en Europe et suites du voyage d'exploration .....	104
Chapitre I : La vie d'explorateur en retour d'expédition.....	104
Chapitre II : La Parution du récit dans <i>le Tour du Monde</i> . ....	113
Chapitre III : Les éditions en volume du récit de voyage de Bonvalot .....	121
Conclusion .....	128
Sources .....	130
Bibliographie .....	134
Table des matières .....	138